

LA

CITÉ CHRÉTIENNE

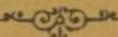
PREMIÈRE PARTIE

DIALOGUES ET RÉCITS

PAR

CLAUDE-CHARLES CHARAUX

Professeur de Philosophie à l'Université de Grenoble.



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT & Cie
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT

Rue Jacob, 56

—
1895

Tous droits réservés

II

no 33 -

A

LA

CITÉ CHRÉTIENNE

Grenoble, imprimerie F. ALLIER PÈRE ET FILS,
Cours Saint-André, 26.

LA
CITÉ CHRÉTIENNE

PREMIÈRE PARTIE

DIALOGUES ET RÉCITS

PAR

CLAUDE-CHARLES CHARAUX

Professeur de Philosophie à l'Université de Grenoble.



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT & Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT

Rue Jacob, 56

1895

Tous droits réservés



121007/1

TABLE DES DEUX PARTIES ET DES DEUX VOLUMES

PREMIÈRE PARTIE

PREMIER VOLUME

- I. AU TOMBEAU D'ŒDIPE.
- II. L'AVANT-GARDE DE LA CITÉ CHRÉTIENNE.
- III. UN MISSIONNAIRE A L'ÉCOLE NORMALE.
- IV. LES TROIS VISIONS DE SAINT-BRUNO.
- V. L'AUTEUR DE L'IMITATION.
- VI. LE MONDE ET LA SOLITUDE.
- VII. LE CHANT DES ARBRES.
- VIII. LE MÉDECIN DE GRANVILLE.
- IX. UNE JOURNÉE A DOMRÉMY.
- X. NOTRE-DAME DU HÊTRE.
- XI. LA BAIE D'AKAROA.
- XII. LE CONVOI D'UN ENFANT.
- XIII. MÉDITATION DANS UNE ÉGLISE INACHEVÉE.
- XIV. PIONNIERS ET CITÉS NAISSANTES.
- XV. LA TENTATION, LA CHUTE.
- XVI. RÊVES ET RÉALITÉS.
- XVII. L'EXILÉ LORRAIN.
- XVIII. LE SOMMET DE LA CITÉ CHRÉTIENNE.
- XIX. UN CYCLE RELIGIEUX (1802-1878).

DEUXIÈME PARTIE

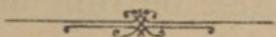
DEUXIÈME VOLUME

- I. LE SONGE DE PLATON.
 - II. LA NAISSANCE D'UNE PHILOSOPHIE.
 - III. LA LOI DE L'EXPIATION.
 - IV. LE TEMPS ET L'UNITÉ DE TEMPS.
 - V. L'ESPACE ET LA MATIÈRE.
 - VI. PLAISIR ET DOULEUR; JOIE ET TRISTESSE.
 - VII. AU MONT SAINT-MICHEL.
 - VIII. LE BEAU ET L'AME HUMAINE.
 - IX. L'ART DANS LA CITÉ CHRÉTIENNE.
 - X. L'ANGELUS.
 - XI. MONTMARTRE : LES ORIGINES DE L'UNIVERSELLE ARCHITECTURE.
 - XII. MONTMARTRE : JUSQU'AU SEUIL DU SANG-TUAIRE.
 - XIII. L'ERMITE D'AUTEUIL.
-

On a cru devoir accuser plus nettement, dans cette nouvelle édition considérablement accrue de la *Cité chrétienne*, la distinction entre les *Récits* où domine la pensée philosophique, et ceux où, sans être absente, elle est loin de tenir la première place. Ces derniers forment le premier volume ; le second renferme tous les autres.

Philosophiques ou religieux, ces Dialogues et ces Récits n'ont jamais eu d'ailleurs la prétention d'exposer une doctrine étroitement enchaînée dans toutes ses parties. La variété des sujets, celle des cadres et des personnages ne l'auraient pas permis, mais l'auteur n'en a jamais eu l'intention. Ceux qui prendront la peine de les lire

avec un peu de suite découvriront aisément le lien qui les unit, la pensée maîtresse qui s'y reproduit sous les formes les plus diverses. S'ils veulent se renseigner plus exactement, c'est dans quelques-unes de nos publications antérieures, c'est surtout dans l'*Introduction* du livre : l'*Histoire et la Pensée*, qu'ils pourront satisfaire leur curiosité, ou plutôt leur désir légitime et tout philosophique d'ordre et d'unité.



LA

CITÉ CHRÉTIENNE

INTRODUCTION

Ce siècle avait deux ans, pour parler comme Victor Hugo, quand parut le *Génie du Christianisme*. On ne s'attendait à rien de pareil : l'action n'en fut pas moins rapide et profonde sur une génération que les événements avaient commencé d'instruire. Leur langage avait été trop souvent celui de la menace et de l'effroi, le sien fut celui de l'éloquence et de la poésie. Il charma ceux mêmes qui se défendaient encore de croire, et le premier Consul n'eut pas peut-être d'auxiliaire plus puissant, quand il rouvrit les portes de la Cité chrétienne. Tous n'y entrèrent pas le même jour, au premier appel. Un grand nombre continua de s'en exiler volontairement; quelques-uns attendirent des invitations plus pressantes, c'est-

à-dire des démonstrations plus décisives. Elles vinrent en leur temps; les orateurs, les apologistes, les docteurs succéderent au poète, mais la gloire lui est restée d'avoir, par un acte de courage et de génie, ouvert la voie et incliné les âmes.

Et toutefois que d'attaques directes ou indirectes contre ce défenseur attardé d'une religion à ses derniers moments! On se plaisait à répéter que les grandes institutions et les grands hommes ne sont si bien loués qu'après leur trépas. «Il est plus facile, disait-on, de répandre des fleurs sur le tombeau d'un mort que de le rappeler à la vie. Défendre le christianisme au nom de l'art et de la poésie, n'est-ce pas avouer qu'en lui la pensée s'est éteinte avec l'esprit qui l'animait? Le moindre effort aura désormais raison d'un reste de foi appuyé sur un reste d'habitude. C'en est fait d'une doctrine que soutiennent seuls le sentiment et l'imagination; elle se meurt, elle est déjà morte, et sa place est prête dans l'histoire à la suite de tant de philosophies et de religions à jamais disparues. Il faut toutefois l'avouer: un bien petit nombre d'entre elles ont eu cette bonne fortune qu'un écrivain de génie, presque un poète, prononçât sur leur tombe les dernières paroles, *novissima verba*. Salut à la Cité chrétienne dont les portes sont depuis longtemps forcées et les remparts détruits, mais dont les

temples, en se fermant, ont du moins retenti des accords d'une musique céleste ! »

Il y a longtemps qu'on annonce pour demain les funérailles du christianisme, et demain le voit toujours jeune, et vainqueur des ennemis qui s'étaient trop hâtés d'annoncer sa mort. Châteaubriand connaissait l'histoire, et s'il n'a pas repoussé les louanges qu'on mêlait, non sans dessein, à ces sinistres prédictions, il est douteux que celles-ci l'aient ébranlé. Il était loin pourtant, quand il mourut, au lendemain des sanglantes journées de Juin, de prévoir avec quelle promptitude se relèveraient les murailles de la Jérusalem qu'il avait vue, dans sa jeunesse, désolée et captive, de quelles splendeurs s'illuminerait son temple rebâti par des mains fidèles.

S'il lui était donné de revenir, pour un peu de temps, au milieu de nous, de s'enquérir par lui-même de l'état présent du monde, nul doute qu'il aimerait à visiter d'abord les lieux où s'est éveillé son génie, où la Muse lui a souri pour la première fois. Ce n'est pas elle pourtant qu'il cherchait, quand l'ambition lui vint de découvrir, au nord de l'Amérique, ce passage qui a déjà coûté tant d'efforts et de vies noblement sacrifiées. Sur les rives du Saint-Laurent, dans les immenses forêts qu'il a si bien décrites, et que défrichaient il y a cent ans, avec des peines infinies, quelques

milliers de colons, il verrait avec étonnement deux millions d'hommes parlant sa langue, la langue des *Martyrs* et du *Génie du Christianisme*, deux millions d'hommes dont la religion a fait un peuple libre, heureux, plein de vie et d'avenir, dont elle fera plus tard une grande nation, s'il lui demeure fidèle. Le Canadien français doit tout ce qu'il est au catholicisme ; il le proclame hautement, fièrement : c'est ici la Cité chrétienne avec sa liberté tempérée par le respect, sa beauté sans fard, sa fécondité sans égale.

A la suite de ses chers Canadiens, de paroisse en paroisse (c'est l'unité vivante, toujours semblable à elle-même, qui fait la force et qui continue le progrès du Canada), à travers les colonies échelonnées¹ depuis la frontière jusqu'à New-York, il arriverait à la grande Cité, à la *Cité impériale*, où les œuvres catholiques ne sont ni moins nombreuses, ni moins florissantes qu'à Rome et à Paris, dont la cathédrale rivalise avec

¹ Elles renferment plus de 700,000 Canadiens, dont 100,000 pour le seul État de Massachusetts. Un mouvement de retour vers le Canada commence toutefois à s'accuser. Souhaitons que ce soit au profit du Manitoba et de la province de Québec elle-même, où les cantons à coloniser sont encore très nombreux.

les plus belles et les plus vastes de l'Ancien Monde. Encore n'est-ce point la métropole religieuse de tous ces diocèses récemment formés : c'est à Baltimore qu'il devrait la chercher. C'est Baltimore qui garde avec amour les plus doux souvenirs, les pieuses traditions d'une grande Église à son berceau. C'est à Baltimore¹ qu'il irait honorer, dans la personne d'un archevêque revêtu de la pourpre romaine, la foi des apôtres, la science et l'éloquence de leurs premiers successeurs.

De ville en ville, d'étonnement en étonnement, parvenu à la capitale d'un peuple vraiment libre, Châteaubriand admirerait dans un Panthéon récemment élevé, parmi les statues des grands hommes et des bienfaiteurs du pays, celle du Religieux qui découvrit² le Mississippi, son cher Meschacébé, et qui reconnut le premier une partie de son cours. Il apprendrait que, non loin de ce Capitole devenu le centre d'un puissant Empire, le zèle et la générosité du peuple catho-

¹ Le premier évêché des États-Unis y fut érigé, il y a plus d'un siècle. Le cardinal Gibbons a présidé (Novembre 1889) le Centenaire de cette érection.

² Le Jésuite français, Jacques Marquette, en 1673.

lique viennent de fonder une vaste Université¹ qui ne tardera pas à rivaliser avec les plus anciennes et les plus célèbres de l'Europe. Mais tandis que la Cité chrétienne florissante et libre s'adapte à la Constitution et aux lois d'une grande nation née d'hier, et lui communique, en échange de la liberté qu'elle en a reçue, un principe fécond d'ordre et de respect, l'amour de l'Idéal, le goût plus vif des choses de l'âme, de la divine philosophie, elle n'a pas moins, dans son enceinte, une place réservée pour les débris méprisés des anciens maîtres du pays. Avec un amour de mère et une invincible constance, elle veille sur leurs derniers descendants; elle les forme à la civilisation chrétienne, elle protège le peu qu'il en reste contre des envahisseurs de jour en jour plus insatiables. Je vois le poète qui chanta les Natchès, leurs derniers combats, leur gloire, les dévouements héroïques d'Atala et de Céluta,

¹ Elle vient d'être solennellement inaugurée, Novembre 1889. Son premier Recteur est M^{gr} Keane. Les premiers professeurs, comme c'était la coutume des anciennes Universités à leurs débuts, appartiennent à l'élite des professeurs de tous les pays : semence qui, sur une terre fertile, donnera bientôt les plus beaux fruits.

déguisé sous les traits d'un voyageur étranger, écouter d'une oreille attentive les réponses que fait à ses questions dans les lieux immortalisés par son génie, mais qu'il a peine à reconnaître, un jeune moine bénédictin. Ensemble ils sont assis, non loin de la Mission du Sacré-Cœur¹, sur les bords de la rivière Canadienne.

— L'ÉTRANGER. — C'est donc à vous que l'Église a confié le soin de veiller sur les restes des tribus indiennes, Apâches, Chérôkcs, Comanches, Creekcs, Iowas, Kansas, Shawnees, et tant d'autres que vous nommiez tout à l'heure.

— LE JEUNE MOINE. — Aux premières années de ce siècle un illustre Français, un poète, bien qu'il écrivit en prose, a célébré leur gloire parmi les enfants des hommes, il a sauvé leur nom de l'oubli; nous nous efforçons de sauver leurs âmes, d'en faire, avant qu'ils disparaissent, les enfants de Dieu. Fidèles aux leçons de notre père Saint-Benoît, aux exemples de ces légions de Bénédictins.

— L'ÉTRANGER. — Il y a donc encore des Bénédictins dans le monde?

— LE JEUNE MOINE. — Moins nombreux que nos prédécesseurs des siècles passés, nous

¹ Sacred-Heart Mission, Indian Territory, U. S. —

sommes heureux pourtant de suivre leurs traces en France, en Belgique, en Autriche, en Amérique, en Australie, où la Nouvelle-Nursie civilise d'autres sauvages et les forme à la culture du sol et à tous les arts de l'industrie moderne. Au nord de l'Amérique, les Oblats de Marie rendent le même service aux métis français, mais surtout aux tribus indiennes dispersées dans les vastes solitudes semées de lacs, couvertes de forêts qui s'étendent jusqu'aux glaces du pôle. De leur côté les fils de Dom Bosco, les Salésiens, n'ont pas craint de s'établir dans les arides pampas de la *Patagonie*, et jusque dans la *Terre de feu*, au milieu des sauvages les plus sauvages, dont ils commencent à faire des chrétiens et des hommes. De toute part on les appelle, avec de pressantes instances, dans les jeunes républiques de l'Amérique du Sud et jusque sous l'équateur. Ils y fondent des églises, des orphelinats, des collèges; ils contribuent, pour une large part, à unir entre elles tant de races différentes, à maintenir ou à restaurer les mœurs, à faire fleurir les études et les Lettres. C'est la même mission que remplissent avec succès, dans la Nouvelle-Zélande et dans toute l'Océanie, les Pères Maristes.

— **L'ÉTRANGER.** — Qui est, je vous prie, Dom Bosco ? Qui sont ces Ordres nouveaux, les deux derniers surtout, dont le nom même m'est in-

connu ? Où sont-ils nés ? Comment se sont-ils développés ?

— **LE JEUNE MOINE.** — Dom Bosco est le Saint Vincent-de-Paul du xix^e siècle. Quant à ces congrégations nouvelles, leurs grands progrès datent du Concile universel convoqué par Pie IX au Vatican.

— **L'ÉTRANGER.** — Un Concile universel ! Y songez-vous ? La chose est-elle possible ?

— **LE JEUNE MOINE.** — Elle est faite, et l'un de ses fruits, parmi beaucoup d'autres, c'est la fondation ou l'accroissement des Écoles catholiques dans tout l'Orient ; c'est l'Université de Beyrouth fondée ; ce sont les Ordres religieux rajeunis et florissants, des congrégations nouvelles rivalisant avec eux de foi et d'ardeur ; c'est le nombre des missionnaires multiplié au delà de toute espérance. Il est aujourd'hui dix fois ce qu'il était il y a cinquante ans.

— **L'ÉTRANGER.** — Mais ces missionnaires d'où sortent-ils ? Quel pays de l'Europe encore assez fidèle à la foi ? . . .

— **LE JEUNE MOINE.** — Toutes les contrées de l'Europe ont payé leur tribut, mais celui de la France est de beaucoup le plus considérable.

— **L'ÉTRANGER.** — De la France ! où l'on disait le christianisme mourant, où l'on assurait que le sacerdoce ne tarderait pas à s'éteindre !

— LE JEUNE MOINE. — Après la France, c'est la généreuse Irlande, c'est l'Italie, c'est l'Espagne, c'est l'Allemagne, qui envoient aux extrémités du monde des apôtres prêts à tous les sacrifices. L'Église d'Angleterre elle-même encore pauvre par le nombre, mais riche de science, d'éloquence et de vertus, sous la conduite de ses évêques et de ses trois cardinaux.

— Des cardinaux en Angleterre ! En êtes-vous bien sûr ? Se peut-il que dans l'espace de quarante ans, en moins d'un demi-siècle, tant de changements se soient accomplis, et que la Cité chrétienne se soit, à ce point, dilatée dans l'univers entier !

Ce que l'illustre étranger, Chateaubriand, apprenait ainsi du jeune moine bénédictin, au sein des solitudes américaines, ce qu'il avait peine à croire, nous l'avons vu s'accomplir sous nos yeux, et la Cité chrétienne, malgré des adversaires sans cesse renaissants, prendre de nouveau possession du monde dont on croyait l'avoir bannie pour toujours. D'autres ont déjà raconté, ou ils diront mieux que nous comment cela s'est fait, comment en France, par exemple, un épiscopat rajeuni, unissant à l'urbanité d'autrefois la vigueur d'une sève plébéienne, dirige par ses leçons, fortifié par son exemple un clergé plus uni dans la doctrine

et le dévouement qu'il ne fut jamais, un peuple chrétien dont la foi ne cesse de s'affirmer par une charité et une générosité inépuisables.

Ils diront comment, sous deux pontificats immortels, dans l'espace de quarante années, en Belgique, en Allemagne, en Hollande, en Espagne, en Autriche, en Italie, dans le Nouveau-Monde comme dans l'Ancien, chez les nations les plus voisines comme chez les plus éloignées du centre de l'unité catholique, sous tous les gouvernements, républicains, aristocratiques, monarchiques.... Mais nous n'avons pas dessein de raconter l'histoire de l'Église au xix^e siècle, de noter un à un les progrès de la Cité chrétienne. Nous désirons seulement, en quelques traits rapides et en quelques lignes, rappeler quelle place elle tient encore, à l'heure présente, au milieu des Cités du temps. C'est le simple coup d'œil de l'observateur attentif : ce n'est point le regard pénétrant du théologien qui discerne les causes profondes et découvre les raisons dernières.

A la différence de la Cité antique renfermée dans des limites étroites, la Cité chrétienne est aujourd'hui répandue dans l'univers entier. De progrès en progrès elle vient d'atteindre aux îles les plus lointaines, au cœur des vieux Empires les mieux défendus jusqu'à nos jours par les obstacles de la nature ou des lois. Elle n'est pas

plus qu'aux siècles passés la Cité de l'Angleterre, ou de la France, ou de l'Allemagne, ou de l'Espagne ; elle est la Cité universelle dont l'organisation et les lois s'appliquent avec la même facilité, avec la même efficacité bienfaisante aux peuples les plus civilisés et aux plus barbares. Elle défend, en Europe, contre lui-même, contre les vices qui naissent du luxe, de l'excès et de la facilité des plaisirs, contre les obscures clartés du demi-savoir, l'habitant des grandes villes et des vieilles capitales. Elle presse l'habitant des campagnes d'élever plus haut que la terre ses pensées et ses espérances ; en sauvant ses mœurs c'est l'État lui-même qu'elle sauve dans les sources de sa vie. Elle forme doucement à la civilisation, à Mindanao, sur les rives du Napo, dans les déserts de la Patagonie, l'Indien dégénéré, dont l'esprit ne s'ouvre enfin, dont les violentes passions ne s'apaisent que sous sa divine influence. C'est la merveille des *Réductions* renouvelée sur quatre ou cinq points du globe.

Image dès ici-bas de l'unité véritable, autant elle demeure, dans son dogme et dans son esprit, dans la partie immuable de sa discipline, ce qu'elle était à l'origine, ce qu'elle sera jusqu'à la fin, autant elle se prête avec une facilité sans faille, avec une variété sans limites, à tous les changements des choses humaines, aux formes

les plus diverses de la Cité terrestre. Constantin, Théodose, Charlemagne l'ont associée à l'Empire qu'ils venaient de restaurer ou de fonder. C'est d'elle que les barbares ont reçu, les uns après les autres, le baptême du Christ et celui de la civilisation. Seule elle a réussi, au prix d'incroyables efforts, à mettre un peu d'ordre dans les longs siècles du démembrément féodal. Elle était à la naissance des royaumes modernes, elles ont grandi sous son ombre et avec son appui. Saint Louis, la plupart de ses prédécesseurs et de ses successeurs, combien d'autres rois, dans tous les pays de l'Europe, ont vécu avec elle dans un accord également favorable aux deux Cités. On ne dit point qu'elle ait retardé les progrès ou diminué la gloire des républiques italiennes, Venise, Gênes, Florence, où elle occupait une place d'honneur, alors qu'elle était l'âme et la raison d'être des grands Ordres religieux, boulevard de la civilisation chrétienne.

Elle s'est accommodée à toutes les époques, elle s'ajuste présentement aux États les plus divers, et elle n'a cessé, sous tous les régimes, sous tous les concordats, à tous les degrés de séparation et d'union, protégée, honorée, tolérée, persécutée, de recommencer sans découragement son œuvre détruite, d'élever les âmes, d'éclairer les esprits, de purifier les mœurs, d'inspirer les dévouements,

d'attacher plus fortement les citoyens à leur patrie. L'Anglais catholique et longtemps opprimé¹ n'est pas moins fidèle à ses rois que son frère protestant ; le catholique des États-Unis n'admettrait pas qu'un seul de ses concitoyens aimât, plus qu'il ne les aime, les libertés et les lois de sa patrie. On l'appelle aujourd'hui dans les républiques de l'Amérique du Sud pour aider à la difficile fusion des races. Ce qu'elle fait en Europe, au sein du Vieux-Monde, ceux-là le voient qui ont des yeux pour voir, et il est inutile de le dire.

Ce n'est pas la Science, sans action sur les volontés, sans force pour combattre les passions et réformer les moeurs ; ce n'est pas même la philosophie (elle ne suffirait pas seule à pareille tâche), c'est la Cité chrétienne qui visible ou cachée, mais toujours présente, acceptée comme une auxiliaire ou traitée comme une ennemie, mais toujours prête à rendre des bienfaits pour des injures, maintient par l'unité, la beauté, l'élévation de son Idéal, l'unité et les grands caractères de la civilisation européenne. C'est elle qui, dans les crises prochaines et déjà commencées, apaisera les colères, dissipera les malentendus,

¹ C'est en 1828 seulement qu'on a pu faire passer au Parlement le bill de l'Émancipation des catholiques.

rapprochera les classes par la fraternité et la charité chrétiennes, fera pénétrer profondément dans les âmes les sentiments sans lesquels les lois les plus sages, les règlements les plus habiles demeurent presque sans effet. Par elle enfin, par son influence sur les Cités de la terre, cesseront tôt ou tard, — qu'il nous soit permis au moins de l'espérer, — les guerres et les violences barbares qui déshonorent l'humanité. N'est-ce pas déjà, de tous les points du monde, comme un sourd murmure précurseur de la grande voix que feront entendre les peuples chrétiens aux dernières années de ce siècle ou à l'aurore du siècle prochain ? Il faudra bien alors que rois et parlements oubliant leurs inimitiés et leurs haines, modérant leurs convoitises..... ; mais laissons à Dieu le soin de faire son œuvre, laissons-le choisir son moment.

Nous ne blâmons pas ceux qui, de nos jours, pour confondre les calomniateurs et les détracteurs de la Cité chrétienne, descendent avec eux jusque dans ses fondations, sondant le roc, éprouvant les assises, répondant à tous les doutes, calmant toutes les inquiétudes : ils font une œuvre utile et méritoire. Pour nous, il nous suffit de voir l'édifice dans sa majesté et dans sa beauté, de nous rappeler depuis combien de temps il dure ainsi, plus fort que tous les assauts et toutes

les tempêtes, pour nous convaincre qu'il ne repose pas sur le sable : nous ne demandons pas d'autre preuve.

Nous nous garderions également, quand tant de merveilles attirent et captivent nos regards, de chercher d'un œil inquiet, d'un esprit malveillant, s'il n'y aurait pas, dans quelque recoin du monument, une tache, un défaut qui pût refroidir notre admiration. Il est facile d'en découvrir dans les œuvres de l'art humain les plus parfaites, mais ses fidèles amants ne songent guère à les y chercher : elles disparaissent pour eux dans la beauté de l'ensemble. La Cité chrétienne n'est pas ici-bas, nous le savons tous, la Cité des élus ou celle des anges ; elle est la Cité des hommes sans cesse éprouvés, tour à tour vainqueurs ou vaincus, et combattant jusqu'au dernier jour contre le monde et contre eux-mêmes. Mais à la différence des Cités de la terre qui, après s'être vingt fois relevées, finissent par tomber d'une dernière et irréparable chute, elle possède un pouvoir que rien n'épuise de se réformer elle-même, d'effacer ses taches, de guérir ses blessures, de renouveler sa jeunesse. Elle le fait avec autant de douceur que de force, sans bouleverser, sans détruire, sans porter atteinte à l'unité de son plan divin.

Ce privilège unique, tant d'autres qu'elle pos-

sède, et qui en font, même dans l'ordre naturel, la chose la plus étonnante que le monde ait vue, ont été étudiés, décrits par des hommes dont la pénétration égalait le talent. Mais on peut glaner après eux, et recueillir quelques épis dans le champ où ils ont fait une si belle moisson ; on peut aussi, pour contempler les mêmes vérités, se placer à des points de vue différents. Où la dépense des uns est toute en pensée, celle des autres est toute en sentiment : quelques-uns ne craignent pas d'appeler à leur aide l'imagination, pour mieux fixer le souvenir, et même pour mieux entendre. Nous sommes du nombre de ces derniers, et nous ne voyons pas le tort que pourraient faire à la vérité quelques tableaux où elle serait encadrée : nous voyons clairement au contraire le profit qu'elle en peut recueillir. De temps à autre, dans le cours d'une vie très occupée, une idée philosophique, une pensée religieuse ont revêtu, dans notre esprit, comme une forme sensible, sous l'influence de l'imagination agissant de concert avec la raison. Nous nous sommes gardé de rompre une alliance qui s'était formée d'elle-même, nous l'avons plutôt resserrée. Rien ne repose de penser avec le seul entendement comme de penser avec l'âme entière ; nous l'avons éprouvé plus d'une fois, d'autres sans doute en ont fait avant nous l'utile

expérience. Ces tableaux, ces récits, en s'ajoutant l'un à l'autre, ont fini par produire le volume que nous présentons aujourd'hui à nos amis et à nos lecteurs.

Nous leur demandons pardon, en terminant, de nous être quelquefois mis en scène. Nous aurions voulu ne jamais paraître dans ces Récits, mais il est des cadres, — ce sont les plus vrais, quelques-uns même absolument vrais, — qui se sont en quelque sorte imposés ou que nous avons eu la faiblesse de ne pas sacrifier sans pitié. Si le moi est toujours haïssable, et nous en sommes convaincu plus que personne, peut-être l'est-il un peu moins, quand il reconnaît sa faute ou son erreur.

C.-C. CHARAUX.



LA
CITÉ CHRÉTIENNE

PREMIÈRE PARTIE

I

AU TOMBEAU D'OEDIPE

Les Cités anciennes, — la Cité nouvelle.

CORVINUS, centurion romain.

MASSINISSE, centurion numide.

PRÊTRE DE NEPTUNE.

— CORVINUS. — Habitent de ces lieux que nous voyons pour la première fois, dites, sommes-nous bien sur la route d'Athènes ?

— PRÊTRE DE NEPTUNE. — Si vous voulez me suivre jusqu'au temple dont je suis le prêtre, Athènes vous montrera de loin, comme aux jours de Thésée, les *tours qui protègent la ville*¹. Voyez, à mesure que nous avançons et pour justifier le poète qui a célébré la blanche Colone, le laurier, la vigne se multiplier, et les rossignols

¹ Sophocle, début d'*Oedipe à Colone*.

faire retentir, sous les ombrages épais, leurs chants mélodieux. Le tombeau que vous apercevez à votre droite, au lieu même où finirent ses longues misères, est le tombeau d'Œdipe. C'est à lui, — ainsi l'ont voulu les dieux, — qu'Athènes doit sa grandeur et sa gloire. Voici, tout près, le temple de Neptune Hippios dont la garde m'est confiée. Le bois qui l'entoure est consacré aux filles de la Terre et de la Nuit, aux redoutables Euménides dont le nom se prononce à voix basse, avec une religieuse terreur.

Encore quelques instants et, du haut de ce tertre, nous apercevrons la ville, le Pirée et les Longs murs qui les unissent. Seriez-vous de ceux qu'on attend pour mettre à la voile, car les vaisseaux remplissent le port : on assure qu'ils vont transporter en Asie une légion tout entière et un corps de cavaliers numides. Veuillent les dieux protéger notre illustre Empereur Julien Auguste, et accabler sous les traits de leur colère les Parthes ses ennemis !

— CORVINUS. — Auguste appelle de toutes les frontières de l'Empire, pour renforcer l'armée qu'il commande, des soldats rompus à la fatigue, et quelques centurions que n'effraient pas les flèches des Parthes et les sables du désert. C'est avec joie que nous avons quitté, Massinisse et moi, pour nous embarquer ici, les rives du Danube

et le camp fortifié où nous attendions en vain, depuis de longs mois, l'occasion de combattre les ennemis de l'Empire et de l'Empereur.

— PRÊTRE DE NEPTUNE. — Soldats romains, centurions aujourd'hui, demain tribuns, si les dieux nous accordent la victoire, voyez, contemplez du haut de cette colline la glorieuse Cité qui la première, à la tête de la Grèce, triompha de ces barbares que vous allez encore une fois refouler dans leurs déserts. Cette Athènes dont vous découvrez d'ici les murs et les monuments a été, avant Rome, la Cité modèle des cités, maîtresse par les armes, reine par le génie, l'éloquence et les arts. Les dieux eux-mêmes lui ont appris comment ils voulaient être honorés; ils ont inspiré à ses chefs les lois les plus sages et les plus humaines. Vos ancêtres vivaient encore en Numidie, sous la tente.....

— MASSINISSE. — Comme aujourd'hui la plupart de leurs descendants. Plus libres que les habitants des villes ils changent sans cesse le lieu de leur errante Cité, mais ils ne changent ni leurs coutumes mieux obéies que vos lois, ni leurs mœurs plus pures assurément que celles de vos capitales. Ne méprisez point nos cités; elles sont les plus anciennes, les plus libres, et, dans leur apparente mobilité, les plus stables que le monde ait vues.

— PRÊTRE DE NEPTUNE. — Je consens qu'il en soit ainsi, mais accordez qu'Athènes est au rang des capitales les plus antiques et les plus illustres. N'est-ce pas ici que l'histoire est née, que la poésie a brillé d'un éclat incomparable, que l'éloquence elle-même a parlé par la bouche de Démosthène, que tant d'écrivains à jamais célèbres ont composé ces chefs-d'œuvre qui n'ont rien perdu, après sept cents ans, de leur grâce et de leur beauté? Pourriez-vous nommer une philosophie qui n'ait pas dans Athènes ses origines ou ses maîtres? Est-il un nom de sage plus populaire et plus vénéré que celui de Socrate? Quels hommes politiques ont surpassé ou seulement égalé Solon, Aristide, Cimon, Périclès? Vit-on jamais peuple plus religieux que le peuple athénien, plus dévoué aux intérêts et au salut des Grecs, plus fidèle dans ses amitiés, plus facile à ramener au bien, quand il s'en était écarté?

— CORVINUS. — Votre Attique..... on pourrait du haut de ce monticule l'embrasser, d'un seul regard, presque tout entière. Votre Empire à son apogée n'égalait pas en étendue une seule de nos provinces. Combien Athènes, au faîte de sa puissance, renfermait-elle de citoyens?

— PRÊTRE DE NEPTUNE. — Quatre-vingt mille tout au moins.

— CORVINUS. — A peine de quoi former une

de nos armées. Notre Empire à nous, l'Empire romain n'a d'autres limites que celles de l'univers. Royaumes et républiques sont devenus peu à peu ses provinces : nos gouverneurs ont remplacé leurs magistrats et leurs rois. Dans son vaste sein tous les peuples, les uns après les autres, ont été attirés et sont retenus par une puissance invincible. Vous régniez autrefois, vous régnez encore sur l'esprit des hommes par la poésie, l'éloquence et les arts : Rome règne sur l'univers pacifié par la force de ses armes, par la sagesse de son sénat et celle de ses Empereurs. Dût-elle déchoir un jour, comme vos philosophes l'affirment de toutes les choses humaines, sans en excepter les plus belles et les plus grandes ; dût-elle devenir la proie de ces barbares qui l'attaquent sur toutes ses frontières, elle laisserait du moins dans l'histoire le souvenir de la domination la plus universelle, de la Cité la plus vaste que le monde ait vue, et il n'en verra jamais une autre qui l'égale.

— MASSINISSE. — Vous vous trompez, Corvinus : un Empire est déjà né qui surpassera l'Empire romain, autant que l'Empire romain s'est élevé au-dessus de Rome et de la Grèce. Voyez comme il s'inquiète peu de nos étroites frontières, et comme il les a partout franchies. Nous avons rencontré des chrétiens chez les

Goths et les autres barbares riverains du Danube ; nul doute que nous en trouvions chez les Parthes. L'Empire en est rempli, la famille de l'Empereur elle-même.....

— PRÊTRE DE NEPTUNE. — Neptune Pontios, dieux protecteurs d'Athènes, vénérables Euménides, protégez contre cette damnable superstition vos temples et vos autels. Puisse le tombeau d'OEdipe être encore, durant de longs siècles, le rempart et le salut d'Athènes !

— MASSINISSE. — Il en est un autre plus glorieux et plus fort. Du tombeau d'un Dieu ressuscité, vainqueur de la mort, une source de vie a commencé de couler, non pour un peuple et pour une ville, mais pour tous les peuples de la terre. Le temps des figures est passé, celui des réalités commence. Vos tombeaux protecteurs d'une bourgade sont à peine l'image du tombeau du Christ, sauveur de toutes les nations. Vos Cités, sans en excepter les plus grandes et la Cité romaine elle-même, que sont-elles auprès de la Cité des âmes, de la Cité chrétienne ? Mieux que Rome, par des liens plus puissants, les liens de l'amour et de la foi, elle unira dans son vaste sein civilisés et barbares, Grecs et Romains, maîtres et esclaves, étrangers et citoyens ; elle ne s'arrêtera qu'aux limites du monde et ne finira qu'avec le temps !

Cyprien a fait entrer, il y a plus d'un siècle, les ancêtres de Massinisse dans la Cité chrétienne : plusieurs d'entre eux sont morts sous le glaive des bourreaux plutôt que d'en sortir. Massinisse est prêt aux mêmes sacrifices : il donnera, s'il le faut, sa vie pour attester sa foi, comme il est prêt à la donner pour son Empereur dans la guerre contre les Parthes.

— CORVINUS. — Je rends justice, Massinisse, à vos chrétiens : ce sont nos meilleurs soldats. Vous savez d'ailleurs si vos discours..... mais j'attends que les dieux se déclarent.

— PRÊTRE DE NEPTUNE. — Puissent-ils donner la victoire à Julien qui rétablit leurs autels !

— MASSINISSE. — Qu'importent les autels où manquent les adorateurs !

— PRÊTRE DE NEPTUNE. — Neptune Pontios, Minerve protectrice, tout-puissant Jupiter, ramenez à nous les foules qui nous abandonnent.

— MASSINISSE. — Dieu tout-puissant et tout bon, élargissez les portes de la Cité chrétienne, faites-y entrer jusqu'à vos plus cruels ennemis.

— PRÊTRE DE NEPTUNE. — Que Julien triomphe, dieux d'Athènes et de Rome, et qu'il rétablisse votre culte !

— MASSINISSE. — Que Julien triomphe, humble fils de la Galilée, Dieu de l'univers, et qu'il vous adore !

II

L'AVANT-GARDE DE LA CITÉ CHRÉTIENNE

La Cité chrétienne n'est pas immobile, fixée au sol : elle marche, elle s'avance. Comme ceux de la Rome antique ses citoyens se reconnaissent et se répandent dans le monde entier. Ils sont de mille cités et ne forment qu'une cité ; ils appartiennent à mille patries pour lesquelles chacun d'eux sait, quand il le faut, se dévouer et mourir, et ils sont tous fils de la grande patrie des âmes, partageant les mêmes droits, héritiers des mêmes promesses. On pourrait croire à certaines heures que la Cité chrétienne recule ou qu'elle cesse d'avancer, il n'en est rien. Toujours quelque progrès s'accomplit apparent ou caché ; il suffit d'un jour ou d'un siècle (c'est tout un dans son histoire), pour qu'au terrain perdu, puis recouvré, s'ajoutent de nouvelles conquêtes. Lentes ou rapides celles-ci ne s'arrêtent guère. Un roi la trahit, un roi prend sa défense ; un monde se ferme à l'Orient, un monde s'ouvre à l'Occident ; chassés d'un pays, ses citoyens se répandent dans

un autre ; on les expulse d'une province, ils vont peupler des empires.

Mais à cette armée qui s'avance, pacifique, irrésistible, il faut, comme aux armées de la terre, des avant-gardes pour éclairer sa marche et préparer ses progrès. Toujours quelques soldats plus hardis, quelques éclaireurs plus intrépides précèdent le corps principal ; on les découvre ça et là, isolés, pleins d'ardeur, prêts au combat. Pour un qui succombe sous le fer de l'ennemi ou dans la solitude des déserts, dix se lèvent et prennent sa place à l'avant-garde.

Depuis les premiers pas de la Cité chrétienne toutes les nations qu'elle a reçues dans son vaste sein se sont relayées à ce poste d'honneur et de péril. Pour ne parler que des derniers siècles, chevaliers Teutoniques, Polonais, Hongrois, Portugais, Espagnols, se sont succédé dans la glorieuse mission d'éclairer la marche de la Cité qui s'avance à la conquête du monde. La lâche désertion de quelques-uns n'a fait que mieux ressortir le courage et la fermeté du plus grand nombre. C'est depuis un siècle le tour de la France d'être au premier rang : à ces postes avancés où veillent aujourd'hui des enfants de toutes les nations, les siens sont les plus nombreux, les plus intrépides, et, ce qu'on n'attendait pas, les plus constants. Les défauts de la vieille

race gauloise semblent avoir disparu, ses qualités brillent de tout leur éclat dans cette vie errante et aventureuse, dans ces combats de chaque jour. Nous y rencontrons souvent, dévoués à la même cause, animés de la même ardeur, des frères que les traités et l'Océan ont séparés de la mère-patrie¹ : s'ils ont changé de nom ils n'ont pu mentir à leur origine. Le fait suivant qui remonte à quelques années à peine en fournit la preuve touchante.

Un jeune prêtre canadien, élève distingué des Sulpiciens de Québec, avait quitté famille et patrie, renoncé aux plus légitimes espérances pour répondre à l'appel désolé d'un évêque des Territoires de l'Ouest. Les limites du nouveau diocèse étaient à peine fixées ; il s'étendait au pied des Montagnes-Rocheuses, sur des espaces immenses et de profondes solitudes. Quelques Mexicains, des Américains tous les jours plus nombreux, des métis, des sauvages plus redoutables que ceux de l'Amérique anglaise, en formaient la population unie par le faible lien de l'intérêt, divisée pour tout le reste. Il va de soi que l'évêque ne possédait ni palais, ni cathédrale, et que sa

¹ Le traité de Paris (1763) a enlevé le Canada à la France pour le donner à l'Angleterre

ville épiscopale fondée depuis dix ans à peine sur les bords d'un affluent de l'Arkansas ne ressemblait en rien aux cités populeuses et bien bâties des rivages de l'Océan. Les vices des civilisations avancées et ceux des peuples dans l'enfance s'y étaient donné rendez-vous et s'y étalaient sans pudeur. Tout était à faire et tout manquait. Une vingtaine d'églises, autant d'écoles, les unes et les autres pauvres et mal bâties, un petit nombre de religieuses, encore moins de prêtres, telle était la richesse du nouvel évêque. Le jeune prêtre canadien fut reçu par lui avec transport.

« Je vous attendais, lui dit-il, et je comptais bien que le Canada fidèle à la foi et aux traditions de la France répondrait à mon appel. Vous êtes le plus jeune et le dernier venu de vos frères : vous aurez la tâche la plus difficile. Je ne puis la confier à un autre missionnaire : la plupart sont usés par la maladie et le travail. Aux confins de mon diocèse, au pied des montagnes où prend sa source le fleuve qui arrose notre cité naissante, réside depuis de longues années un vieux prêtre français. On m'a dit des merveilles de son infatigable apostolat, de sa constance et de son courage : c'est le saint du désert. Il s'est fait là peu à peu comme un peuple et une paroisse, jamais il n'a voulu les abandonner. C'est tout au plus si une fois ou deux l'an, il reçoit la visite de quelqu'un

de ses confrères. Les derniers qui l'ont vu l'ont trouvé malade, languissant, plein du pressentiment de sa fin prochaine : l'âme est toujours forte, mais le corps se penche de plus en plus vers la terre. Allez aider sa vieillesse, consoler ses derniers instants, et si Dieu l'appelle à lui, remplacez-le. »

Après quinze jours de marche pénible à travers des déserts sans fin, le jeune missionnaire et le guide qui l'accompagnait arrivèrent épuisés au terme de leur course. Ni ponts, ni routes frayées, ni aucun des secours ordinaires du voyageur n'avaient diminué pour eux la fatigue de ce long trajet ; ils avaient dû plus d'une fois s'arrêter devant des obstacles imprévus, se résigner à de longs détours. L'entrevue fut des plus touchantes. Le vieux prêtre ne quittait plus sa demeure que je n'oserais nommer une maison, et rarement son lit de souffrances. Il attendait, calme et confiant, le secours qu'il n'avait point demandé ; il connaissait le cœur de son évêque et savait qu'il serait plutôt venu lui-même. Mais avec un visage ami, entendre une voix française, recevoir les consolations de la foi dans la langue de la patrie, c'est plus qu'il ne méritait et qu'il n'aurait osé demander ; il remercia le Ciel d'un bienfait si peu attendu. C'est le dernier dont il put jouir, ce n'était pas le moins précieux.

La mort qui tardait comme à dessein permit aux deux moissonneurs, à celui qui entrait dans le champ du travail et à celui qui avait fait sa tâche, de s'entretenir quelques jours encore, l'un conseillant, instruisant, communiquant les fruits de sa longue expérience, l'autre écoutant docile, attentif, et, en échange des leçons utiles, prodiguant les soins, les encouragements, les paroles d'espérance et de paix.

En se racontant l'un à l'autre les traditions de leurs familles, les deux prêtres, qui portaient le même nom, purent se convaincre qu'ils appartenaient à deux branches sorties du même tronc, l'une demeurée en France au village de Saint-Pierre-Église, dans la province de Normandie, l'autre transplantée en Amérique dans les premières années du règne de Louis XV. Aussi la mort fut-elle douce à l'apôtre qui laissait sur le sol défriché par ses mains, pour cultiver les âmes qu'il avait formées, un héritier de sa race et de son sang. Dieu lui envoyait, comme autrefois à ses prophètes, un ange dans sa solitude, pour lui porter le pain des forts, un fils pour continuer son œuvre et prier près de son tombeau.

Quelques plantes, quelques fleurs qu'il aimait à cultiver et qui lui rappelaient la France, ornent aujourd'hui le gazon qui recouvre ses cendres et entourent la modeste croix où se lisent son nom

et le nom de sa patrie. Mineurs et chasseurs, Indiens et Américains, tous ceux qu'il avait aimés, instruits, consolés, après l'avoir pieusement accompagné à sa dernière demeure et récité pour lui les prières de l'Église, viennent encore, aux heures d'angoisse, implorer son secours et vénérer sa mémoire. Ils ont d'ailleurs, pour affermir leurs pas, un guide sur lequel ils peuvent compter, et des mains viriles ont saisi le drapeau qui allait échapper à des mains défaillantes. Aux confins de la civilisation, à l'avant-garde de la Cité chrétienne un soldat est tombé, un autre le remplace.

III

UN MISSIONNAIRE A L'ÉCOLE NORMALE

L'École normale est devenue, de nos jours surtout, le point de départ d'une foule de carrières. Elle devait, dans la pensée de ses fondateurs, former pour les Lycées et les Facultés de l'État des maîtres de choix : là ne s'est point bornée sa mission. La Politique et les Lettres ont largement profité de la culture qu'elle croyait ne donner qu'à de futurs professeurs : l'Église elle-même a trouvé, dans ses rangs, des recrues pour son sacerdoce. Dominicains, Oratoriens, Jésuites, sans parler du clergé de Paris, lui ont fait plus d'un emprunt qu'ils ne regrettent point, mais surtout qu'ils n'ont pas rendu. Le P. Olivaint a jeté sur l'École dont il était sorti l'éclat de son glorieux martyre, M^{gr} Perraud l'honore par son éloquence et par ses vertus : c'est tout ce que nous en voulons dire. Elle nous devait un missionnaire, un de ces pionniers dévoués qui vont fonder de nouvelles cités chrétiennes dans les contrées les plus lointaines. Ce normalien, apôtre de l'Évan-

gile, fut Désiré Cambier né dans la bonne ville de Lille, le 22 janvier 1826, mort au fond d'une jonque chinoise, le 18 juin 1866.

Élevé par une mère chrétienne dans toute la force du mot, sa vocation religieuse, comme d'ailleurs toute sa carrière, subit plusieurs alternatives. Elle s'était montrée de bonne heure : un peu plus tard elle s'effaça. L'attrait des Lettres fut le plus fort, et l'École normale reçut, après un brillant concours, celui qu'on s'attendait à voir entrer à Saint-Sulpice. On était à la fin d'octobre 1848, au lendemain d'une révolution qui avait troublé, qui passionnait encore tant de jeunes esprits. Avec Désiré Cambier et dans la même promotion de vingt-quatre élèves (c'est encore aujourd'hui, pour la section des Lettres, le chiffre immuable) entraient à l'École normale, M. Taine, chef ou cacique de la section, comme on disait alors, l'illustre auteur des *Origines de la France contemporaine*, Edmond About, Francisque Sarcey, Paul Albert, mort professeur au collège de France, Barnave aujourd'hui, lui aussi, l'abbé Charles Barnave. Ces noms, les premiers surtout, parlent assez d'eux-mêmes : il y a longtemps qu'ils ont franchi les limites de l'Université et

qu'avec des fortunes diverses ils font le tour du monde et des Lettres. Mais, peu importent ici des carrières, plus ou moins brillantes selon le monde et les apparences. A quoi nous servirait de rappeler qu'à la même époque (1848-1851), dans les cours et les Conférences de l'École normale se coudoyaient de futurs orateurs politiques, des publicistes comme Weiss, Prévost-Paradol et Challemel-Lacour, des historiens, des géographes comme Fustel de Coulanges et Levasseur, des romanciers comme Assolant? Si nous les nommons, c'est pour montrer que Dieu choisit les siens où il lui plaît, c'est pour mieux faire ressortir la modestie parfaite, l'abnégation chrétienne dont Désiré Cambier fut dès lors le modèle accompli.

Les catholiques de la nouvelle promotion avaient trouvé dans le P. Gratry non pas un chef, ils n'en désiraient point, et le P. Gratry n'y prétendait pas, sa nature de *méditatif* l'en rendait d'ailleurs incapable, mais un précieux conseiller qui leur donnait toute son âme avec tout son savoir : ce n'est pas peu dire. Libres de ne point assister, le dimanche matin, à la messe de leur aumônier, les élèves, en grande majorité, venaient entendre ses conférences : mais la parole agissait suivant les dispositions du cœur. Où les uns admiraient surtout le tissu serré de la pensée, la sin-

cérité et la beauté du langage, les autres, persuadés et touchés, formaient dans leur âme de généreuses résolutions. Celle de Cambier, lentement mûrie durant les trois années de son séjour à l'École normale, était définitive le jour où il en sortit. Il refuse la chaire de philosophie à laquelle il avait été nommé et il obtient de Mgr Dupanloup une cellule dans son grand séminaire.

* * *

Passons sous silence, si intéressants, si édifiants qu'en soient les détails, la préparation au sacerdoce et les premiers pas dans la carrière. Nous avons hâte d'en venir au missionnaire qui retrouve enfin sa voie et qui, après des essais infructueux, rentre pour toujours dans la vocation qu'il avait entrevue à son point de départ.

Certains souvenirs de ses amis d'enfance, quelques passages de ses lettres montrent, en effet, que Désiré Cambier s'était senti, tout jeune encore, attiré vers les missions lointaines. Un séjour de dix mois qu'il fit à Rome en compagnie de son compatriote, l'abbé Gennevoise, réveilla si bien d'anciennes aspirations, et elles s'accordaient si parfaitement avec celles de son nouvel ami, qu'en ensemble ils entrèrent à la fin de la même année 1868, au séminaire des Missions étran-

gères : la décision cette fois était irrévocable. Un an plus tard, sur le point de partir pour la Chine avec quatre ou cinq de ses confrères, l'ancien normalien faisait ses adieux à ses parents de la capitale, les seuls qui lui restaient depuis la mort de sa mère.

* * *

Destiné par ses Supérieurs aux missions de l'Extrême-Orient, c'est à Londres que l'abbé Cambier s'embarqua sur un navire de commerce, le 31 mars 1862, en compagnie de l'abbé Gennevoise et de quatre autres missionnaires. La traversée était loin d'être alors facile et rapide : les voies anciennes n'étaient pas, comme on sait, les plus sûres, surtout elles n'étaient pas les plus courtes. Le 13 juillet, après trois mois et demi de voyage, on franchissait le détroit de la Sonde : le 17 on était dans les mers de Chine, le 24 commençait, presque à la veille d'entrer au port, une série de malheurs indescriptibles. A neuf heures du soir, au moment où, retirés dans leurs cabines, les passagers se disposaient au repos, le cri retentit : Au feu ! Le feu est aux poudres ! Il n'était, en réalité, qu'à l'arrière du bâtiment, assez loin des poudres dont le navire avait pris une cargaison complète au sortir de la Tamise. Un peu de sang-froid, et

l'incendie pouvait être éteint : il manqua totalement au capitaine qui perdit le premier la tête et la fit perdre à ses matelots. A grand'peine put-on détacher du vaisseau, dans une confusion et une imprévoyance inouïes, deux canots tout juste assez grands pour contenir, sans qu'il leur fût possible de se coucher, l'équipage et les passagers, trente personnes en tout. Le lendemain seulement, vers trois heures, le bâtiment incendié sauta, après une détonation terrible, engloutissant dans les flots tout ce que possédait le pauvre Cambier : vases sacrés, ornements, ses chers livres, ses collections de Rome et de Terre-Sainte formées au prix de tant de peines, ses notes, ses manuscrits, tout ce qu'il aimait. Dieu voulait qu'il lui appartînt sans réserve et lui imposa ce dernier sacrifice. Ce fut de tous le plus pénible pour le missionnaire qui avait gardé, dans les ardeurs de sa foi, les goûts, les habitudes, les délicatesses du lettré : il fut accepté avec une résignation absolue.

Pendant sept jours, le canot qui portait le capitaine avec les passagers et quelques matelots réduits à la plus stricte ration de vivres et de boisson, dévorés par la soif et par le soleil, se

dirigea, comme il put, presque au hasard, d'abord vers Hong-Kong, puis vers l'île d'Haïnan qu'on aperçut enfin et où l'on put aborder grâce à un suprême effort des passagers. Sans eux, sans leur courage et leurs exemples, l'équipage paralysé par son désespoir était condamné à une mort certaine. Peu s'en fallut qu'on ne tombât, au dernier moment, dans un vrai repaire de pirates au pied d'un pic élevé qui était comme leur forteresse. Par bonheur on fit la rencontre de quelques barques de pêcheurs : ils indiquèrent la bonne route, s'offrirent à ravitailler le canot et rendirent à ceux qui le montaient tous les petits services en leur pouvoir. Cet accueil auquel ils ne s'attendaient pas toucha vivement les missionnaires et leur parut du meilleur augure pour l'avenir. Le mandarin d'Hoéi ne fut pas moins bienveillant : ses largesses n'allèrent pas toutefois jusqu'à procurer aux naufragés des vêtements dont ils avaient le plus grand besoin. Il leur facilita du moins le passage sur une jonque ou plutôt sur un fort médiocre bateau qui se rendait à Hong-Kong et où, quatre jours durant, réduits de nouveau, malgré leur extrême faiblesse, à la ration de riz la plus minime, ils furent sans cesse en danger ou de tomber entre les mains des pirates ou d'échouer dans les passes difficiles de la rivière de Canton. On avait dû, en effet, abandonner la

route de Hong-Kong qui semblait difficile à suivre pour un bateau en si mauvais état, et l'on avait cinglé, au plus court, vers la colonie portugaise de Macao.

Désiré Cambier et ses compagnons y firent leur entrée solennelle dans le costume le plus étrange. Affublé, pour sa part, d'un mauvais paletot, il n'avait ni chapeau ni chaussures, et il ressemblait, comme il le dit lui-même, à un pirate plutôt qu'à un missionnaire.



Notre intention n'est pas d'entrer dans le détail des travaux apostoliques de l'abbé Cambier. Nos lecteurs sont trop bien instruits de tout ce qui concerne la préparation, la formation, les débuts toujours difficiles, plus tard l'existence toute de dévouement des missionnaires, pour qu'il nous reste quelque chose à leur apprendre. Insistons de préférence sur quelques traits de caractère qui feront voir à quel point l'apôtre, prêt à tous les sacrifices, se montrait encore, aux heures de loisir plus ou moins volontaire, fidèle à ses goûts d'autrefois et, comme eût dit Boileau, au culte des Muses. Est-ce même chose si rare de voir nos missionnaires raviver de temps à autre leurs souvenirs classiques, et avec un amour du beau

qui s'allie si bien à la foi la plus vive, évoquer ça et là, du fond de leur mémoire, quelques vers de Corneille ou de Racine, voire même d'Horace et de Virgile ? N'est-ce pas l'abbé Simon¹, si nos souvenirs nous servent bien, qui, sur les extrêmes limites de la Birmanie et du Laos, harassé de fatigue, mourant de soif après une pénible course, parvenu en un lieu très sauvage que n'avait jamais foulé le pied d'un Européen, s'écrie à la vue d'une source d'eau vive et limpide :

*O fons Bandusiae splendidior vitro,
Dulci digne mero...*

Ce qui ne l'empêche point d'adresser au ciel une fervente action de grâces, et de prier pour ceux qu'il est venu convertir à Celui qui est la Vérité, la Bonté et la Beauté.

Destiné d'abord au Su-tchuen oriental, durant les trois longs mois que dura le voyage sur les grands fleuves de la Chine, l'abbé Cambier recueille ses souvenirs, en même temps qu'il sent renaître sa verve poétique. Sans livres, sans dictionnaires, disposant seulement de quelques papiers, il célèbre en vers d'une latinité parfaite

¹ Mort, il y a deux ans, vicaire apostolique en Birmanie.

et d'une poésie élevée la capitale du monde chrétien, Rome, qu'il avait eu le bonheur de visiter quelques années auparavant.

*Salve, ô terrarum decus et columna !
Regium nostri diadema mundi,
Gentium mater, fideique toto
Orbe magistra.*

.....

« Salut, honneur et soutien du globe terrestre, royal diadème de notre monde, mère des nations, et, pour l'univers entier, maîtresse de la vraie foi. »

« L'ombre de ta vieille gloire ceint encore ton front d'une couronne splendide ; mais plus splendide encore est la pourpre nouvelle dont tu es revêtue. »

« Ces milliers de martyrs que tu as autrefois donnés au ciel te font comme une tunique étincelante à laquelle s'ajoutent, comme autant de franges précieuses, tous ces saints des derniers siècles. »

.....

L'ode n'a pas moins de vingt-quatre strophes.

Au Su-tchuen encore, tandis que médecins et chirurgiens s'efforçaient, à qui mieux mieux, de guérir la blessure que lui avait faite à la jambe un chien malfaisant, il avait commencé de tra-

duire en vers français quelques parties de l'Imitation. Voici un fragment du livre III, chapitre 48 : nous ne donnons que les derniers vers :

Quand viendra la solide paix !
 La paix qui ne connaît ni trouble, ni nuages,
 Au dehors sans combats, au dedans sans orages,
 La paix pour durer à jamais.
 Bon Jésus, quand serai-je en ta sainte présence ?
 Quand enfin, près de toi, me sera-t-il donné
 De contempler la gloire et la magnificence
 Du royaume qu'en ta clémence
 Un éternel amour nous a prédestiné ?
 Hélas ! pauvre exilé sur la terre ennemie,
 Je souffre et je combats tous les jours de ma vie ;
 Console mon exil, apaise ma douleur.
 C'est toi que vont chercher les soupirs de mon cœur,
 Et tout ce qui vient de la terre
 Ne vaut pas un trait de lumière
 De ton esprit consolateur.

(Avril 1863).

La poésie ne suffisait pas à remplir les loisirs forcés du malade : ses néophytes, ses catéchistes, les prêtres indigènes ne sortaient pas de sa pensée. Il écrivit, à leur intention, un *Abrégé de l'Histoire sainte* et une *Exposition de la doctrine chrétienne*, dans un latin si clair et si pur, avec une méthode si parfaite, qu'on a pu dire du

dernier ouvrage qu'il est un véritable chef-d'œuvre. L'activité de son esprit se portait, en même temps, sur l'histoire du pays qu'il habitait, et il commença des recherches sur la chronologie chinoise, mais il n'eut pas le temps de les terminer.

De retour, au bout d'un an, dans la province de Canton, l'abbé Cambier, destiné, nous l'avons dit, à toutes les épreuves, avait à peine commencé d'évangéliser la grande ville de Chao-tchéou, où, sur un million d'habitants, on ne comptait pas, à son arrivée, un seul chrétien, quand une soudaine attaque des rebelles vint mettre à néant les fruits de son apostolat. Le missionnaire demandait avec instances qu'on résistât à cette bande plus audacieuse que nombreuse et il promettait la victoire. On ne l'écouta point, et lui-même fut constraint de suivre, dans sa fuite, la multitude affolée. Au retour qui ne tarda pas d'ailleurs, tout était pillé, saccagé, détruit : il ne restait rien de la chapelle, de ses ornements, des habits sacerdotaux, des vases sacrés. Décidément l'abbé Cambier ne devait rien posséder ici-bas, ni demeure stable, ni biens d'aucune sorte, ni livres latins, ni livres chinois.

Il se remit au travail avec une nouvelle ardeur et, après avoir pris les ordres de son évêque, Mgr Guillemin, il vint s'établir à Chao-tchéou-

fou : c'est dans cette ville qu'après la soudaine irruption des rebelles il s'était réfugié avec l'abbé Gennevoise. De nouveau il s'y dépensa avec si peu de ménagements que sa santé ne tarda pas à en souffrir. La peine qu'il se donna pour édifier une chapelle à Lô-tchang et pour préparer la cérémonie solennelle de la bénédiction avait achevé d'épuiser ses forces. Il voulut toutefois célébrer avec un grand éclat, comme il était dans ses goûts et comme il le croyait utile pour l'édification de ses néophytes, la fête du Saint-Sacrement : c'est la dernière à laquelle il devait prendre part ici-bas. Deux jours après, au cours d'une visite dans les chrétientés du voisinage, la dysenterie dont il souffrait depuis la fin de mai, prit un caractère plus grave. Le 4 juin, après avoir entendu quelques confessions et dit la messe pour la dernière fois, il se coucha sur une natte posée elle-même sur quelques planches sans oreiller. Il avait été jusqu'à l'extrême limite de ses forces, il n'en restait plus pour lutter contre la maladie. Par les soins de l'abbé Gennevoise, le fidèle ami qui l'avait, par bonheur, accompagné, il fut transporté à Lô-tchang, et de Lô-tchang, après quatre ou cinq jours d'un traitement sans résultat, dans la barque qui devait, on l'espérait encore, le ramener vivant à Canton. « *Pax huic domui!* » dit-il en y entrant, le lundi soir, 11 juin ;

puis s'adressant à son ami : « Félix, dit-il, c'est ici que je vais mourir. »

C'est là, en effet, qu'avec une sérénité d'âme incomparable, heureux, comme il le disait, de retrouver bientôt sa mère, il expira en achevant de prononcer les paroles : « *In manus tuas, Domine, commendō spiritum meum.* » C'était le 12 juin 1866.

Les funérailles, présidées par Mgr Guillemin, eurent lieu le samedi, 16, à Canton. La cérémonie terminée et la dernière pelletée de terre jetée, on plaça une croix de bois et cette inscription :

Désiré Cambier, missionnaire apostolique,
12 juin 1866.

Votre corps, cher camarade, repose, en attendant la résurrection, à cinq mille lieues de la France, mais il n'y a pas de distance pour les âmes. Veillez sur nous, vous qui avez si glorieusement accompli votre tâche ; priez pour ceux qui sont encore à la peine et au travail.

IV

LES TROIS VISIONS DE SAINT BRUNO

La Cité du Désert

Sur le point de quitter la solitude où il avait établi ses frères, pour obéir aux ordres du pape et se rendre en Italie, saint Bruno n'était pas sans inquiétudes. Les plus belles âmes et les plus saintes n'en sont jamais ici-bas entièrement délivrées : c'est une partie de leur épreuve. Les Chartreux pourraient-ils, dans leurs pauvres cabanes, résister longtemps aux rigueurs d'un âpre climat ? Épuisés par le froid, par les privations, ne seraient-ils pas ensevelis quelque jour sous une avalanche plus rapide et plus terrible ? C'est un danger qu'on avait couru plus d'une fois déjà, contre lequel des murs de pierre pourraient quelque chose, que de simples huttes étaient impuissantes à conjurer. D'où viendraient d'ailleurs aux premiers colons du désert des compagnons et des successeurs ? Qui se hasarderait à travers ces

rochers à pic et ces forêts impénétrables pour venir, à leur suite, embrasser une vie de pénitence ? Saurait-on seulement dans quelques années s'ils existent encore, et leur mémoire n'allait-elle point périr avec le fruit de leurs travaux ?

Mais, si sauvage qu'il fût, ce désert leur avait été donné par les évêques de Grenoble, ses légitimes possesseurs. Quelle reconnaissance leur avaient-ils témoignée ? Qu'avaient-ils fait pour eux en échange d'un tel service ? Ce n'était point pour l'âme aimante de Bruno la moindre peine et la moins amère que cette ingratitudo apparente. Aux ferventes prières qu'il adressait chaque jour au ciel pour son bienfaiteur, il aurait voulu joindre quelque preuve sensible de sa profonde reconnaissance, quelque souvenir dont il pût orner, par exemple, la cathédrale de Grenoble.

Un jour que plongé dans ses pénibles réflexions Bruno y avait mis fin par un acte parfait d'abandon à la volonté divine, il lui sembla que des bruits étranges sortaient du fond d'un énorme rocher en face duquel il était assis.

On eût dit que des milliers d'ouvriers invisibles taillaient, cisaient, polissaient à la fois la pierre dans les entrailles du sol. Le rocher lui-même semblait, sous l'effort de ce travail intérieur, aplani ses crêtes aiguës et s'amoindrir à vue d'œil. Bruno le regardait s'éloigner peu à peu

avec un étonnement qui ne lui laissait plus ni pensée, ni parole, quand les mêmes bruits qui venaient de s'interrompre un instant recommencèrent avec une nouvelle force. Cette fois c'était derrière lui qu'ils se faisaient entendre ; on eût dit d'une armée de maçons, de sculpteurs et de couvreurs empressés à leur travail. Le saint se retourna, et à la place qu'il avait vue tout à l'heure couverte d'une sombre forêt, s'élevaient de vastes bâtiments dominés par des tours d'une architecture inconnue. Tout bruit avait cessé, tous les ouvriers avaient disparu.

Bruno crut que l'avenir se révélait à lui par une merveille de la bonté divine ; il s'humilia et se prosterna dans une pieuse action de grâces.

L'esprit du mal, le tentateur ne se tint point pour battu ; il se hâta de recommencer, avec toutes ses forces, l'attaque d'une âme si bien gardée.

Un jour que du sommet d'un rocher le fondateur des Chartreux contemplait les ravins escarpés, les gorges étroites, les forêts profondes, les rocs dentelés qui, aussi loin que le regard pouvait s'étendre, formaient autour du Désert comme une barrière infranchissable, il lui suggéra de nouveau, avec toute la force qu'il y put mettre, cette pensée de défiance et de découragement.

« Jamais, non jamais, du monde on ne viendra

« jusqu'à toi. Point de routes frayées, pas même
« un étroit sentier. Mille monastères d'un accès
« facile, d'un séjour agréable, s'ouvrent partout
« aux âmes saintes et aux pêcheurs repentants,
« et tu voudrais qu'on vînt te chercher ici, à tra-
« vers tant de périls, dans la plus affreuse soli-
« tude. Des milliers d'ouvriers ne suffiraient pas,
« durant des années entières, à construire la route
« qu'un orage ou une avalanche peut emporter
« en un instant. N'est-ce pas l'orgueil qui t'a fait
« concevoir une pareille entreprise, l'esprit malin
« qui l'a favorisée de ses illusions, et ne finira-
« t-elle pas, tôt ou tard, par la honte et le
« remords? »

Plus Bruno regardait autour de lui, plus dans son âme le doute allait grandissant. Il sentit que de la région des images et des idées vaguement conçues il passerait bientôt à la pensée complète, que la volonté allait s'engager à sa suite, dans une route pleine de périls. Par un effort héroïque aidé de la grâce d'en haut, il la remit dans la voie de la vérité. Du fond de l'âme il prononça de nouveau et avec encore plus d'énergie un acte absolu d'abandon à la volonté divine.

Les yeux du saint s'étaient fermés d'eux-mêmes pour laisser toute liberté d'agir aux puissances intérieures. Quand il les rouvrit ce fut pour être le témoin d'un spectacle étrange. Sur une route

large et commode qui, des profondeurs de la plaine, montait en serpentant vers le rocher, des voyageurs s'avançaient, calmes, silencieux, la plupart isolés, quelques-uns par groupes de deux ou trois. C'étaient des jeunes gens, des hommes mûrs, des vieillards ; les uns portaient la robe du prêtre, les autres l'habit du chevalier, ceux-là le long manteau des magistrats : les ouvriers et les paysans n'étaient pas les moins nombreux. Plus loin s'étendaient les regards du saint, et plus les costumes des voyageurs lui semblaient différents de ceux qu'il avait vus dans le monde : quelques-uns brillaient d'un éclat extraordinaire. Allaient-ils monter jusqu'à lui ? Que lui voulaient-ils et que venaient-ils faire en ces lieux ? A ce moment son regard cessant de s'abaisser vers la vallée sauvage où le Guiers précipite ses eaux bruyantes s'éleva du côté des hauteurs. O prodige ! la même voie douce et facile se continuait au delà du rocher, et sur cette route à peine un peu plus étroite, autant de moines couverts de l'habit des Chartreux, s'avançaient, pieux et recueillis, isolés ou par groupes, qu'il avait vu de voyageurs couverts d'habits séculiers. Ils montaient lentement, silencieusement, absorbés dans la méditation et la prière.

Bruno crut que l'avenir se découvrait à lui une seconde fois, par une merveille de la bonté divine.

Il s'humilia et se prosterna dans une pieuse action de grâces.

Cependant le jour du départ approchait, et s'il le voyait venir avec une sainte confiance dans les desseins de Dieu sur son Ordre naissant, rien n'indiquait que ni lui, ni les siens, fussent jamais en état, dans leur extrême pauvreté, de reconnaître le don des évêques de Grenoble.

« Je sais, se disait-il un jour, dans une de ses promenades solitaires, qu'on nous a demandé seulement des prières, que nos jeûnes et nos larmes sont plus utiles à ce diocèse que les plus abondantes largesses. Et pourtant la reconnaissance est si douce au cœur des obligés que j'en voudrais dès aujourd'hui donner à Mgr Hugues quelque marque sensible. Dieu ne défend point qu'on échange dès ici-bas ces témoignages d'amitié fraternelle. Lui-même nous en a donné l'exemple dans les jours bénis de sa vie mortelle ; de quel prix n'a-t-il pas payé les moindres bienfaits ? Serait-il défendu de l'imiter en ce seul point, quand nous nous efforçons de le suivre dans tout le reste ? Mais, hélas ! nous ne possédons rien que nos pauvres cabanes. Pour tout plaisir des yeux nous n'avons, après ce long hiver, que la vue des arbres qui ont secoué leur manteau de neige, et celle de ces douces fleurs dont nous admirons l'éclat sans savoir seulement leurs vertus.

Leur parfum embaume l'air, leurs couleurs variées récreent la vue et ornent la terre. Ah ! si je pouvais, petites fleurs de Dieu, vous porter ainsi sans vous blesser, toutes fraîches et toutes vives, dans le cloître de Mgr Hugues, pour qu'il partage avec nous la joie de vous voir si belles et si pures ! »

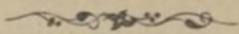
Ce disant, le saint se pencha vers la terre et caressa de la main, mais sans la cueillir encore, une des plus belles fleurs de ce tapis magnifique. O merveille ! A peine l'avait-il touchée qu'elle se changeait, sous ses doigts, en un beau calice d'or ! Une de ses sœurs devenait bientôt, dans ses mains, une étole de la soie la plus pure, du travail le plus parfait. Une troisième à peine cueillie se transformait en un chandelier d'argent. Ce n'était là que le début d'une autre vision bien plus étonnante que les deux premières.

Bientôt, en effet, la forêt tout entière changeant peu à peu d'aspect, au lieu des arbres, des rochers et des fleurs, Bruno vit autour de lui et aussi loin que pouvait porter son regard, des tours, des colonnes, des statues, des autels, des portiques s'élever, se multiplier, se disposer de mille manières, reproduire tantôt les dehors, tantôt l'intérieur de magnifiques églises, de vastes maisons-Dieu. La pierre, le marbre, le verre teints des plus brillantes couleurs, prenaient mille formes qu'il ne connaissait point, étalaient à ses yeux des mer-

veilles dont il n'avait pas l'idée. Puis, comme pour remplacer le murmure des vents à travers les arbres de la forêt, les sons puissants d'orgues invisibles vinrent donner la vie à ce mobile spectacle, en même temps que du haut des tours sculptées, dentelées, élancées, le joyeux carillon des cloches élevait jusqu'au ciel le chant de ses louanges et ses hymnes d'amour.

Je n'essaierai point de peindre le ravissement du saint. Sans doute il ne comprit pas, comme nous l'entendons aujourd'hui, le sens de cette vision mystérieuse. Mais les secrets rapports que son intelligence ne pouvait découvrir son cœur les crut possibles¹. Le Dieu qui avait changé l'eau en vin, qui avait multiplié les pains dans le désert, et fait jaillir de l'aride rocher la source d'eau vive, ce Dieu tout-puissant et tout bon ne pouvait-il faire que des fleurs payassent un jour à Mgr Hugues la dette de frère Bruno ?

¹ On sait que la liqueur de la Chartreuse, source de tant de bienfaits, reçoit ses principales vertus des fleurs de la montagne.



V

L'AUTEUR DE L'IMITATION

**La première vertu et le plus beau livre de
la Cité chrétienne après l'Évangile**

Au fond d'un cloître isolé, perdu dans les montagnes, de pauvres religieux priaient, copiaient des manuscrits, vivaient du produit de quelques champs conquis sur la forêt voisine. Des événements d'ici-bas, de la fortune des grands et des rois, de la paix et de la guerre ils ne savaient presque rien et se souciaient assez peu. Seul le bruit des écoles montait parfois jusqu'à leur solitude, souvent même il la troubloit. C'était au XIII^e siècle, à l'époque où la science des docteurs chrétiens élevait ses plus beaux monuments, et la foi des peuples ses plus belles cathédrales. Les universités se passionnaient pour des thèses difficiles, se partageaient sur des questions épineuses où les maîtres les plus fameux faisaient

preuve, à l'envi, de pénétration et de subtilité, de savoir et d'éloquence. Il n'était point de retraite si cachée où ne retentit l'écho de leur parole, où quelque moine, voyageant pour les intérêts de l'Église ou de son Ordre, ne payât l'hospitalité d'un jour par le récit de quelque brillant tournoi de savante dialectique. On écoutait avidement, on multipliait les questions, on prenait parti, on s'ingéniait à trouver des arguments nouveaux. C'était dans le cloître en tout temps si paisible, un mouvement, une agitation qui se prolongeaient durant plusieurs jours.

Seul le plus jeune et le dernier venu des frères écoutait en silence et ne prenait aucune part à ces ardentes discussions. Nul toutefois n'en eût été plus capable et n'y eût apporté plus de lumières. Nourri dès son enfance dans une école célèbre, disciple préféré d'un maître fameux, son mérite éclatant le destinait à devenir maître à son tour. Il avait échappé par un exil volontaire à ce périlleux honneur.

« Grand Dieu, s'écriait-il souvent dans l'élan d'une prière intérieure, sauvez-moi, sauvez mes frères, sauvez les docteurs de votre Église de l'orgueil qui les perdrait, comme il a perdu l'ange épris de lui-même. Que deviendra la Cité chrétienne, si la citadelle de la science et celle de la prière tombent au pouvoir de l'ennemi ? Que

deviendra votre Église, si la vanité du savoir humain se répand comme un subtil poison dans les écoles et dans les cloîtres? Ont-ils donc oublié ces maîtres trop applaudis, que les sages mêmes du paganisme subordonnaient toute science à celle du Bien? C'est vers lui qu'ils s'élevaient par tous les degrés de la dialectique, à travers les ombres et les voiles des réalités inférieures; c'est en lui seul qu'ils se reposaient, c'est lui qu'ils aspiraient à contempler. Le Verbe qu'ils avaient nommé sans le connaître, enflammait à ce point leurs désirs, et nous aurions ici-bas, nous chrétiens, d'autre amour que celui du Bien suprême et du Verbe incarné!... Est-il une science qui ne vienne de lui, qui ne se termine à lui, dont il ne soit l'alpha et l'oméga, le point de départ et la fin? Voit-on le chandelier se glorifier d'être la lumière, et parce qu'il la porte s'imaginer qu'elle vient de lui? Nos âmes sont-elles la lumière, parce que la lumière daigne les éclairer? Peut-on bien, ô mon Dieu, s'imaginer qu'on sait quelque chose, et ne point vous rapporter tout l'honneur de cette science incertaine, imparfaite, toujours prête à défaillir? Les vrais savants ne sont-ils pas ceux qui ne veulent rien savoir qu'en vous et par vous? J'ai vu de près les docteurs de la terre, j'ai suivi leurs leçons et j'ai reconnu que vous êtes le seul Maître, et qu'on ne devient

maître que dans la mesure où l'on vous écoute.

« Ah ! si je pouvais dire ces choses comme je les vois et les sens, si je pouvais rappeler à ceux qui l'oublient quelle science doit, dans leur âme, précéder et féconder toutes les autres, dût ma parole ne sauver de l'orgueil que deux ou trois de mes frères... Mais n'est-ce pas à moi-même une présomption bien coupable de songer à une telle entreprise... En suis-je capable ? en suis-je digne ? »

A ce moment de sa prière, l'humble religieux crut entendre une voix (venait-elle du dehors ou du dedans) qui lui disait : « Écris, j'aime les humbles, je serai avec toi. »

Quelques mois plus tard les deux premiers livres de *l'Imitation de Jésus-Christ* transcrits par les religieux commençaient à se répandre dans les pieux asiles des provinces voisines.

De la Science à la Paix la distance n'est pas grande : le solitaire l'eut bientôt franchie. Si la science maîtresse est celle du Verbe, la paix véritable, la seule digne de ce nom, est celle de l'âme unie à lui, en commerce intime avec lui. Cette paix que le disciple des écoles n'avait point trouvée dans le tumulte du monde et l'éclat des vaines controverses, son sacrifice la lui avait promise, le cloître l'avait peu à peu consommée. Il en jouissait pleinement, il voulait que d'autres en

puissent jouir comme lui. Il en parla si bien dans son troisième livre, avec tant de naturel et de simplicité, avec une conviction si profonde et un détachement si grand de lui-même, avec un sentiment si communicatif de paix intérieure, que *l'Internelle consolation*, comme on la nommait alors, devint bientôt le livre préféré d'un grand nombre de chrétiens. On ne trouvait pas assez de mains pour la transcrire, on ne se lassait point de la lire et de la répandre.

Moins satisfait que ses lecteurs, l'auteur de l'admirable petit livre ne le trouvait point si parfait. Il avait perdu pour lui-même la paix que d'autres avaient, grâce à lui, reconquise. Tantôt il craignait les tentations de la vaine gloire, et se prémunissait contre elles par tous les moyens en son pouvoir, tantôt il se reprochait d'avoir été la cause involontaire d'un grand nombre d'excès et d'erreurs. Il regrettait de n'avoir point dit tout ce qu'il aurait fallu dire, de n'être point remonté jusqu'à la source ineffable de la science et de la paix :

« Mieux eût valu me taire, Seigneur, que parler si mal de vous et de vos dons. Ai-je bien pu convier les hommes à vous imiter, et ne leur point dire où ils puiseraient la force de suivre vos exemples ! N'est-ce point vous qui donnez la science et la paix en donnant la vie, et cette vie n'est-ce

point vous-même? En quoi votre Cité différerait-elle des cités de la terre, et vos enfants des enfants des hommes, s'ils n'avaient pour se nourrir qu'un pain grossier, aliment d'une vie inférieure? Qui saura bien ce que vous êtes, s'il ne vit en vous? Qui sera consolé dans la mesure de ses misères, et jouira d'une paix plus forte que toutes les tempêtes, s'il ne vit de votre vie et ne se nourrit de vous-même? Mon œuvre est incomplète, elle est inutile et dangereuse, si je ne parle point de l'aliment qui forme en nous la vie supérieure et divine; mais si j'ose en parler, ma présomption se découvre dans mon impuissance, et je tombe accablé sous un fardeau trop lourd pour mes forces. Vous seul, Seigneur, pouvez parler dignement d'un don qui dépasse infiniment tous vos dons, de la source mystérieuse où l'on puise, avec la vie, la science et la paix. »

Vainement, pour échapper à ces pensées qui l'obsédaient jour et nuit, l'humble religieux cherchait tour à tour un refuge dans la prière, la promenade et le travail. Elles le suivaient à l'église, dans sa cellule, sous l'ombrage épais d'un bois voisin, asile ordinaire de ses longues méditations. C'est là qu'un jour, après des agitations plus grandes encore que de coutume, épuisé, anéanti, il tomba au pied d'un arbre dans un sommeil profond. Bientôt il lui sembla voir son livre transcrit

par une multitude de moines dans un nombre infini de couvents. Des cloîtres il passait dans le monde, pénétrant dans les cités populeuses, les universités, les riches capitales. Plus tard, d'étranges machines, dont il n'entrevoyait que vaguement les formes indécises, le reproduisaient avec une rapidité incroyable à un nombre prodigieux d'exemplaires. Il faisait les délices des grands, des riches, des humbles, des pauvres, de tous les affligés, de tous les délaissés. Les cœurs blessés ou malades venaient à lui, et il avait pour chacun d'eux des consolations et des remèdes infaillibles. On le traduisait dans toutes les langues, on accompagnait l'humble texte de notes, de préfaces, de savants commentaires, de pieuses réflexions. Plus tard, on disputait dans chaque pays à qui en avait fait la meilleure traduction, la plus exacte et la plus touchante. Plus tard encore, de grands poètes¹ se faisaient un honneur de le traduire en beaux vers et ne dédaignaient point d'employer leur génie à cette tâche qu'ils estimaient glorieuse. Enfin, je ne sais quelle

¹ Corneille, le grand Corneille, a traduit en vers l'Imitation de Jésus-Christ. Cette traduction eut un grand succès; du vivant même de son auteur, il en parut plus de vingt éditions.

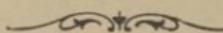
voix venue de l'enfer ou du ciel¹, pour perdre ou pour exalter, pour combler la louange ou la tentation, s'écriait qu'un tel livre avait sa place marquée près de l'Évangile.

Tout plongé qu'il fût dans le sommeil et accablé sous le poids de ces visions où sa pensée se perdait flottante comme son rêve, le solitaire s'écria, en proie à la terreur : « Arrière, tentateur, arrière !... » Puis, se réveillant soudain, encore tout ému, mais en pleine possession de lui-même : « Grand Dieu ! s'écria-t-il, périsse mon nom, périsse ma mémoire et gloire à vous seul ! Que les hommes ignorent à jamais la date et le lieu de ma naissance, ma famille et ma patrie : qu'ils ne sachent rien de moi, ni de ma vie que je veux cacher en vous, ni de mon nom que je veux perdre dans le vôtre... Refusez-moi tous les biens d'ici-bas, Seigneur, et accordez-moi cette grâce. »

A quelque temps de là, le quatrième livre de *l'Imitation* s'ajoutait aux trois premiers ; le dernier mot de l'amour avait dit le dernier mot de la science et de la paix, l'œuvre avait sa couronne.

¹ Fontenelle a dit de *l'Imitation de Jésus-Christ* qu'elle est le plus beau livre sorti de la main des hommes, puisque l'Évangile n'en vient pas.

Quelle fut, dans ce beau travail, la part du pieux solitaire ? il ne nous l'a pas dit, pas plus qu'il ne nous a dit son nom ; mais nous savons que Dieu donne aux humbles ce qu'il refuse aux superbes. Il est bien permis de croire qu'il fit d'un livre parfait le prix d'une humilité parfaite.



VI

LE MONDE ET LA SOLITUDE

« Mon frère ayant parlé à plusieurs personnes de mérite du projet qu'il avait formé de traduire en vers *l'Imitation de J.-C.*, contre son attente on l'en détourna généralement. La plupart lui représenterent que, tout plein de feu comme il l'était encore, il se devait à lui-même et au public d'ajouter de nouveaux chefs-d'œuvre à ceux qu'il avait déjà produits. Qu'il laissât donc à d'autres le soin d'une traduction où l'on voyait beaucoup de difficultés à vaincre et peu de gloire à recueillir ; que pour lui il continuât à faire agir et parler les plus grands hommes de l'antiquité, ou mieux encore, s'il s'y sentait quelque inclination, des politiques et des capitaines français.

« Pierre répondit que ce dessein n'était point pour lui déplaire et qu'il l'exécuterait, selon toute apparence, un peu plus tard ; mais il souhaitait auparavant de récréer son esprit épuisé par un effort d'invention trop soutenu. Le meilleur moyen de lui rendre sa vigueur n'était-ce pas de l'occuper

à un travail qui n'a rien de commun avec ses travaux ordinaires, inventer et traduire différant, comme chacun sait, du tout au tout? *L'Imitation*, d'ailleurs, est pleine de grandes pensées et de beaux sentiments exprimés dans le langage le plus simple; on ne peut que profiter à les traduire, surtout si l'on considère qu'un traducteur est tenu d'examiner le texte de fort près et d'entrer plus avant dans le sens que ne fait un simple lecteur. On aurait peine à croire, ajoutait-il, quels services lui ont rendus l'*Écriture Sainte* et le *Bréviaire romain* qu'il commençait dès lors à réciter presque tous les jours, et combien l'un et l'autre lui ont suggéré de grandes idées, de belles et fortes figures.

« Un de ses collègues à l'Académie poussant jusqu'à l'excès la vivacité de ses remontrances, lui dit un jour qu'il ne le reconnaissait plus de perdre ainsi son temps et de consumer son génie à traduire en vers français un livre fait par un moine et pour des moines, où il n'y a rien qui porte à l'action et aux belles actions comme étaient, par exemple, celles de ses héros; un livre où tout semble écrit pour replier l'âme sur elle-même et pour l'anéantir en quelque sorte dans une basse humilité. A tout cela, Pierre se contenta de répondre :

« Croyez-vous que nos Français aient si grand

besoin d'être aiguillonnés et qu'il faille les animer à de nouvelles entreprises ? Le plus grand nombre d'entre eux n'y a déjà que trop d'inclination. Font-ils autre chose que courir après des biens imaginaires, que s'empresser auprès des riches et des grands, solliciter, au prix de mille bassesses, des honneurs et des emplois, enfin passer leur vie dans une agitation continue et presque toujours stérile. Pour un d'entre eux auquel on aurait le droit de reprocher son indolence, son amour excessif du repos, il s'en trouve mille dont les vains désirs et les folles passions courent à l'aventure, sans jamais s'arrêter. La cause n'en est-elle point qu'ils ne rentrent jamais en eux-mêmes où, dans le silence et la paix, éclairés d'une lumière plus pure, ils ne tarderaient pas à reconnaître quels sont les vrais biens, les seuls dignes d'être recherchés, et que les autres n'en ayant que la trompeuse apparence ne justifient pas l'ardeur de nos poursuites ?

« Il ne lui convient point de se donner en exemple, et pourtant il ne s'est jamais senti si plein de force, si maître de son âme, qu'au sortir de ce recueillement dont il a trop peu joui au gré de ses désirs. Les inspirations, les pensées qu'on veut bien louer dans ses tragédies ne lui seraient point venues s'il avait toujours vécu parmi les hommes et dans le tumulte des villes, s'il ne

s'était point retiré quelquefois, avec l'Auteur de *l'Imitation*, dans une profonde solitude.

« Elle est, n'en doutez pas, cette solitude délicieuse à l'âme, elle est pour quelque chose, même pour la meilleure part, dans les chefs-d'œuvre des poètes, dans les grands desseins des habiles politiques, dans les institutions des plus fameux législateurs. Les œuvres qui doivent tout au monde, leur naissance et leurs succès, ne durent que le temps d'amuser le monde ; il s'en détache bientôt pour s'abandonner à d'autres caprices. Ce qui n'a pas germé dans la solitude, génie, vertu, caractère, pensée, n'est point pour vivre long-temps et n'atteindra jamais à la vraie grandeur.

« Cessez donc de vous étonner ; la retraite où les chrétiens doivent se réfugier de temps à autre, s'ils ne veulent pas que le monde s'empare d'eux pour les soumettre à son dur esclavage, je continuerai de la chérir par reconnaissance. Puisse cette vie intérieure et cachée que *l'Imitation* recommande avec tant d'insistance, entretenir encore quelque temps dans mon âme ce feu que les années ne refroidiront que trop vite ! N'essayez plus de me détourner d'une entreprise où m'engagent à la fois mon devoir et mon intérêt, le soin de mon salut et celui de ma renommée, vous n'y réussiriez pas. »

(Extrait des Mémoires inédits de Thomas Corneille ?)

VII

LE CHANT DES ARBRES

Au pied du Cèdre.

Une brise légère agitait, par une belle soirée de septembre, vers les cinq heures du soir, tous les arbres du parc agreste qui descend, en pente douce, vers la vallée où coule l'humble Périgord, pommiers, poiriers, pruniers, sapins, tilleuls argentés, magnolias, enfin le cèdre séculaire qui les domine de ses vastes rameaux et de sa cime majestueuse.

Les poiriers, les pommiers, les pruniers disaient, avec un faible murmure du vent dans leur feuillage :

« Nous vous remercions, Seigneur, de nous avoir fait naître et grandir sur le sol qui nous porte encore, de n'avoir pas connu les tristesses et les amertumes de l'exil. Nous avons senti, dès l'enfance, la douce brise qui balance en ce moment

nos fruits dorés par l'automne, comme elle caressait, au printemps, les fleurs parfumées d'où ils sont sortis. — Loué soit le Seigneur qui nous comble de ses dons ! »

Les sapins disaient :

« Nous sommes descendus des montagnes où habitaient nos ancêtres, mais les collines et les plaines sont aussi d'agréables séjours. — Loué soit le Seigneur qui nous accorde de prospérer et de grandir également, au pied des neiges qui ne fondent jamais et au milieu des buissons de roses où la fleur succède à la fleur, jusqu'aux derniers jours de l'automne. Béni soit-il de nous conserver, au cœur des plus durs hivers, la parure des plus beaux jours d'été. »

Les tilleuls argentés disaient :

« Si notre écorce est pure et lisse, si notre taille est droite et gracieuse, c'est à Dieu que nous le devons. Si nous procurons à l'homme, durant les chaleurs de l'été, le plus frais des ombrages, si nos fleurs qui embaument l'air lui donnent la plus salutaire des boissons, c'est à Dieu que nous le devons. Si notre robe aux reflets d'argent est le plus ample et le plus riche des vêtements, c'est Dieu qui nous a fait ce don magnifique. — Loué

soit le Seigneur pour les biens dont il nous a comblés et qu'il nous conserve ! »

D'une seule voix les cinq magnolias, l'honneur du parc et du château, les cinq magnolias disaient :

« Merci à nos frères les arbres protecteurs qui nous défendent contre la bise glacée du nord. Gloire à Dieu qui n'a pas permis que ce rude hiver décimât notre feuillage et nous ravît l'espoir d'une seule de nos fleurs. Leur suave parfum monte encore vers le ciel, dans ce beau soir de septembre, comme un pur encens de reconnaissance et il réjouit le cœur de l'homme. — Loué soit le Seigneur de sa miséricorde et de ses bienfaits ! »

Le cèdre, à son tour, abaissant avec lenteur, relevant avec majesté ses vastes rameaux, disait :

« La montagne où je suis né, d'où, faible arbrisseau, j'ai été transplanté⁴ par un hardi voyageur sur cette colline qui domine au loin vallées et forêts, prairies et moissons, dépasse en dignité les autres montagnes autant que le cèdre sur-

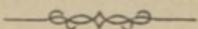
⁴ Il y a plus d'un siècle, en 1788, par M. de Béron d'Oche, dont le nom figure aux États-Généraux.

passé en majesté tous les arbres de la création. Mes ancêtres ont vu, sous leurs vastes dômes, passer tour à tour les patriarches et les rois, les juges et les prophètes d'Israël. C'est au pied des cèdres qu'on a offert au Très-Haut les premiers sacrifices, qu'on l'a remercié de ses bienfaits, qu'on a juré d'obéir à sa loi. — Loué soit le Seigneur qui a daigné abriter ses saints sous notre feuillage et qui a fait, de notre bois incorruptible, le plus bel ornement de son Temple et du palais de ses rois ! — Avec moi, arbres des vergers, arbres des collines, arbres des plaines, louez le Seigneur, célébrez sa grandeur et ses présents ! »

Et tous ensemble, sous le souffle de la brise légère, inclinant leurs têtes, abaissant puis relevant leurs rameaux chargés de feuilles et de fruits, pommiers, poiriers, pruniers, sapins, magnolias, tilleuls argentés, chantaient dans un chœur présidé par le cèdre séculaire, un de ces hymnes mystérieux que la création ne cesse de chanter, qu'entendent les poètes, et à leur suite, les âmes droites et pures, toutes les oreilles et tous les cœurs ouverts aux célestes harmonies.

Château d'Oche, 4 septembre 1893.

Au pied du cèdre.



VIII

LE MÉDECIN DE GRANVILLE

La Langue de la Cité chrétienne

— Vous vous donnez là, Monsieur le Curé, bien du mal pour un mince résultat, et vous imposez à ces braves gens un travail dont ils retireront peu de fruit.

— Ils l'ont, Monsieur, entrepris librement, et je n'ai pas eu besoin d'exciter ceux qui m'exhortaient les premiers. Bien que notre église fût de moitié trop petite, et que tombant en ruines elle menaçât de s'écrouler sur nous, je n'aurais osé de moi-même leur proposer de la rebâtir. Vous voyez qu'ils s'y emploient de tout cœur : leur persévérance fait mon admiration. Ils se sont faits mineurs pour arracher la pierre des entrailles du sol ; ils l'ont taillée, polie, chacun suivant son talent ou sa force, son métier ou son inclination.

Déjà nos murs s'élèvent à une belle hauteur ; vous entendez dans la forêt voisine tout le bruit que font nos charpentiers, ils ne chôment pas plus que nos maçons. Les ressources de la commune ne nous permettaient de payer qu'un petit nombre d'ouvriers étrangers : nous avons fait nous-mêmes le plus gros de la besogne.

On a repris, depuis quatre ou cinq jours à peine, l'œuvre qu'avaient interrompue les moissons et les premières semaines. Heureusement le ciel nous favorise, et l'automne tiendra, je l'espère, les promesses que nous fait cette belle journée. Ne vous en prenez qu'à moi si le plan n'est pas bien conçu, si l'architecture laisse à désirer. C'est la part que j'ai prise ou plutôt c'est celle qu'on m'a laissée.

— Ce n'était point la plus facile, mais j'aurais mauvaise grâce de m'ériger en censeur des choses que j'ignore. Si le bon vouloir tient lieu de science, l'église sera sans défaut, Dieu me garde d'en douter. Je n'en regrette pas moins la peine que prennent vos paroissiens, car enfin ne pouvaient-ils, si leur église fût tombée, prier Dieu dans leur cœur.

— Comme de purs esprits... nous n'en sommes là ni eux, ni moi, ni aucun homme du monde. Tant que nous aurons un corps et des sens il nous faudra des prières publiques, des

chants, des églises. En douteriez-vous, Monsieur ? Nous croyez-vous des anges ?

— Je n'en ai pas vu jusqu'à présent, et pourtant j'ai beaucoup voyagé ! Quant aux corps, au lieu d'en faire peu de cas, c'est ma profession de les soigner et de les remettre, quand je puis, en bon état. Contre les maladies et les infirmités qui les accablent j'emploie tous les moyens dont dispose la science.

— Et qui n'opéreraient point, si vous n'aviez d'abord remonté le moral de vos malades.

— C'est mon premier soin. Qui ne sait pas faire cela n'est pas médecin.

— Vous reconnaissiez donc que l'homme est fait d'un corps et d'une âme.

— Je ne l'ai point dit. Qui l'a jamais vue cette âme dont on parle tant. Montrez-la moi.

— Montrez-moi le moral que vous remontez. Est-ce autre chose que l'esprit, le cœur, la volonté, c'est-à-dire l'âme ! S'il n'est pas distinct du corps, pourquoi lui appliquer d'autres remèdes, et ne point le traiter comme celui-ci par la rhubarbe et le quinquina ?

— Assez sur ce sujet, Monsieur le Curé, je n'ai point le temps de discuter aujourd'hui. Il y a loin d'ici à Granville, et j'y veux être avant la nuit. On m'a parlé de vous et de votre entreprise dans un village situé à deux lieues d'ici : c'est la limite

extrême de mes courses. J'ai voulu voir de mes yeux si l'on disait vrai, car le monde est plein de sots récits : cette fois on ne m'a pas trompé.

Mais, dites-moi, pourquoi ces vieilles pierres mêlées dans la muraille à ces pierres nouvellement taillées ? L'œil est blessé de ce contraste. Ne pourriez-vous renoncer à ces matériaux sans valeur ? C'est là une petite économie et qui ne vous mènera pas bien loin.

— Aucune économie n'est de trop, Monsieur le Docteur, pour notre pauvreté. Mais nous avons eu, j'ose le dire, une intention plus haute.

— Si vous ne me la dites point, je ne la devinerai jamais.

— Voudriez-vous que la nouvelle église n'eût aucun lien avec l'ancienne, qu'elle n'en fût point comme la fille, que la tradition fût brisée ? Ces pierres, nos aïeux les ont vues depuis un nombre de générations que nous ne saurions plus compter : elles ont été l'écho fidèle de leurs chants et de leurs prières, l'écho de la parole sainte. Elles témoignent de la foi de ceux qui les ont taillées et disposées, comme nous taillons et disposons celles qui doivent s'y ajouter présentement. Elles joindront leur prière à la nôtre...

— Une âme dans un corps, c'est déjà fort étrange, mais *des pierres qui prient...*

— Se peut dire au figuré, Monsieur le Doc-

teur, et croyez-vous que ces braves gens si empressés à un travail qui ne les enrichira point, ne mettent pas quelque chose de leur âme dans ces pierres qu'ils arrachent du sol, qu'ils traînent ou qu'ils taillent à la sueur de leur front ?

Leur travail n'est-il pas une prière, et ce qu'on a dit des magnifiques cathédrales, élevées au Moyen Age par la foi et le dévouement d'innombrables ouvriers, s'appliquerait-il moins bien à cette humble église ? Ne sera-t-elle pas, elle aussi, un souvenir de prière, un signe et une image de la prière ? La flèche de Strasbourg et celle du plus modeste clocher de village n'ont au fond qu'un même sens, comme elles produisent un même effet. Muettes elles élèvent déjà les âmes vers Dieu, ce qui est l'essence de la prière ; prodigues de sons harmonieux elles les ébranlent par des invitations plus pressantes. Tout prie dans nos églises, les chants, l'encens, la musique, les pierres ; tout, jusqu'aux tombeaux, s'unit à la voix du prêtre et du peuple, rehausse la majesté de la prière et du sacrifice. Aussi avons-nous mis de côté pour les replacer, quand viendra l'heure, les pierres sépulcrales et les ossements qu'elles recouvriraient. Nous ne nous séparerons d'aucune tradition. Nous voulons que nos ancêtres continuent de nous édifier par le souvenir de leurs exemples, qu'ils ne cessent point de prier avec nous.

N'est-ce pas un poète contemporain qui a dit :

Quand l'hymne enflammé qui s'élance
 De mille bouches à la fois
 De ton majestueux silence
 Jaillit comme une seule voix :
 Plus fort que le char des tempêtes
 Quand le chant divin des prophètes
 Roule avec les flots de l'encens,
 N'entends-tu pas les vieux portiques,
 Les tombeaux, les siècles antiques
 Mêler une âme à nos accents ?

— Voilà pour cette fois un argument décisif et d'un théologien consommé. Vous savez vos poètes français, Monsieur le Curé, et je ne doute point qu'avec leur concours vous ne puissiez confondre tous les mécréants. Je vous sais gré d'avoir réveillé certains souvenirs de jeunesse. Ils datent de l'époque fort éloignée où j'avais pris chaudement le parti des romantiques, où j'admirais sans réserve Lamartine et ne lui découvrais aucun défaut. Ses maladroits imitateurs m'ont rendu plus clairvoyant; ils ont bien refroidi mon enthousiasme. Mais pourquoi n'avoir pas cité la strophe qui précède :

Le bruit de la foudre qui gronde
 Et s'éloigne en baissant la voix,
 Le siflement des vents sur l'onde,
 Les sourds gémissements des bois,

La bouche qui vomit la bombe,
Le bruit du fleuve entier qui tombe
Dans un abîme avec ses eaux,
Sont moins majestueux encore
Qu'un peuple qui chante et t'adore
Sous tes mélodieux arceaux.

Mais pourquoi ce peuple chante-t-il en latin,
dans une langue qui n'est point la sienne et
qu'il n'entend pas, voilà ce que je n'ai jamais
compris.

— Parce que vous n'y avez pas réfléchi,
docteur, et ne vous êtes point pris corps à corps
avec l'objection. Parmi toutes celles qui ont cours
et s'attaquent à l'Église, c'est l'une des plus
faibles. J'oseraï même dire qu'elle a vieilli : on ne
nous l'adresse plus que rarement.

— Vous m'étonnez.

— C'est un bon résultat d'une médiocre entre-
prise.

— Parlez plus clairement. L'allusion m'échappe.

— Avez-vous oublié l'abbé Châtel et l'Église
nationale ou catholique française ?

— Morte en naissant, je le sais...

— Mais non pas l'énergique censure qu'en a
faite, en deux lignes, un historien contemporain.

— Quelque pieux ecclésiastique, tout au moins
un écrivain clérical...

— Non pas, mais l'auteur de l'*Histoire de dix ans*, Louis Blanc lui-même.

— Vous lisez ces livres pestilentIELS . . .

— Je lis, avec la permission de mon évêque, tout ce qu'il m'est utile ou nécessaire de lire. Je regrette de n'avoir point le texte sous les yeux et de ne point le savoir exactement, mais le sens est celui-ci : « Ces novateurs sans intelligence dépouillaient de tout mystère la prière qui, du fond des âmes simples, monte jusqu'à Dieu¹. » Je ne vous garantis que le sens, le texte est plus développé. L'historien a résumé, sans le savoir, en quelques mots ce qu'ont dit sur ce sujet Socrate, Platon et les docteurs chrétiens. En définissant la prière, un élan de l'âme vers Dieu, un acte de soumission à sa volonté, un désir ardent de lui plaire, de le glorifier, de s'unir à lui, ils ont d'avance vengé l'Église et réfuté de vaines objections. Avez-vous remarqué, Monsieur le Docteur, la surprenante injustice de ceux qui

¹ Voici le texte dans son intégrité. Il est emprunté à la 5^e édition de l'*Histoire de dix ans*, par Louis Blanc, ch. VIII, tome II : « Un prêtre nommé Châtel s'était avisé « d'introduire la langue usuelle dans la liturgie, schisme « sans portée, sans intelligence, parce qu'il dépouillait « de tout mystère, c'est-à-dire de toute poésie, la prière « qui du fond des âmes simples monte jusqu'à Dieu. »

l'attaquent à tout propos, et la contradiction dans laquelle ils ne cessent de tomber ?

— Instruisez-m'en, car telle n'est point, je l'avoue, la direction ordinaire de mes pensées.

Un jour, ils disent : « Qu'est-ce que cette Église tout asservie aux sens, au corps, à la vie présente et à ses besoins ? Voyez : elle remplit ses temples de tableaux et de statues ; elle permet qu'on demande à Dieu, nettement, expressément, avec toute la clarté de l'idiome national, la pluie, le beau temps, la santé, mille biens qui n'intéressent que nous et la vie du temps. Elle autorise, elle recommande le chant de certains cantiques en langue vulgaire qui soulèvent les passions religieuses et ravivent le fanatisme. N'est-ce pas abaisser la religion et la faire toute matérielle ? »

Le lendemain, c'est tout autre chose : « En vérité, cette Église traite ses fidèles comme s'ils étaient de purs esprits. Ses mystères, ses sacrements, son Eucharistie surtout, son ascétisme les enlèvent à la terre pour les établir dans un monde idéal. Elle ne s'inquiète même pas de savoir s'ils comprennent les paroles qu'elle leur met à la bouche. Ils prient dans une langue inconnue et ne savent ce qu'ils demandent. C'est une élévation de l'âme ou plutôt une exaltation qui, par le seul pouvoir de la musique et du chant, la transporte au delà de l'univers sensible.

Elle ne sait plus rien de son corps et de ses besoins ; elle est ravie et comme enivrée. Cette religion peut être bonne pour les anges, elle n'est pas faite pour les hommes. Son spiritualisme outré s'oppose au progrès du bien-être et de la fortune publique. »

— J'inclinerais vers la seconde opinion : il est vrai que d'autres tiennent pour la première.

— Et moi, de ces appréciations contraires, je conclus sans hésitation que l'Église est dans l'ordre et la vérité, que sa liturgie répond, comme ses enseignements, aux besoins de notre nature qui n'est ni purement matérielle ni purement spirituelle. Bien habile celui qui lui en remontrerait en fait de psychologie. On ne se sépare point d'elle sans sortir de la mesure et sans tomber dans quelque excès : l'histoire de toutes les sectes en est la preuve. Il n'en est point qui ne ravisse à l'homme quelque bien précieux, ornement de sa vie, qui ne méconnaisse une loi essentielle de sa nature, qui ne mutile ce qu'elle prétend réformer.

L'une s'attaque au sentiment du beau et nous défend tout commerce avec les arts. Elle brise ou elle interdit tableaux et statues ; elle ferait notre âme aussi nue que ses temples. L'autre sépare violemment, contre toute tendresse et toute justice, les vivants des morts, l'Église mili-

tante de l'Église souffrante, elle ne sait plus rien de l'Église triomphante. Celle-ci supprime le sacrifice parfait de l'autel, couronnement de la prière ; celle-là n'admet plus qu'une prière intérieure et une communication directe de l'âme avec l'Esprit-Saint. Pour les uns, toute chair est abominable. Les plus grands excès n'effraient point les autres : ils se livrent à toutes les turpitudes dont aucune, à leur avis, ne peut souiller l'âme qu'elle n'atteint point. Ce ne sont partout que divisions, retranchements, suppression. Ceux-ci ne voient en nous que l'ange, ceux-là que la bête. Où l'Église unit ils séparent, où elle assemble ils divisent, où elle ajoute ils retranchent : c'est là tout leur secret.

Jamais ils ne montreront l'Église telle qu'elle est, tout entière, dans l'harmonie de ses dogmes et de son culte, mais surtout ils se garderont de considérer les choses autrement qu'à la surface et par menues parcelles. Ils lui reprocheront l'usage de la langue latine, comme si elle interdisait la prière et les cantiques en langue vulgaire, comme si elle n'appelait pas, dans chaque contrée du monde, pour l'instruction et l'édification du peuple chrétien, l'idiome national à l'aide de la langue immortelle qui devait servir, dans les desseins de Dieu, à maintenir et à manifester son unité, à rehausser la majesté de son culte, à

répandre en tous lieux la science de ses docteurs, les décrets de ses papes, les décisions de ses conciles, en un mot sa doctrine avec son esprit.

— Dieu, monsieur le Curé, a fait, s'il y a songé et s'il y est pour quelque chose, la langue de Rome pour le peuple romain ; rien de plus, rien de moins. Parlons plus exactement : le peuple romain a fait sa langue de lui-même avec les éléments dont il disposait, et il l'a marquée du sceau de son génie.

— Mais qui a fait son génie si peu semblable à celui des peuples qui l'avaient précédé, comme sa langue simple, précise, nerveuse, pleine de gravité et de majesté ne ressemble à aucun dialecte de la Grèce, à aucune langue de l'Orient, alors même qu'elle leur emprunte de nombreuses racines ? Tant de peuples divers, religieux comme les Étrusques et les Troyens, avisés et déliés comme les Grecs, courageux comme les Volsques, les Samnites et tous les voisins de Rome, graves et dignes comme les vieux Latins, se sont-ils donc rencontrés là, par hasard, pour donner chacun au génie de Rome une partie de leur génie, à sa langue la qualité principale de leur idiome ? Tant de luttes politiques, de graves et prudentes délibérations par lesquelles le sénat romain a surpassé tous les sénats du monde, de formules religieuses, de réponses et de consulta-

tions juridiques, tant de monuments des Lettres, incomparables pour la dignité, la force et la clarté du langage se sont-ils réunis et ajoutés l'un à l'autre, sans un dessein providentiel pour donner à la langue de la Cité romaine les qualités qui lui sont propres, et qui lui ont permis de se survivre dans la langue de la Cité chrétienne ? Autant vaudrait dire alors que l'unité du monde ancien, œuvre de Rome, de ses armées et de sa politique, n'a pas aidé à la prompte diffusion de l'Évangile. Mais laissons là ce sujet trop vaste et qui n'est pas de saison : revenons à la France, au temps présent, à nos mœurs et à nos habitudes. Vous avez voyagé, docteur ?

— Beaucoup plus que je n'aurais voulu, dans ma jeunesse surtout. J'ai débuté, comme mon père et deux ou trois de mes aïeux, dans la chirurgie de marine ; j'ai passé dix ans à errer sur toutes les mers.

— Non sans faire, j'imagine, de temps à autre relâche dans quelque port ?

— Tantôt un jour ou deux, tantôt des semaines entières.

— Vous arrivait-il de visiter parfois l'église ou la chapelle catholique ; il en existe une à l'usage spécial des marins, dans presque tous les ports.

— Oui, mais seulement quand j'étais très loin de la France.

— Et vous y alliez de vous même ?

— Plus souvent, je l'avoue, que depuis mon retour. Ma dernière visite fut pour la pauvre chapelle de Melbourne. Je ne me la rappelle pas sans émotion.

— Quoi ! Melbourne ! la grande cité australienne, peuplée aujourd'hui de deux cent mille âmes ! . . .

— N'était alors qu'une fort petite ville, sans monuments, sans lois, presque sans sécurité. Jamais le regret de la patrie absente n'avait été si vif dans mon cœur. Je me sentais isolé, perdu à ces extrémités du monde. Melbourne aujourd'hui fière de sa cathédrale et de ses églises ne possédait alors qu'une petite chapelle catholique, je m'y rendis. C'était l'heure de l'office qu'avait interrompu, après l'évangile, une prédication en langue anglaise. Je me retrouvais déjà en pays civilisé et j'écoutais, non sans plaisir, la parole du prêtre. Mais quand vint le chant du *Credo*, quand debout derrière une colonne faite d'un arbre de la forêt, j'entendis cette langue forte, harmonieuse, qui me rappelait tant de souvenirs de mon enfance, cette langue de tous les peuples catholiques, une émotion profonde me saisit, et je ne pus retenir mes larmes. Ce chant auquel prenaient part, dans cette petite chapelle, sur les confins du désert, des représentants de toutes les

nations, Irlandais, Allemands, Anglais, Italiens, Français, ce chant, gage de civilisation...

— Je vous y prends, docteur, vous êtes plus chrétien que vous ne pensez.

— Je le suis toujours à l'église.

— Et c'est pour cela que vous n'y venez plus. Auriez-vous peur de croire ?

— Brisons là, Monsieur le Curé. Le soleil descend sous l'horizon, et je ne serai pas à Granville avant qu'il soit bien tard. Tenez, voilà mon obole, ou, si vous l'aimez mieux, ma pierre pour votre église.

— Elle prierà pour vous, docteur, en attendant le jour heureux où vous viendrez prier avec nous.



IX

UNE JOURNÉE A DOMREMY

(4 OCTOBRE 1877)

Une héroïne de la Cité chrétienne

— Peut-on bien se dire Français, Lorrain, ami de Jeanne d'Arc, et n'avoir pas encore visité Domremy ? —

Ce reproche que je m'étais adressé plus d'une fois déjà agit assez fortement sur mon esprit le 3 octobre 1877, pour me faire prendre le lendemain matin, six heures à peine sonnées, le train qui conduit de Bar-le-Duc à Pagny-sur-Meuse. La journée s'annonçait comme devant être des plus belles et elle tint jusqu'au bout ses promesses : pas un nuage au ciel, tout juste assez d'air pour tempérer la chaleur qui, sur le midi, devint assez forte. Quant aux matinées, elles étaient, depuis huit jours, non seulement fraîches mais glaciales ; des froids précoces avaient, sur

plusieurs points, dépouillé les vignes de leurs feuilles et compromis la vendange. Mais ce n'est point de quoi je m'occupais pour le moment. En effet, à peine monté en wagon je me demandai pourquoi j'étais là et où j'allais. Le respect humain, si j'en avais eu tant soit peu, ne pouvait pas murmurer à mon oreille : « Que vas-tu faire dans ce pèlerinage avec des prêtres, des femmes et des enfants ? » Outre que la compagnie ne m'eût point semblé si mauvaise, on ne saurait, avec la meilleure volonté du monde, constituer à soi seul un pèlerinage. Toutefois l'esprit de doute, auquel nul n'échappe dans notre siècle, me souffla ces objections auxquelles l'esprit de foi et le bon sens n'eurent pas de peine à répondre :

— C'est donc pour faire mémoire d'une enfant que tu t'es dérangé si matin.

— Cette enfant a sauvé la France, elle est morte pour elle.

— La France n'a-t-elle pas eu d'autres serviteurs ?

— Pas d'aussi dévoués.

— Des guerriers, des magistrats, des politiques ?

— Ils n'ont pas fait pour elle ce qu'a fait cette jeune fille.

— N'ont-ils pas étendu ses frontières, glorifié son nom, protégé les Lettres, les Sciences, les Arts, embellie sa capitale ?

— Sans Jeanne d'Arc rien de tout cela n'eût été possible ; sans Jeanne d'Arc il n'y aurait point de France.

— Qui croira qu'une pauvre paysanne ait, à elle seule, accompli ce prodige ?

— A elle seule..... je ne l'ai jamais cru : c'est bien pour cela que je vais à Domremy.

— Tu y vas donc comme les chrétiens à Bethléem ?

— Le berceau d'un Dieu n'est pas à comparer à celui d'une mortelle ; et toutefois, après le berceau d'un Dieu il n'en est point qui vaille celui d'une sainte, il n'en est point, pour un Français, qui vaille celui de Jeanne d'Arc.

— Sainte, l'est-elle bien ?

— Il y manque le jugement de l'Église, je le sais, mais nous avons déjà la voix du peuple, nous avons l'histoire de sa vie. Le jugement de l'Église viendra plus tard, pour tout couronner.

— La patrie, l'Église, tout cela est bien vieux, l'Église surtout.

— Elle n'a jamais été plus vivante.

— La patrie elle aussi a bien changé. Elle ne vit plus des mêmes principes.

— Les peuples vivent-ils d'autre chose que de sacrifice et de dévouement !

— Faut-il compter pour rien ces éléments nouveaux, la richesse, le luxe, l'industrie ?

— Ce ne sont pas ceux-là qui nous rendront plus forts. C'est quand ils se développent, c'est pour leur faire contre-poids qu'il faut rappeler les exemples d'héroïsme. C'est l'heure où jamais d'honorer Jeanne d'Arc ; son exemple empêchera nos dernières vertus de mourir, car ces vertus mortes il n'est plus de patrie.

Pleinement rassuré sur le but de mon voyage, je continuai d'admirer la riante vallée de l'Ornain, sans prendre part à la conversation qui, autour de moi, s'animait de plus en plus. On était à la veille des élections : c'est assez dire qu'il s'agissait de politique, et que chacun sauvait la France à sa manière qui n'était celle d'aucun autre. Je m'abstins dans le sentiment profond de mon insuffisance. Aussi bien ne suis-je, en chiffres ronds, que la dix-millionième partie du Souverain, pour employer une expression chère à Jean-Jacques.

De la politique on était bientôt passé, par les voies ordinaires, aux réformes sociales, puis aux questions religieuses. Comme résumé de tous ces discours qui n'avaient guère cessé de la station de Nançois à la gare de Commercy, celui de mes voisins qui avait tenu le dé la conversation et parlé le plus haut conclut avec une certaine solennité, au moment de descendre, « qu'encore un petit nombre de progrès et d'inventions, la terre

serait un vrai paradis, et celui-là vaudrait bien celui des curés. »

Un brave paysan qui avait écouté sans mot dire, mais aussi sans rien perdre d'une si utile conversation, attendit à peine que l'orateur fût sorti du wagon :

« Tas de parleurs, s'écria-t-il en se tournant vers moi dont le silence lui avait paru de bon augure, tas de phraseurs ! En voilà un beau des paradis ! Qu'ils regardent donc nos vignes ! Deux gelées de suite : plus une feuille, et le fruit qui n'en vaut pas mieux. On voit bien qu'ils n'en ont pas, eux, des vignes, et guère plus de blé, je parierais bien. Qu'on a failli mourir de chaleur pour rentrer, quoi ! de la paille, oui, monsieur, rien que de la paille par l'effet d'un coup de soleil. Si le Bon Dieu avait voulu que la terre soit un paradis, il aurait pris ses mesures pour cela : ni trop chaud, ni trop froid, vent et pluie à volonté, pas de maladie, pas de grêle, pas de gelée, pas d'incendie, pas d'inondations. Les curés ? mais ils ont cent fois plus d'esprit que vous tous ! Qu'est-ce qu'ils disent ? Qu'il faut suivre son petit chemin tout bellement, sans faire tort à personne, donner ce qu'on peut, bien garder ce qu'on a, cultiver vos petits héritages, donner de la religion à ses enfants, et puis qu'après tout, s'il y a du mal, ça ne durera pas toujours et que le Bon Dieu n'a pas

donné sa démission. J'en serions bien fâché qu'il n'y ait pas un autre monde, que j'avons ben trop de maux dans celui-ci, et qu'ils n'empêcheront pas qu'il y en ait, si tant qui z'y mettent de télographes et d'inventions. »

Mon voisin avait réuni tout son savoir pour exprimer ses doléances en français plus ou moins correct ; l'habitude fut plus forte que son bon vouloir. Son patois francisé devenant de plus en plus difficile à comprendre et sa verve s'épuisant peu à peu, la conversation languit tandis que nous traversons les vastes prairies qui s'étendent de Commercy à Pagny-sur-Meuse : c'est à cette station qu'on quitte la grande ligne de l'Est.

Quelques minutes plus tard nous avions changé de train et nous nous avancions, cette fois directement, vers Vaucouleurs, Domremy, Neufchâteau. Nous étions sur les terres de Jeanne d'Arc, dans un pays tout plein de son souvenir : comment ne point parler d'elle ! Le premier qui ouvrit le feu fut un jeune homme fort aimable qui, en compagnie de sa femme et de sa sœur, se rendait de Saint-Mihiel à Vaucouleurs pour visiter des amis de sa famille. Bientôt la conversation devint générale, et chacun y mit tout ce qu'il avait de patriotisme et de savoir. J'appris, non sans plaisir, que le concours au berceau de Jeanne s'était bien accru depuis nos malheurs : l'élan était donné, il

grandissait chaque jour. Notre jeune Meusien recueillant ses souvenirs classiques nous rappela que Cicéron s'était pris d'une belle passion pour la patrie des grands hommes, qu'il aimait à visiter les lieux où ils étaient nés, où ils avaient vécu, pensé, parlé, enseigné. C'est dire que les pèlerinages datent de loin et qu'ils peuvent se recommander d'autorités considérables. L'instinct des peuples plus fort que tous les mauvais raisonnements les rappelle, à l'heure des cruels désastres, à ces berceaux glorieux où l'on croit toujours que la patrie va renaître, où elle a laissé quelque chose d'elle-même et de son âme. C'est un grand malheur quand les nations dédaignant leur passé voudraient se persuader qu'elles datent d'hier. Si grands que soient ces grands arbres, ils mourront bientôt s'ils laissent mourir leurs racines ; le moindre orage aura raison de leur jactance, et ils joncheront de leurs débris la terre qui aura cessé de les nourrir.

Comme nous approchions de Vaucouleurs, on parla d'une société fondée depuis une année à peine, pour recueillir tous les souvenirs relatifs à Jeanne d'Arc et restaurer les monuments élevés en son honneur. Le curé de Vaucouleurs, prêtre actif et intelligent¹, s'employait, avec un grand

¹ M. l'abbé Raulx, connu des savants et des théologiens

zèle, à cette œuvre patriotique. Le bourg où Jeanne d'Arc fut conduite (1428) au sire de Baudricourt par son oncle Durand Laxart, et où commence, à proprement parler, sa mission, est devenu une petite ville d'un aspect fort agréable. Ça et là quelques traces de remparts rappellent les luttes d'autrefois, mais jardins et maisons franchissent à l'envi l'ancienne enceinte qui ne tardera pas à disparaître.

Un Père Dominicain de la maison de Nancy était devenu, depuis Pagny-sur-Meuse, notre compagnon de voyage, mais il semblait qu'on dût peu compter sur lui pour animer la conversation. A partir de Vaucouleurs nous nous trouvâmes seuls, en face l'un de l'autre, et moins ennemi du paisible dialogue que de la conversation bruyante. le bon Père s'empressa de répondre à mes questions. Il allait instituer dans un village voisin de Domremy la confrérie du Rosaire : sa courte station ne devait pas dépasser trois jours. Je ne sais rien de son éloquence, mais j'ai pu apprécier son patriotisme et son bon sens. Il jugeait sans parti pris les hommes et les choses dont on s'occupe

par des travaux justement estimés, et en particulier par la traduction française de saint Augustin qu'il a dirigée et à laquelle il a pris une grande part.

le plus aujourd'hui. Si l'avenir lui inspirait de sérieuses inquiétudes, il l'envisageait toutefois avec le ferme courage d'un homme qui, se rappelant le passé, ne saurait désespérer de la France.

« Dieu, disait-il, ne veut point perdre ceux qu'il afflige par de telles épreuves. S'il avait cessé de nous aimer, s'il voulait notre ruine, il n'avait, au lieu de nous châtier, qu'à nous laisser à nos vices : ils auraient, en peu d'années, rendu toute guérison impossible. C'est quelque chose de sentir son mal : nous ne savions plus rien du nôtre. Laissons dire que nous sommes en plein chaos ; ce chaos c'est le pénible enfantement de la vie, c'est l'effort pour renaître : voudrait-on qu'il fût sans douleur ! Il n'est point d'époque si prospère où l'homme ne travaille et où il ne souffre. Les nations seraient-elles dispensées de cette loi, surtout quand il s'agit de relever leur fortune détruite, leurs espérances confondues ! »

Quelques instants plus tard, comme nous parlions de Jeanne d'Arc, le Père reprit en ces termes : « Les hommes s'imaginent volontiers que Dieu répétera, pour les sauver, les prodiges dont il a favorisé leurs ancêtres. Ils sont toujours surpris que l'histoire se fasse autrement qu'elle ne s'est faite, et leur raison n'est jamais si courte que dans la prévision de l'avenir. Nos prières

demandavaient au ciel une Jeanne d'Arc; quelques-uns l'appelaient publiquement de leurs vœux, ils se plaignaient qu'elle n'eût pas encore paru. On voulait l'héroïne: voulait-on de sa simplicité et de son dévouement, voulait-on de ses vertus? Combien peu d'entre nous songeaient que si Jeanne avait, au quinzième siècle, arraché la France au joug de l'étranger, Dieu nous avait laissé son exemple! Quand il prend la peine de former de telles âmes, d'unir en elles la force à la douceur, la candeur à l'intelligence, la pureté des anges au courage des héros, il ne les forme pas seulement pour un siècle et pour une œuvre particulière, il les propose en exemple à toutes les générations à venir. Que nos concitoyens, que toutes les Françaises imitent les vertus de Jeanne, qu'elles s'en inspirent et les fassent germer dans l'âme de leurs enfants, et jamais ennemi, si fort qu'il soit, ne triomphera de notre constance. Demeurons la première des nations chrétiennes et nous serons toujours la grande nation. »

Depuis Vaucouleurs le paysage, sans changer entièrement d'aspect, prête à des impressions d'un autre ordre. Les collines semblaient parfois s'abaisser, s'éloigner, et l'horizon tour à tour reculant dans le lointain des prairies ou s'arrêtant à la lisière de quelques bois épars sur les hauteurs, le vague sentiment qui a sa source dans

l'idée de l'infini reprenait sur moi son empire. J'avais tout le loisir de m'y abandonner dans la solitude où m'avait laissé le départ du Père. Est-ce notre âme qui prête à la nature et lui fait parler son langage, ou est-ce la nature qui dispose notre âme et l'incline à son gré, toujours est-il que si les hommes peuvent penser partout les mêmes vérités, leur manière de sentir varie avec les contrées qu'ils habitent. Dans les vastes prairies de la Haute-Meuse, en vue de ces horizons qui tantôt se rapprochent et tantôt semblent fuir, l'âme, déjà préparée par les souvenirs de l'histoire, ressent je ne sais quelle émotion douce et mélancolique. Ce n'est point la rêverie sans but, ce n'est point la pensée avec sa précision ; c'est bien plutôt l'union des meilleurs sentiments dont notre nature est capable et que domine une pieuse reconnaissance. L'esprit est partagé entre la douleur et la joie, car du berceau de Domremy au bûcher de Rouen la distance fut bien courte. La patronne de Paris, Geneviève, a vécu près d'un siècle, Jeanne d'Arc vingt ans à peine. Des deux bergères auxquelles la France est si redévable, l'une s'est paisiblement éteinte après de longs jours remplis d'œuvres pacifiques, l'autre a conquis sa couronne dans l'espace de deux années. O Dieu qui avez fait le temps, vous avez bien le droit de le mesurer à vos créatures ! Vous agissez

à votre gré, lentement ou rapidement; vous sauvez en un siècle ou en un jour, vous créez, pour nous servir d'exemple, des âmes d'une beauté incomparable, et vous prolongez ou vous abrégez ici-bas leur épreuve, pour nous initier à la pratique de toutes les vertus, de la constance qui a besoin du temps, de l'héroïsme qui n'a que faire de lui. Tout ce que nous savons et voyons clairement, c'est que votre bras s'est levé plus d'une fois en notre faveur, et qu'où les forts ne pouvaient rien, les faibles ont, grâce à vous, triomphé. C'est bien notre faute, si nous ne comprenons pas que la vertu seule peut sauver les peuples, et que toute vertu vient d'en-haut.

La station à laquelle on descend porte le nom de Maxey-Domremy : c'est dire assez qu'on approche, mais on n'est pas encore au but. Il faut, pour y parvenir, ou bien prendre à droite une route large et commode, mais assez longue, ou couper au court à travers la prairie : c'est le dernier parti que je préférail. J'en demande pardon à ceux qui, sous prétexte de nous conduire sûrement à la victoire, nous ont enseigné, depuis sept ans bientôt, tant de géographie, mais j'avais un tel désir de voir la Meuse que je pris d'abord pour elle un de ses affluents, ruisseau de quelque étendue qui la rejoint deux kilomètres plus bas. Le pont rustique et délabré sur lequel je franchis

le Vair me fit revenir de mon erreur. La vraie Meuse coule doucement à l'autre extrémité de la prairie, et celle-ci n'a pas à se plaindre d'être si bien entourée. Tout en la traversant, j'essayais de distinguer quelque chose et de reconnaître la demeure de Jeanne. Vains efforts ! car, à défaut d'indications précises, je cherchais bien loin, à droite et à gauche, ce qui était devant moi. A peine, en effet, a-t-on, au sortir de la prairie, franchi le pont qui donne accès dans le hameau, on se trouve en face de l'église et à deux pas de la maison.

L'église, la maison de la Pucelle : deux souvenirs qui se touchent dans l'espace et dans l'histoire, aussi intimement unis l'un à l'autre que sa mission le fut à sa foi, que la patrie l'est, dans tous les temps et chez tous les peuples, au sentiment religieux ! La maison de Dieu est ici basse, petite, assez mal éclairée, mais si pleine de souvenirs que tout y paraît beau, que tout y parle de Jeanne et de ses saintes. C'est là que s'est formée, sous l'œil de Dieu, dans la solitude et le silence, cette âme droite et pure ; c'est là que les enseignements du prêtre ont déposé dans son cœur le germe des courageuses résolutions, dans son esprit les semences d'un bon sens qui étonne les plus hautes intelligences. On songe involontairement à ceux qui, en plein xixe siècle,

parlent de supprimer l'enseignement religieux, et l'on se prend à sourire : il sera beaucoup pardonné à plusieurs, en raison de leur profonde ignorance. Témoin de ses joies les plus pures, la pauvre église le fut plus tard de la douleur et des larmes de ses parents. Ils ont bien mérité eux aussi de la patrie, ces braves paysans, Jacques d'Arc, Isabelle Romée, Durand Laxart, ces hommes de cœur et de foi qui n'ont su que travailler et prier, rendre à Dieu sans murmure ce que Dieu leur avait donné dans sa miséricorde, se consoler en Dieu de l'épreuve cruelle qu'il imposait à leur vieillesse. Aucune gloire ne leur est revenue ici-bas des triomphes de leur fille chérie, ils n'ont partagé que ses douleurs. Orléans, Patay, Reims, tous ces titres glorieux n'ont été, à leurs oreilles, que le murmure confus de noms inconnus, mais leur âme a saigné de toutes les blessures de Jeanne, et devant leurs yeux mourants se dressait encore le bûcher qui consuma toutes leurs espérances. A vous cœurs simples et droits, nobles laboureurs, dignes de servir d'exemple aux fils de la France comme Jeanne d'Arc est le modèle des vraies Françaises, à vous notre cœur doit aussi son tribut de reconnaissance, car les vertus silencieuses ne sont pas les moins fécondes, elles ne sont pas la moindre force de la patrie.

Bien peu d'étrangers ont pu, sans un sentiment de respect, franchir le seuil de l'humble demeure : comment un Français ne serait-il pas ému aussitôt qu'il l'aperçoit ! La grille peu élevée et très simple qui sépare l'enclos du chemin, les deux petits corps de logis que la grille relie l'un à l'autre ont été disposés de manière à ce que rien ne lui fit obstacle : on peut, de la route, l'embrasser tout entière. Le jardin qui la précède et celui qui l'entoure du côté de l'église lui font un cadre de verdure. C'est bien la maison rustique qu'on avait rêvée : aucun ornement de mauvais goût n'en a modifié l'aspect. La bonne Sœur qui s'était rendue aussitôt à notre appel (un jeune instituteur et sa femme s'étaient présentés à la porte au même moment) est depuis nombre d'années la fidèle gardienne de la maison de Jeanne : celle-ci est devenue peu à peu, dans ses affections, comme la meilleure et la plus chérie de ses élèves. Elle voudrait communiquer ses vertus aux jeunes filles qui fréquentent l'école des religieuses de la Providence : elle la propose à leur imitation, comme on ferait d'une sœur aînée ou d'une élève de choix. Elle en parle dans les termes qu'emploierait une mère, et ces expressions : notre Jeanne, notre chère Jeanne, reviennent sans cesse sur ses lèvres. En cueillant, à ma prière, quelques violettes sous la fenêtre

même des apparitions, elle ne put s'empêcher de dire : « Ces modestes fleurs, d'un si doux parfum, sont bien l'emblème de notre chère Jeanne. » Mais revenons à la maison.

La crainte des gelées précoces avait transformé la grande chambre où nous pénétrâmes, recueillis et silencieux, en une petite serre où, sur des gradins couverts de fleurs, s'élevait comme du milieu d'une couronne une statuette de bronze, tandis qu'à peu de distance une statue de pierre représente la Pucelle à genoux. La première reproduit l'œuvre de la princesse Marie d'Orléans, l'autre celle d'une fille de Louis XI. Au fond de la salle, suspendue à l'une des poutres si souvent entaillées par des visiteurs indiscrets se déploie la bannière que le général de Charette apporta lui-même, il y a deux ans, dans le dessein de la reprendre au premier signal de guerre. Noble hommage rendu à cette fille du peuple, vivante image de la patrie, et dont le souvenir réunit tous les Français dans un même amour.

C'est entre la vaste cheminée et l'unique fenêtre voisine de la porte d'entrée que naquit, en 1412, la libératrice de la France : entourons, nous aussi, son berceau d'amour et de respect, car la cruauté de ses ennemis n'a pu nous les ravir comme il nous a ravi sa tombe. La prière s'élève aussitôt, d'elle-même, du fond du cœur,

tandis que la mémoire parcourt en quelques instants les souvenirs glorieux d'une carrière si courte et si bien remplie. Ici est née l'enfant : dans la chambre voisine a grandi la jeune fille¹. Les poutres un peu plus élevées n'ont pu être entamées par le couteau, et un léger grillage défend contre ses hardiesse l'armoire où Jeanne serrait ses effets : modeste armoire, ou plutôt simple cadre creusé dans la muraille et revêtu de bois dont il ne resterait pas une parcelle sans la sage précaution qu'on a prise. Rien de plus nu que cette pièce assez mal éclairée par sa petite fenêtre ; rien de plus riche et de plus brillant quand on songe aux voix célestes qui s'y sont fait entendre, aux apparitions qui l'ont inondée de leur lumière.

J'oserais dire qu'on est entré dans le secret de Dieu et dans le mystère de cette vie si étonnante, quand s'approchant de l'étroite fenêtre on voit à quelques pas le chœur de l'église, et qu'on se sent si près du tabernacle. On ne songe guère, en ce moment, à discuter la nature ou la réalité des visions de Jeanne, et on ne se pose pas, à

¹ La chambre des frères a, comme celle de Jeanne, son entrée dans la pièce principale qui sert à la fois de cuisine et de *grande chambre* où se réunissait la famille et où couchaient les parents.

l'occasion des voix qu'elle entendit, les questions qu'étudie la science et que tranche l'ignorance : on est tout entier à d'autres sentiments. Qui donc a su compter, de la lumière diffuse de la raison à l'ineffable splendeur de la vision béatifique, tous les rayons et toutes les vertus du soleil de vérité ? Qui saura bien nous dire toutes les voix que Dieu fait entendre, en y mêlant sa voix, depuis celle du tonnerre qui gronde, de l'oiseau qui nous invite à le louer par ses chants, du livre ou du maître qui nous révèle ses perfections, jusqu'à celle qui, du fond de l'âme, avertit ou reprend chacun de nous, jusqu'à celles qu'entendait si clairement Jeanne d'Arc ? Où l'ignorance n'imagine que des doutes et ne voit que ténèbres, l'intelligence et la foi aperçoivent, dans une hiérarchie sans fin, dans un ordre qui n'admet point de lacunes, des beautés et des harmonies de plus en plus parfaites.

Nous n'avions échangé que peu de paroles à l'intérieur de la maison, tout juste assez pour demander et pour obtenir quelques renseignements relatifs à son histoire : l'instituteur et sa jeune femme n'étaient guère moins absorbés. Et toutefois j'ai retenu du premier un mot bien simple, prononcé sans emphase à propos des honneurs qu'on rend à notre héroïne : « Si l'on cessait d'honorer Jeanne d'Arc, c'est donc qu'on ne sau-

rait plus le prix de la vertu. » Ce jeune maître avait un extérieur doux et prévenant : son nom doit être inscrit sur le registre qu'on ne tarda pas à nous présenter. Sa visite fut d'ailleurs de courte durée, et je me trouvai seul avec la bonne religieuse qui nous servait de guide. Depuis tant d'années qu'elle remplit les fonctions de cicérone on pourrait craindre que ses réponses n'aient quelque chose de monotone et de banal : rien de plus naturel au contraire, rien de plus simple que son langage.

Son cœur s'est donné sans réserve à cette maison, à ces enfants qu'elle élève et qu'elle instruit avec des soins maternels : or le cœur ne vieillit point, et les paroles qui viennent du cœur n'ont jamais rien d'affecté. Tandis que, dans le jardin où nous étions rentrés, elle me donnait quelques détails sur l'histoire de l'église à laquelle on a changé peu de chose depuis le xv^e siècle, tandis qu'elle voulait bien cueillir pour moi quelques fleurs d'automne sous la fenêtre de Jeanne ou dans les environs, la conversation suivante s'engagea entre nous :

— Monsieur sait-il comment la maison fut achetée ?

— Je connais le patriotisme des Vosgiens ; ce n'est qu'une preuve de plus ajoutée à tant d'autres et qui n'a surpris personne. Mais la pensée

n'en est pas moins belle d'avoir placé l'école où nous la voyons aujourd'hui, et les jeunes filles près de leur modèle.

— Si elles savaient profiter de tout ce qu'on fait en leur faveur; mais les enfants sont si légers et ils oublient si vite !

— Quel est, de ce côté de la grille, le petit corps de logis qui correspond à l'école ?

— C'est notre salon d'honneur, Monsieur, c'est le musée de Jeanne et sa bibliothèque. Livres, tableaux, statues, gravures, tout se rapporte à elle et à son histoire. Rien n'y manque, depuis les premiers récits contemporains jusqu'à ceux que Marie Edmée a écrits pour les enfants. Elle a tant fait pour notre chère Jeanne; elle a si bien montré que sa mémoire pouvait ranimer la source des anciens dévouements. Elle est morte à la peine, la pauvre enfant, morte toute jeune après avoir secouru nos soldats dans les hôpitaux et les ambulances... Si beaucoup l'avaient imitée...

— Beaucoup l'imiteront, n'en doutez pas.

— Dieu nous épargne de telles guerres, et la douleur de voir ici tant de soldats étrangers !

— Les Prussiens ont-ils donc visité Domrémy ?

— Par compagnies entières, Monsieur, et je dois le dire à leur honneur, avec un grand respect. Ils n'ont rien enlevé, rien dégradé. Il paraît

qu'on leur avait bien parlé de Jeanne dans leur pays, car tous semblaient la connaître. Les étrangers étaient venus déjà, nous ont dit les anciens du village, en 1814 et 1815, mais en moins grand nombre, et ils avaient eu moins d'égards pour la maison. Le dommage fait aux poutres de la grande chambre date de cette époque : tous les chefs voulaient emporter une relique, un souvenir. Croiriez-vous qu'avant tous ces désastres la maison était presque oubliée des Français ?

— Je n'en suis pas surpris : quand les peuples sont heureux ils ne songent pas à leurs gloires nationales ; ils se les rappellent dans la mauvaise fortune.

— Quelle différence, Monsieur, entre les premiers qui sont venus et ceux qui nous visitent maintenant ?

— Ces premiers étaient-ils donc plus nombreux et plus pieux ?

Tout au contraire. On est venu d'abord, avant et après 1830, bien plus tard même, pour honorer la guerrière : on ne songeait qu'à l'héroïne, pas du tout à la sainte. Je ne sais si l'on priait Dieu, mais on célébrait de joyeux banquets, et le village se ressentait de ces mauvais exemples. Aujourd'hui tout est bien changé ! Ceux qui nous visitent (ils sont de dix à vingt par jour, quelquefois plus nombreux, quelquefois des collèges et des

séminaires entiers) sont de bons chrétiens qui se rendent d'abord à l'église, qui ne craignent pas de prier et de manifester leurs sentiments. Si nous jugions de la foi de la France par la leur....

— Vous pourriez, ma sœur, ne pas vous tromper. La religion ressaisit la société par en haut : elle suivra sa pente, et, comme l'impiété au dernier siècle, elle descendra peu à peu jusqu'aux derniers rangs du peuple.

Mais ce ne sera pas l'œuvre d'un jour....

— Dieu veuille abréger le temps de l'épreuve !

— Dieu veuille multiplier vos visiteurs. Jugez du reste par ceux qui viendront, et la France par le nombre et surtout par la foi des pèlerins de Jeanne d'Arc. Sa mémoire grandira avec le sentiment national, et avec sa mémoire le concours à son berceau. Vous vivrez pour le voir, ma sœur.

— Ma vie est aux mains du Bon Dieu, mais je sens que ma tâche s'avance : elle a été bien douce près de cette chère demeure.

Le lecteur curieux voyant mon récit toucher à sa fin, car je lui fais grâce du musée et de la bibliothèque, des photographies et des gravures, commence peut-être à s'inquiéter et à se demander : « Mais n'y a-t-il point de curé à Domrémy qu'on n'en parle pas ? » Puis il ajoute plus bas, non

sans songer à lui-même et à son futur pèlerinage : « Mais on ne dîne donc pas à Domremy... » La réponse à ces deux questions serait des plus simples, et si j'osais appeler les choses par leur nom, il serait facile de faire entendre pour quel motif on devait, ce jour-là, dîner assez mal à l'*hôtel de Jeanne d'Arc*, et pour quel motif absolument semblable au premier le curé du lieu ne dinait pas chez lui.

On reproche à Tertullien, dans tous les cours élémentaires de littérature, d'avoir dit et écrit : « Le déluge universel fut la *lessive* du genre humain. » Il faudrait un poète comme Victor Hugo pour faire rayonner tant soit peu ce terme vulgaire et, à plus forte raison, la chose qu'il exprime. Le lecteur intelligent a compris, sans plus d'explications, la cause de ma double infortune. A l'auberge visages de femmes assombris, dès qu'on vit paraître un voyageur : l'esprit et les soins étaient ailleurs¹. Seul le maître de la maison, fort gros et fort brave homme, fit une manière de bonne contenance : il parla de tout, sauf du dîner, de son gendre l'instituteur, du beau temps qu'on

¹ J'ai parlé d'un cas exceptionnel : en temps ordinaire on trouve, aux deux restaurants du village, aimable accueil et vivres en abondance.

avait depuis quelques jours et dont les femmes s'étaient hâtées de profiter. En fin de compte et après des négociations assez actives, aubergiste et voyageur s'étant fait des concessions réciproques, le résultat définitif fut très acceptable. J'eus d'ailleurs un dédommagement. Un architecte de Nancy vint, avec sa jeune et intéressante famille, prendre quelques rafraîchissements à l'auberge. Nous parlâmes de Domremy qu'il venait de visiter, mais non pas pour la première fois, de Nancy qu'il habitait, de la Lorraine que nous aimions d'un même amour. Le peuple et les classes moyennes ont, en France, une réserve inépuisable de bon sens et de foi : les mauvais livres commencent à peine à l'entamer. On nous croit légers, mobiles, quand on nous observe en passant : il n'est pas, en réalité, de nation qui oublie moins que la nôtre et soit plus attachée, du fond de l'âme, à sa religion et à ses souvenirs.

Au presbytère accueil très cordial. La sœur du curé se présenta de l'air le plus aimable : elle était désolée, son frère ne le serait pas moins, mais se voyant ce jour-là tant d'ouvrage, elle l'avait envoyé dîner chez un de ses confrères. Que faire, sinon s'incliner devant les exigences de l'économie domestique, et se résigner à son mauvais sort. Je le regrettai d'autant plus que l'aubergiste m'avait fait, avec une sincère émotion, l'éloge de son

pasteur : « Ce n'est pas pour dire, Monsieur, mais celui-là c'est un vrai curé d'Ars. » Je le rencontrais un peu plus tard dans la prairie, tout près de la station que j'allais rejoindre : il ne me fallut pas une longue conversation pour reconnaître que l'éloge n'avait rien d'excessif. Son abord inspire le respect et la confiance : c'est bien l'homme le moins soucieux des choses d'ici-bas, ni de savoir où il dînera et ce qu'il dînera. Sa paroisse, le soin des âmes, la petite chapelle qu'il voudrait construire au lieu où Jeanne d'Arc aimait à prier, voilà de quoi il s'occupe uniquement.

Il me restait plus d'une heure avant le passage du premier train. J'en profitai pour parcourir le village auquel, à l'exception de la rue et des maisons voisines de la Meuse, on n'a rien dû changer depuis le xv^e siècle. Je gravis ensuite un chemin bordé à gauche par des noyers et qui conduit, par une pente douce, à l'humble cimetière. De ce point on embrasse, dans une étendue de plusieurs lieues, la belle et large vallée de la Haute-Meuse. Si l'on veut éléver à Domrémy une statue de Jeanne d'Arc, ce n'est pas dans le village même, c'est ici qu'il conviendrait de la placer, comme un signal au pèlerin qui s'approche et au voyageur qui, du chemin de fer, s'inclinerait en passant. La maison de Jeanne sera toujours mieux, belle de ses seuls souvenirs, sans que rien

la domine ou la défigure, sans qu'aucune pompe voisine de sa simplicité vienne distraire le pieux recueillement des visiteurs. Tout doit être ici simple, modeste, en parfaite harmonie avec la nature qui nous environne et avec les premières années de Jeanne. Qu'on lui élève des statues dans les villes où brilla sa gloire, j'y consens, puisque c'est la faiblesse ou le goût de l'époque, mais qu'on les épargne aux lieux qui n'ont vu que sa timide enfance, ses jeux innocents et ses premières larmes. J'aime beaucoup la pauvre église de Domremy : je l'aimerais mieux encore sans cette statue de bronze qui la précède et ne l'embellit point. Que dit au cœur ce buste de marbre dans son cadre à demi-païen, et que rappelle-t-il sinon l'indécision des esprits et du goût à l'époque où fut élevée, entre la maison et la rivière, la rotonde ouverte qui le protège ! On était en 1820, à l'époque des banquets dont me parlait la bonne sœur, mais aujourd'hui tout est fixé, et il n'y a plus de place à Domremy que pour les souvenirs d'une enfance chrétienne préparant une héroïne et une sainte.

Je laissai, pendant près d'une demi-heure encore, un libre cours à mes réflexions dans le petit parc ou square assez mal entretenu qui entoure le buste de marbre, et qui fournit, avec un peu d'ombre, une retraite où l'on peut rêver. Ces

époques différentes, ces régimes qui se sont succédé depuis un demi-siècle, et dont chacun a voulu laisser sa trace près de ce berceau; ce fleuve qui, faible encore et voisin de sa source, coule paisible entre le village et la prairie, qui plus loin dit adieu à la France sous les remparts de Sedan... ; cette fortune de la patrie qui, tour à tour, sourit et se voile, qui chasse l'étranger par le bras d'une jeune fille et livre, en une heure, de puissantes armées à un implacable ennemi, ces images de guerre et de bataille au sein d'une nature calme et riante, éveillaient tour à tour, dans mon âme, les amères pensées et les lointains espoirs.

Que les hommes politiques et les hommes de guerre viennent passer quelques instants à Domremy : ils y apprendront, mieux que dans le tumulte des capitales et les plaisirs des cours, où est la vraie force de la France et des armées, par quelles vertus les nations se régénèrent. J'y voudrais voir aussi les artistes et les poètes qui, jusqu'à ce jour, ont si imparfaitement rendu, quand ils ne l'ont pas altéré, le caractère de notre héroïne. Il manque à leurs statues comme à leurs vers cette simplicité, source de la vraie grandeur, dont on recueille à Domremy l'impression ineffaçable. Simplicité, candeur, abnégation : ces vertus semblent d'un autre âge et bien déplacées parmi les progrès de luxe et l'ardeur croissante des convoi-

tises. Est-il possible aux peuples qui les ont perdues de les retrouver, d'en sentir le prix, de les désirer de nouveau ? Mais les ont-ils perdues ? Les perd-on sans retour quand on garde un peu de l'esprit chrétien qui a fait Jeanne d'Arc, et qui sommeille plutôt qu'il n'est mort dans tant d'âmes françaises ? Allons le réveiller au hameau de Domremy. On ne revient pas de ce petit coin de terre béni du ciel sans se sentir plus chrétien et plus Français.

X

NOTRE-DAME DU HÊTRE

(Octobre 1867)

Nous étions assis, depuis quelques minutes, en face l'un de l'autre, au carrefour de la forêt, sur les bancs de bois disposés autour du hêtre séculaire. Au-dessous de la petite statue qu'il abrite, les *ex-voto* les plus modestes, couronnes de fleurs ou de feuillage, objets de piété en verre ou en métal, et, au milieu d'eux, une tablette de marbre où l'on peut lire, écrite en gros caractères à demi effacés, il est vrai, par la pluie et le soleil, une fort belle supplication de toutes les douleurs, de toutes les misères humaines se réclamant de la Vierge et de sa puissante intercession.

— Avez-vous lu, dit l'étranger rompant enfin le silence, avez-vous lu, Monsieur, cette simple et éloquente prière¹? — Puis, sans attendre ma

¹ Page 136.

réponse : pour moi, depuis bientôt quinze jours que je suis venu me reposer chez un de mes amis au village de Savonnières, je l'ai bien épelée dix fois déjà, et pour peu que mon séjour se prolonge ici, nul doute que je la sache par cœur. Les uns disent qu'elle est l'œuvre d'une dame de la ville voisine fort éprouvée dans sa fortune et dans ses enfants ; les autres assurent qu'ils l'ont lue dans les œuvres de l'abbé Perreyve : on l'aurait à peine légèrement modifiée en la transcrivant.

Mais qu'elle soit de cette dame ou de l'abbé Perreyve, elle n'en demeure pas moins, à mon humble avis, un appel de l'humanité souffrante le plus vrai, le plus touchant qu'on puisse entendre. Il se glisse d'ailleurs je ne sais quel rayon d'espérance à travers ces invocations douloureuses, comme on voyait briller, au rapport du vieil Homère, un sourire au milieu des larmes d'Andromaque¹.

Ce souvenir classique, qu'il fût ou non bien à sa place, commençait à me renseigner sur le degré de culture et les dispositions de l'étranger. Lui-même acheva bientôt de se faire connaître.

— J'ai beaucoup voyagé, continua-t-il ; j'ai

¹ *Iliade*, ch. vi. Adieux d'Hector et d'Andromaque.

observé avec beaucoup de soin les mœurs et la religion des différents peuples. Dans une carrière déjà longue, j'ai entretenu à Paris, ma résidence ordinaire, commerce et conversation avec un grand nombre de personnes très capables de me renseigner exactement. La manière de prier propre aux catholiques me paraît, en fin de compte, la plus belle, la plus pieuse, la plus conforme à notre nature morale. — Vous savez peut-être, Monsieur, qu'on nomme de nos jours *Psychologie* la science de l'âme humaine ?

Je m'inclinai en signe d'acquiescement.

— Et que des écrivains d'un rare mérite, d'éminents professeurs, Cousin, Jouffroy, — j'ai suivi leurs Cours dans ma jeunesse, — ont dépensé leur talent, consumé leur vie à sonder les phénomènes de l'âme, à les analyser et à les décrire. A mon avis ils ont trop négligé dans ce travail difficile, souvent ingrat, de faire appel à la langue vulgaire dont le principal mérite, pour un philosophe, est d'exprimer, sans parti pris et avec une sincérité absolue, ce qui se passe au dedans de nous, alors même que nous n'en avons qu'une obscure conscience. La langue de l'Église qui n'est pas moins fidèle possède le privilège d'aller plus avant, et de pénétrer pour ainsi dire jusqu'au fond de notre âme, pour nous révéler tout ce qu'elle contient. Nul doute que, dans sa liturgie

et ses antiques formules de prières faites d'ailleurs pour le peuple et si bien comprises par lui, nos psychologues trouveraient, s'ils prenaient la peine d'y jeter un regard, avec de nouvelles lumières la confirmation de leurs découvertes antérieures. Mais peut-être que ce sujet de conversation.....

— Ne me déplaît pas, m'empressai-je d'interrompre et, je l'espère aussi, ne me dépasse point. Je m'occupe un peu de philosophie et il m'est arrivé plus d'une fois, ainsi que vous le proposez, Monsieur, avec tant de raison, d'appeler la langue commune au secours de mes analyses psychologiques. Pour la langue de l'Église, elle m'est, j'ose le dire, assez familière : il ne faut pas l'avoir étudiée longtemps pour reconnaître que rien d'humain ne lui est étranger, et qu'avec une richesse, une précision merveilleuse, elle exprime ce qu'il y a en nous de plus intime et de plus vrai, de plus simple et de plus grand. Mais cette même prière de l'Église est encore catholique, c'est-à-dire universelle à un autre point de vue.

— Vous m'obligeriez de me le faire connaître.

— Elle ne recueille pas seulement, pour les offrir à Dieu, les hommages, les regrets, les élévarions, les désirs, les repentirs, les actes de bon vouloir ou de pensée qui naissent dans notre âme, elle les dirige vers lui par toutes les voies que Dieu a ouvertes dans sa profonde sagesse, et elle

n'en délaisse aucune, sous prétexte qu'elle serait indirecte ou difficile.

— Je vous vois venir, je vous entendis, et vous allez sans doute justifier, avec l'invocation des saints, celle de la Vierge reine de tous les saints, *Regina sanctorum omnium*, comme disent vos belles, vos poétiques Litanies de Lorette. Ne prenez point cette peine, Monsieur, vous prêcheriez un converti : je ne dis pas un converti de l'Église, cela pourra venir un jour, mais un converti de sa prière. Faut-il vous dire ce qui me rapproche d'elle de plus en plus, à mesure que j'avance en âge, c'est qu'elle ne recule devant aucune conséquence de ses principes, devant aucune dépendance légitime des vérités qu'elle enseigne. Je m'exprimerais mal si je disais que sa logique est la plus rigoureuse qu'on puisse concevoir. On a trop abusé de ces mots *logique*, *logicien*, *logiquement*, et ils prêtent, comme ceux de *science*, *scientifique*, *scientifiquement*, à des équivoques sans nombre. J'aime mieux dire tout simplement que dans l'Église catholique, dans son culte et dans sa doctrine, tout est rigoureusement enchaîné, que nulle part la suite n'est interrompue, ni l'harmonie troublée par le plus léger désaccord. C'est là sans doute la principale cause du secret et sincère attachement que lui portait Leibnitz, le philosophe de la continuité, de l'harmonie uni-

verselle (ainsi pourrait-on le nommer) et le dernier, à mon avis, des grands maîtres de la pensée.

— Je ne vous contredirai pas sur ce point, Monsieur.

— Tandis qu'ailleurs on ne sait que tailler, couper, retrancher avec violence, l'Église se contente d'émonder avec précaution l'arbre qu'elle laisse grandir dans sa pleine et haute majesté. Des suppressions des autres, si on les mettait ensemble, il ne resterait rien du christianisme : et de fait, ils en sont là. Elle, au contraire, borne ses soins à retrancher les excroissances parasites, au grand profit de la sève qu'elles ne tarderaient pas à épuiser. Tenez, Monsieur, ceux qui ont supprimé dans leurs réformes le culte de la Vierge n'entendaient rien à l'économie du christianisme, et ils n'avaient pas été fort loin dans l'étude de l'âme humaine. Ce qu'il leur faut retrancher de l'Évangile, de sa lettre et de son esprit, n'est rien auprès de ce qu'ils nous ravisent à nous-mêmes. Ils mériteraient qu'on les appelât des barbares, des ennemis de la civilisation, s'ils avaient conscience de leur œuvre, mais ils ne savent ce qu'ils font, c'est leur excuse : elle vaut ce qu'elle vaut.

Assurément mes amis et moi nous étions, dans ma jeunesse, des novateurs moins présomptueux

quand, à la suite de Pierre Leroux, nous nous proclamions les disciples d'une religion nouvelle, la religion de l'humanité. L'un de nous ayant un jour, dans une de nos assemblées, loué nos ancêtres d'avoir élevé, au milieu de la capitale, un temple à la Vierge, « *auguste et pur symbole de l'humanité* », ce passage de son discours fut accueilli par d'unanimes applaudissements. Vous nommerez comme il vous plaira notre erreur passagère (pour moi surtout elle fut de courte durée); vous l'appellerez folie, impiété, manie : avouez du moins qu'il nous restait un sentiment assez vif, une certaine connaissance de la nature humaine et de ses aspirations.

Mais voyez, ajouta l'étranger, en baissant la voix pour ne pas troubler la prière de deux jeunes filles ou plutôt de deux enfants qui s'étaient agenouillées au pied du hêtre ; voyez, voilà qui vaut mieux que tous nos raisonnements : voilà la voix de la nature, le témoignage d'une âme simple et candide. C'est l'heure où l'on vient de la ville voisine¹, par groupes de deux, trois ou quatre personnes, toujours avec une décence parfaite, quelquefois avec un vrai recueillement. J'aurais été surpris que, par cette belle après-midi d'oc-

¹ Bar-le-Duc.

tobre, le nombre des visiteurs ne fût pas considérable, — regardez-les venir de deux routes à la fois, — car dans quelques semaines, l'été de la Saint-Martin une fois passé, c'est l'hiver avec toutes ses rrigueurs. J'ai vu se succéder ici, depuis quelques jours, tous les âges, toutes les conditions, toutes les formes de la prière, depuis celle de l'enfance qui ne sait rien de la vie et de ses épreuves, jusqu'à celle de la vieillesse qui en a épousé les amertumes. Tour à tour toutes les nuances de l'amour, de la foi, de l'hommage, de la supplication, de la reconnaissance, sans que jamais l'humanité se lasse de prier, ni la Vierge d'écouter et de transmettre sa prière. L'humanité..... elle sait que dans le cœur d'une mère la bonté est infinie et la miséricorde inépuisable.

— L'est-elle moins dans celui de Dieu ?

— Assurément non, et il a sa place, la première place dans ces prières qu'on adresse à sa Mère, je n'ai pas besoin de vous l'apprendre. On conjure Celui dont l'amour nous est connu, mais dont la majesté nous effraie, par celle qui pétrie de notre argile nous semble plus près de nous, comme elle est plus près de son cœur. Il est à la fois la bonté et la justice : elle n'est que la bonté et elle peut quelque chose pour suspendre les coups de la justice. Quelles grâces, quels délais le Verbe refuserait-il à sa Mère, à celle dans le

sein de laquelle il a pris un corps mortel ?

— Vous parlez, Monsieur, comme un vrai chrétien, comme un catholique.

— Je sens qu'on le devient avec l'âge, quand on aime la vérité pour la vérité, et que, libre des préjugés de secte ou de parti, on regarde en soi et autour de soi avec une sérieuse attention. On observe, on compare, on descend au fond des choses, et alors

— Et alors, Monsieur, permettez-moi d'achever votre pensée, on comprend que certaines pratiques religieuses ont des fondements plus solides qu'on ne le supposait. On voit le culte extérieur (la superstition mise à part, comme elle doit l'être) se rattacher à des vérités d'une importance capitale, et la piété des âmes simples à la plus sublime philosophie. L'instinct religieux, qu'il vaut mieux nommer le sens religieux, traduit à sa manière les spéculations des théologiens et des sages. Pour ces derniers et au regard de la continuité absolue, de l'harmonie universelle dont vous parlez tout à l'heure, rien n'est beau, rien n'est grand, comme de voir l'humanité élevée dans la personne de la Vierge aussi haut qu'il était possible, par le même prodige d'amour qui fait descendre, sans l'abaisser, la Divinité jusqu'à l'homme. Mais ces merveilles de l'Incarnation croyez-vous que le peuple chrétien, instruit comme il l'est dès l'enfance, ne

sache pas sinon tout ce qu'elles renferment de *transcendant*, comme on dirait aujourd'hui, du moins.....

J'allais continuer, et l'étranger m'écoutait avec une bienveillante attention, quand des cris joyeux nous annoncèrent l'approche de son hôte et de sa jeune famille. Les hautes considérations en furent arrêtées tout à coup, mais non les prières qu'elles avaient entrepris de justifier. Il n'y aurait plus de métaphysiciens sur cette terre, qu'on ne cesserait pas pour cela d'invoquer la reine du ciel et des saints, la consolatrice des affligés, au pied du hêtre séculaire et dans tous les sanctuaires du monde catholique.

PRIÈRE

PLACÉE SOUS L'IMAGE DE LA VIERGE DU HÊTRE.

Vierge Sainte, au milieu de vos jours glorieux, n'oubliez pas les tristesses de la terre.

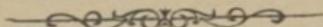
Jetez un regard de bonté sur ceux qui sont dans la souffrance, qui luttent contre les difficultés, et

qui ne cessent de tremper leurs lèvres aux amer-tumes de cette vie.

Ayez pitié de l'enfant qui marche, ignorant, au-devant des dangers du monde ; de la mère qui tremble de survivre à ceux qu'elle a mis au jour et qu'elle craint de laisser orphelins ; de la jeunesse qui pleure à chaque espérance perdue ; de l'âge mûr qui comprend et redoute l'avenir en songeant au passé ; de la vieillesse imprudente qui entassant jour sur jour sans en peser le prix, a trop oublié le but vers lequel le temps l'a poussée brusquement.

Ayez pitié de ceux qui s'aimaient ici-bas et qui ont été séparés.

Ayez pitié de l'isolement du cœur, de la faiblesse de notre foi, des objets de notre tendresse, de ceux qui pleurent, de ceux qui prient, de ceux qui tremblent... et donnez à tous l'espérance et la paix.



XI

LA BAIE D'AKAROA

En avant, pour la civilisation chrétienne !

Pages détachées d'un journal de voyage.

Christchurch¹ (Nouvelle-Zélande),
3 décembre 1886, au soir.

Voici très exactement la fin de ma conversation avec le vieillard de la Baie :

Nous sommes, m'a-t-il dit, nous autres Français, — car, malgré l'éloignement, la France est toujours ma patrie : je suis resté Français jusqu'au fond de l'âme, — oui, nous sommes les victimes et souvent les propagateurs d'une phrase banale, d'une ridicule sentence comme nos compatriotes

¹ Mgr J.-J. Grimes, de la Société de Marie, est actuellement évêque de cette ville.

les acceptent et les répètent avec une crédulité qui m'étonne.

— De quelle phrase, de quelle sentence voulez-vous parler ?

— Vous ne devinez point !... Et pourtant cette déplorable affirmation vous l'avez entendue mille fois.

— Il est possible, mais...

— Vous n'y souscrivez pas, vous connaissez trop bien l'histoire de votre pays pour répéter après une foule de Français qui l'ignorent et se croient fort sensés : *le Français ne sait pas coloniser* ; — *la France n'est pas faite pour avoir des colonies*. Dites alors que ni son génie, ni sa langue ne sont faits pour se répandre, qu'ils n'ont rien de communicatif, rien de sympathique ; qu'elle-même doit de plus en plus, de tout son pouvoir, se resserrer, s'amoindrir, quand tout s'étend autour d'elle ; que sa destinée fatale, inévitable, est de tomber, à bref délai, au dernier rang des nations civilisées. Quand j'entends les trop rares Français qui abordent dans nos deux îles-sœurs s'autoriser de cette banale excuse, pour céder au premier obstacle et s'en retourner au plus vite, une sombre tristesse envahit mon âme, et je me prends à douter de l'avenir.

— A mon tour de vous dire : ne doutez pas, et surtout ne désespérez pas. Deux fois déjà, depuis

dix ans, j'ai revu dans mes voyages les anciennes colonies que la France a perdues par la faute de ses gouvernans, à la fin du siècle dernier. Le Canada seul, avec les incroyables progrès de sa population et de ses riches cultures, suffirait à prouver que nulle race plus que la nôtre n'est apte à coloniser, quand on choisit, pour l'y établir, un milieu favorable, dût-on ensuite la laisser à elle-même, à ses instincts et à son génie. On oublie trop que nous sommes à la fois audacieux et persévérandts, que les descendants de nos hardis coureurs de bois, les métis français parcourent encore, mêlés aux sauvages, l'immense région qui se termine à la mer glaciale, tandis qu'au sud des États-Unis d'autres métis, eux aussi d'origine française, portant des noms français, sont les auxiliaires dévoués des Missionnaires catholiques établis sur les bords de la rivière canadienne....¹

— J'ignorais, je l'avoue, ces détails : les livres qui pourraient nous les faire connaître ne parviennent pas jusqu'à nous : la Nouvelle-Zélande est si loin du Vieux-Monde !

¹ Dans le Territoire indien (Indian Territory) érigé, au point de vue religieux, en Préfecture apostolique, et confié aux Pères bénédictins. Le Préfet actuel est Dom Ignace, lorrain d'origine.

— Où est, dans l'Amérique du Nord, le fleuve que les Français n'ont pas découvert, et descendu ou remonté les premiers ; les déserts qu'ils n'ont pas traversés au péril de la vie et au prix des plus cruelles privations ; la tribu sauvage avec laquelle ils n'ont pas combattu, puis fraternisé ? Agriculteurs pacifiques, ils couvraient en même temps de leurs fermes et de leurs villages de plus en plus nombreux les deux rives du Saint-Laurent. Aujourd'hui ils débordent, ils s'avancent par phalanges serrées dans le Maine et les États voisins jusqu'à New-York. Quelle race, à part la race anglo-saxonne, a donné au monde pareil spectacle ! Non, ce n'est pas la France qui manque du génie colonisateur, ce sont ses chefs qui ont manqué à la France ; ils n'ont rien su diriger, rien su prévoir, surtout ils n'ont rien su conserver.

— Il est vrai, et nous en sommes la meilleure, la triste preuve ici, sur cette terre, qu'avec un peu de décision et d'habileté il était si facile de rendre une terre française.

Cette île, qui pourrait être une terre française, c'est la Nouvelle-Zélande ; depuis plus d'un mois je la parcours et je commence à la bien connaître. Le colon avec lequel je m'entretenais, il y a quelques heures, sur le seuil de sa maison, en vue de

la vaste baie d'Akaroa, c'est le dernier survivant de l'expédition française qui vint, quelques jours trop tard, élever en 1840, au lieu même où nous parlions, le drapeau de la France, et qui l'abaissa devant la première sommation de l'Angleterre. Louis-Philippe, Guizot son ministre, pouvaient-ils agir autrement qu'ils n'ont fait? Devaient-ils renoncer ainsi, presque sans résistance, à leur projet longuement médité, exécuté avec trop de lenteur? Les souvenirs de cette expédition bien vite oubliée sont trop vagues dans mon esprit, pour que je puisse les juger l'un et l'autre. Tout ce que je sais (je l'ai vu, de mes propres yeux vu, je le vois tous les jours), c'est que l'Angleterre a fait, en moins d'un demi-siècle, des deux îles-sœurs une colonie florissante. Elle y a solidement établi cinq cent mille de ses enfants, Écossais, Irlandais et Anglais; elle y a bâti des villes comme Auckland, Nelson, Wellington, Dunedin, Christchurch où j'écris en ce moment et reprends mon journal interrompu, dans l'hôtel le plus confortable. Les indigènes Maoris, après des guerres sanglantes, ont été réduits, refoulés dans quelques cantons peu fertiles; leur nombre, comme il arrive presque fatalement au contact des Européens, diminue de jour en jour, moins rapidement toutefois depuis qu'un grand nombre d'entre eux sont catholiques. L'agriculture, l'éle-

vage des troupeaux, le commerce, l'industrie elle-même se développent avec une merveilleuse rapidité. C'est un Empire qui naît aux extrémités du monde et qui embrassera tôt ou tard, avec l'immense continent australien, la Nouvelle-Zélande, et, de proche en proche, les îles les plus voisines, pour atteindre à la fin jusqu'aux plus lointaines.

Nos Français ne sont-ils donc venus jusqu'ici, n'ont-ils apparu sur cette plage d'Akaroa que pour mieux constater notre impuissance ? Ils étaient trente ou quarante sous la conduite du capitaine Langlois, médiocrement pourvus d'ailleurs de tout ce qu'il faut pour créer et faire prospérer une colonie. Le *Comte de Paris*, un vieux bâtiment qui les avait amenés, ne tarda pas à retourner à Bordeaux ou à Nantes d'où il était parti ; c'est à peine s'ils reçurent, dans les années qui suivirent, quelques rares visites des vaisseaux français, puis on les oublia. Je les revois aujourd'hui, ou plutôt je revois leurs descendants : la plupart d'entre eux ont prospéré, leurs plantations se sont développées, ils ont conquis l'aisance, quelques-uns même la richesse, mais faut-il le dire ? Entourés par les fermiers anglais qui cultivent les riches plaines de Canterbury, mariés à leurs filles, ils en ont adopté peu à peu la langue et les mœurs ; encore quelques années et il n'y aura plus de français que le nom

des habitants. Seuls, les premiers colons, les plus anciens chefs de famille, sont restés fidèles, jusqu'à la fin de leur vie, aux usages et à la langue de la patrie.

Mon hôte, l'excellent M. Delmont, beau et grand vieillard, encore robuste malgré ses soixante-dix ans, porte au cœur, toujours vivant, toujours ardent, l'amour de la France. Il avait vingt-quatre ans quand il la quitta : le souvenir des premiers temps de sa vie ne s'est jamais effacé de sa mémoire. La vieille église d'Avranches, la plage sur laquelle il a joué si souvent, ses jeunes camarades, le Mont Saint-Michel vers lequel se dirigeait à marée basse leur bande joyeuse, tout cela est encore présent à sa pensée et ne cesse de revenir dans ses entretiens. C'est pour la troisième fois que je lui rends visite, depuis une semaine que je suis installé à Christchurch. J'y serais allé plus souvent, mais le bateau qui part de Littleton ne fait ce trajet que tous les deux jours ; il faut me résigner à l'attendre.

Christchurch, 4 décembre 1886.

Aujourd'hui, contre l'habitude de cette saison en Nouvelle-Zélande, — elle correspond aux premiers jours de notre été, — le ciel était sombre,

couvert de nuages : deux visites ont rempli les heures de l'après-midi. L'une n'avait d'autre objet, je le croyais du moins, que l'industrie locale, le commerce avec l'Amérique du Sud : elle m'a donné davantage. Un jeune Chilien représente ici, sous la direction d'un de ses compatriotes plus âgé et plus expérimenté, une puissante maison de Valparaiso. Nous nous étions rencontrés chez mon ami de la baie d'Akaroa : c'est pour répondre à ses instances que je suis venu le voir, mais ses vastes entrepôts où sont accumulées tant de richesses m'ont intéressé beaucoup moins que sa personne. Agé de vingt et un ans à peine, il est intelligent, aimable, et il a reçu dans son pays une éducation qui donne la meilleure idée de sa famille, une instruction qui fait honneur à ses maîtres. Le commerce ne lui plaît qu'à demi : il est assez riche pour choisir à son gré une autre carrière moins lucrative peut-être, — mais que lui importe, — assez jeune pour s'y préparer. Il paraît que ses visites à la Baie sont de plus en plus fréquentes. Les intérêts de sa maison l'y ont d'abord conduit ; est-ce sa liaison de plus en plus intime avec Paul, le plus jeune fils de M. Delmont, ou n'est-ce pas plutôt Charlotte Delmont, une enfant de seize ans qui l'y rappelle ? — Je ne me prononce pas, Dieu m'ayant doué, dans les questions de ce genre,

d'une pénétration au-dessous de la moyenne. A première vue, l'union me semblerait des deux parts fort convenable et le couple très bien assorti.

Ma seconde visite a été pour le Père Germain, un des Religieux Maristes qui évangélisent la Nouvelle-Zélande et qui ont, au prix de fatigues sans nombre, converti au catholicisme plusieurs tribus de Maoris. Le Père Germain est né dans un village voisin de Beaucaire, peut-être même dans la banlieue de cette ville ; il joint à une vivacité toute méridionale une grande douceur de caractère et une active obligeance que ne lasseraient pas, je crois, les requêtes les plus importunes. Entré tout jeune dans la Compagnie dont la naissance et les premiers établissements ne remontent pas à plus d'un demi-siècle¹, il a professé les *humanités* en France, dans un de ses meilleurs collèges, et plus tard, l'espace de

¹ A cette Congrégation naissante appartiennent le R. P. Monfat bien connu par ses solides écrits sur l'éducation et l'enseignement, le R. P. Klein, auteur du beau et savant livre : *Le Pape*. Le Père Monfat a raconté, dans trois ouvrages pleins d'intérêt, l'histoire des travaux des R. P. Maristes dans les îles dont l'apostolat leur a été confié. Il publiera prochainement celle des Missions de la Nouvelle-Zélande.

dix ans, à Wellington, dans le magnifique établissement qui n'a guère de rivaux en Nouvelle-Zélande. Il compte autant d'amis que d'anciens élèves : cet éloge qu'on prodigue ailleurs, qu'il soit ou non justifié par les faits, est pour lui d'une rigoureuse exactitude. Depuis quatre ou cinq ans, le Père Germain, dont la santé réclamait une vie plus active, visite tour à tour les quelques communautés catholiques éparses aux environs de Christchurch¹, et dans la presqu'île. Il était chez M. Delmont lors de ma seconde visite ; il ne m'a fallu que peu d'instants pour l'apprécier à sa valeur et pour constater jusqu'où s'étend son influence. Décidément de toutes les béatitudes proclamées par le Sauveur dans le Sermon sur la montagne, celle qui produit dès ici-bas les effets les plus sûrs, c'est la douceur, c'est la bonté, quand l'intelligence les accompagne : *beati mites*. Grâce au Père Germain consommant l'œuvre des Religieux qui l'avaient précédé, M. Delmont est devenu un parfait chrétien : aucun obstacle sérieux ne s'y opposait d'ailleurs, ni dans le cœur, ni dans l'esprit. L'âme de Paul, le plus jeune de ses fils, celle de Charlotte (sa naissance

¹ Siège d'un évêché catholique.

a coûté la vie à sa mère), n'étaient pas moins droites, moins bien disposées : le saint et savant Religieux a fait de l'une et de l'autre, la grâce de Dieu aidant, les âmes les plus pures, les plus gracieusement épanouies, les plus belles à contempler. J'ajouterai pour Paul ce trait de ressemblance avec son maître, qu'il joint à une grande douceur une singulière énergie, à laquelle répond sa vigueur physique : c'est, dans un beau corps, robuste et sain, une âme fortement trempée.

Le Père est trop pénétrant, il connaît trop bien le cœur humain et le secret de ces sentiments dont on subit l'empire avant de se les avouer à soi-même, pour n'avoir pas deviné l'amour, — appelons les choses par leur nom, — de Pedro pour Charlotte. Celle-ci s'en doute-t-elle ? Y correspond-elle ? La première question ne m'embarrasse pas tellement, et j'espère y pouvoir répondre sans autres lumières que les miennes. La seconde est plus délicate : on comprend sans peine pour quels motifs je n'ai pas insisté près du Père ; il doit savoir ce qu'il en est, mais il n'a pas le droit de dire ce qu'il sait. Du moins m'a-t-il, sans aucun détour, fait connaître le très vif désir qu'éprouve M. Delmont de garder le plus longtemps qu'il pourra sa fille auprès de lui ; elle est si jeune, si frêle : ce n'est encore qu'une enfant. Le caractère de Pedro lui-même, malgré les belles qualités

qu'on s'accorde à lui reconnaître, est-il entièrement formé ? Quelles preuves a-t-il données de décision et de persévérance ? Il faut beaucoup de l'une et de l'autre dans ces pays nouveaux, où l'on est sans cesse aux prises avec des difficultés inattendues et obligé de compter presque uniquement sur soi-même. J'ai compris que ces réflexions, ces hésitations sont communes au père de famille et à son ami le Religieux.

J'aurais voulu encore visiter les deux fils de M. Delmont, établis l'un et l'autre à Christchurch et mariés le premier à une Anglaise, le second à la fille d'un Irlandais très influent dans les colonies. L'ainé, déjà père de plusieurs enfants, avait d'abord assez mal réussi dans son commerce ; ses affaires sont en train de prendre une tournure plus favorable. Le cadet n'a encore qu'un fils et une toute petite fille ; il est riche et vient en aide à son frère. Mais les deux premières visites se sont prolongées à ce point qu'il n'était plus temps d'en entreprendre une troisième. A demain donc la suite de ces conversations qui m'apprennent tant de choses, et me font admirer de plus en plus les laborieux colons de la Nouvelle-Zélande.

Christchurch, 5 décembre 1886.

Mes deux visites ajournées de nouveau. Une lettre que je reçois ce matin m'oblige à quitter

l'île avant la date que je m'étais d'abord fixée. On m'attend à Sydney pour y célébrer les fêtes de Noël; nous partirons ensuite, les deux jeunes gens qui m'ont été confiés et moi, pour le dernier, le grand but de notre voyage. Ils auront vu de l'Australie tout ce qui leur importait d'en connaître; ils seront assez bien instruits pour donner, à leur tour, aux parents, aux amis qu'ils ont laissés, l'un en Hollande, l'autre en Belgique, les renseignements qu'ils leur ont promis. Eux dont les grands parents se sont peut-être en 1831 envoyé des balles et des boulets sous les murs d'Anvers, les voilà qui, la main dans la main, fraternellement unis, ont parcouru les immenses prairies, franchi les montagnes, visité les jeunes cités de la Tasmanie et de l'Australie, depuis Adélaïde et Hobart-Town jusqu'à Brisbane. La religion seule pouvait opérer ce prodige d'enchaîner aussi étroitement ceux que la politique avait autrefois si profondément divisés, un fils de la libre Néerlande et un fils de la jeune et vaillante Belgique, tous deux également dévoués à l'Église leur mère. Nous verrons quelque chose de plus grand encore et de plus merveilleux, quand à Zanzibar, à Bagamoyo, à Tabora, enfin sur les rives des grands lacs, les enfants de toutes les nations, parlant toutes les langues, mais n'ayant qu'une foi, une passion au cœur, se presseront autour

des Pères blancs pour les protéger, et se dresseront en face de l'esclavage qui renait plus barbare, plus hideux que jamais.

Mais laissons au temps, à un temps rapproché le soin de faire son œuvre..... Si mon nouvel ami, M. Delmont,..... non, n'y songeons pas, imposons à nos vœux le silence le plus absolu. Il serait trop cruel de priver, même pour un an ou deux, ce noble vieillard de son Paul, de son seul appui..... Je sais qu'il lui resterait sa fille, ses deux fils ainés, leurs femmes qu'il aime l'une et l'autre comme si elles étaient ses propres enfants, et on assure qu'elles en sont dignes..... Non, pas un mot, pas une allusion ne trahira le secret désir que je repousse au fond de mon âme, que je n'ai pas même le droit de former.....

Le ciel s'est éclairci, il a repris sa sérénité et le soleil toute sa force. Le bateau part du port de Littleton dans une heure : en route pour Akaroa.

Christchurch, 6 décembre de grand matin.

Vainement hier soir, à mon retour de la baie, j'ai essayé de me recueillir et d'écrire : je n'y suis point parvenu. Mon émotion était trop vive ; je suis encore à m'interroger et à m'en demander la

cause ; il ne s'est rien passé, en effet, que de fort simple, rien surtout qui puisse m'inspirer le moindre regret. J'ai voyagé sur le bateau, mais sans les connaître, avec les deux belles-filles de M. Delmont ; j'étais arrivé un peu avant elles à sa demeure. Les fronts se sont assombris quand j'ai parlé de mon prochain départ : on comptait sur un plus long séjour. Les Français sont si peu nombreux, ils abordent si rarement dans ces îles lointaines ; c'est un si grand bonheur de s'entretenir avec eux du pays natal, de son glorieux passé, de ses malheurs, de son relèvement rapide. Quelques marins déserteurs, quelques évadés de la Nouvelle-Calédonie, qu'on ne saurait voir, avec lesquels on ne peut entretenir aucune relation, sont loin de représenter ici la France qu'ils déshonoreraient plutôt aux yeux des Zélandais. On parle, il est vrai, de trois jeunes gens venus du Lyonnais ou de l'Auvergne avec des capitaux suffisants pour se former au métier d'éleveurs, et qui auraient ensuite pleinement réussi. Par malheur ils habitent dans l'île du Nord, à quelque distance de Wellington ; ils ne semblent pas se douter qu'ils ont dans la baie d'Akaroa des compatriotes tout prêts à leur tendre les bras.

J'éprouve, après quatre ou cinq visites que je leur ai faites, autant de peine à prendre congé d'eux, à leur dire un adieu presque sans espoir

de retour, que s'ils étaient pour moi de vieux amis. Ils m'ont pressé de questions sur les causes de mon départ et le but de mon voyage à Sydney. J'ai dû leur dire que deux jeunes gens, l'un Belge, l'autre Hollandais, m'avaient été confiés par leurs familles; qu'ils m'avaient quitté en vue d'Auckland pour explorer les colonies australiennes. L'Australie où j'ai séjourné deux ou trois mois, lors de mon premier voyage autour du monde, n'ayant plus rien à m'apprendre, j'avais préféré pendant ce temps, visiter la Nouvelle-Zélande que je ne connaissais point, mais dont je garderais le plus doux, le plus ineffaçable souvenir.

De Sydney nous devons ensemble nous rendre sur la côte orientale de l'Afrique, à Zanzibar, ensuite à Bagamoyo, pour nous y rencontrer avec les missionnaires de Mgr Lavigerie, les Pères blancs, établis depuis quelques années à peine sur les bords des grands lacs où ils ont entrepris de prêcher l'Évangile.

« Seuls contre tant d'ennemis qui s'opposent à leur généreux dessein, il leur faut combattre à la fois le fétichisme le plus grossier, mais le plus enraciné dans les âmes, le mahométisme qui se dédommage dans ces régions lointaines des pertes qu'il subit dans le voisinage immédiat des peuples chrétiens, l'esclavage enfin, qui donne lieu plus que jamais à un odieux trafic où l'audace le dis-

pute à la barbarie. Les laissera-t-on succomber sous une tâche si lourde, mourir de fatigues et de privations les uns après les autres, ou vivre dans de continuelles alarmes, sans pouvoir rien fonder de solide et de durable ? Les trafiquants commencent à voir en eux leurs plus redoutables ennemis, les féticheurs et les rois sauvages ont appris, dès les premiers jours, qu'ils sont les adversaires irréconciliables de leurs mensonges et de leurs crimes. Ils ne tarderont guère à leur prouver leur mauvais vouloir ou leur haine.

« Attendra-t-on qu'ils les immolent jusqu'au dernier, qu'ils détruisent avec eux tous les germés, toutes les espérances de la civilisation dans cet immense continent, dont les trafiquants arabes sont en train de faire un désert couvert des ossements desséchés de leurs victimes ? Tant de douleurs d'une part et de si atroces cruautés, de l'autre de si héroïques dévouements trouveront-ils nos cœurs insensibles ? On a vu déjà ce que pouvaient contre ces bourreaux plus audacieux que nombreux, contre ces roitelets acharnés les uns contre les autres, le calme courage, la persévérence de quelques hardis explorateurs, d'un Livingstone, d'un Brazza. Ne peut-on faire mieux encore, en suivant leurs traces et en profitant de leurs exemples ? Que cinq ou six jeunes gens pleins de foi et d'ardeur, maîtres de leur temps

et de leur fortune, se présentent les premiers, qu'ils se dérobent aux périls de la richesse, de la vie molle et facile, aux séductions du plaisir, aux perfides attractions des grandes capitales, foyers empoisonnés où se corrompt toute vertu, où se flétrit tout noble sentiment; qu'ils viennent se mettre à la disposition des missionnaires et de leur chef, l'archevêque de Carthage; ils seront bientôt suivis de plus de volontaires qu'il n'en faudra. Il s'agit moins ici, en effet, du nombre que de la discipline et du courage, mais surtout d'une constance à toute épreuve. »

Ai-je parlé avec plus d'animation que de coutume, ou bien ces derniers instants donnés à l'amitié disposaient-ils l'âme de mes hôtes à sentir plus vivement? je ne sais; mais on m'écouta d'abord avec attention, peu à peu avec une émotion croissante qui se peignait sur tous les visages. Le père et les enfants faisaient cercle autour de moi devant l'habitation de M. Delmont, en face de la baie, dont les eaux qu'agitait à peine un léger souffle, resplendissaient des feux du soleil. Tout autour de nous, dans un vaste jardin qu'en France on nommerait un parc, une végétation puissante qu'il faut contenir sans cesse au lieu de lui venir en aide, comme dans nos climats du Nord, l'eucalyptus aux mille variétés, le palmier, le bananier, d'énormes véroniques, des

youcas de toutes les grandeurs, les arbres et les arbisseaux, les fleurs et les fruits de l'Europe soigneusement cultivés, à côté de ceux qui sont propres à la Nouvelle-Zélande. On eût dit d'une belle journée de printemps, mais d'un printemps prêt à céder la place à l'été; partout des roses épanouies dont le doux parfum embaumait l'air, et nous rappelait la France, tandis que, sous l'abri de leur vert feuillage, les cerises rouges et mûres n'attendaient plus qu'une main pour les cueillir. Le spectacle que la nature nous donne en Europe à la Saint-Jean, elle l'offre ici aux approches de Noël. Les blés sont presque partout défleuris; on est au point de les récolter sur le continent australien plus avancé que la Nouvelle-Zélande. C'est l'époque où se concluent les marchés avec les fermiers de la vaste plaine qui nous avoisine. Pedro la parcourait à cheval, mais toujours plus près que plus loin d'Akaroa; ce jour-là même il s'en était si fort rapproché, que le désir lui était venu de venir saluer la famille Delmont, et il n'y avait pas, bien entendu, résisté.

Ce n'était pas le moins ému de mes auditeurs. Je voyais ses grands yeux noirs d'une extrême douceur se mouiller de larmes qu'il ne parvenait pas toujours à retenir. Sur le visage de Paul, au contraire, et dans ses regards, on pouvait lire tour à tour l'indignation ou une génér-

reuse ardeur ; je le vis, à plusieurs reprises, serrer vivement la main de son ami dont le bras s'appuyait sur son épaule. Le Père Germain manquait à cette réunion intime, mais il connaît mes projets ; je lui ai tout dit lors de ma première visite. La journée d'ailleurs ne se passera pas sans que je l'aie vu de nouveau.

Quant aux deux belles-sœurs, elles méritent tous les éloges qu'on m'avait faits d'elles ; leurs caractères pourtant sont loin de se ressembler ; il paraît qu'il en est de même pour les deux frères, leurs maris.

Christchurch, 6 décembre au soir.

C'en est fait : ma résolution est prise, et le Père Germain n'a pas eu besoin de se mettre en frais d'éloquence pour me persuader ; mon âme était trop bien d'accord avec la sienne. J'acquiesce à sa demande ; je renonce à explorer le sud de l'île, à visiter Dunedin ; peut-être, plus tard. et pourquoi pas ? J'ai déjà tant voyagé qu'un voyage de plus.... Je ne sais quel attrait me ramène à cette baie d'Akaroa, car j'y dois aller une fois encore au retour d'une excursion dans les montagnes voisines. Je l'ai promis ; ce jour-là nous y serons tous ; personne ne manquera au rendez-

vous. Cette course me prendra deux ou trois jours à peine, puis je m'empresserai de revenir. Oui, je m'empresserai, c'est bien le mot propre, car au terme de ce voyage il y a des Français à voir, des amis qui m'attendent, mais auxquels c'est, hélas ! un dernier adieu que je vais dire. On a beau voyager, courir le monde pour y voir sans cesse des choses nouvelles, s'imaginer même, pendant de longues années, qu'il n'y a pas de bonheur comparable à celui-là, tout à coup, je ne sais comment, d'invisibles liens se nouent entre ce passant d'un jour et d'autres hommes qui l'ont aimé, vers lesquels il se sent attiré et qu'il ne verra plus ; on se sépare avec tristesse, quelquefois avec un véritable déchirement de l'âme. Rien n'était pur et délicat comme cette première fleur de l'amitié, et voilà qu'elle s'incline pour bientôt mourir ; elle va tomber de sa tige avant d'être épanouie et d'avoir donné tout son parfum. Est-on sûr de rencontrer ailleurs, et même dans son pays, une confiance aussi entière, des sympathies aussi sincères, d'aussi belles âmes ?

Celles que j'ai connues, dont j'ai joui à la baie d'Akaroa, celles que je ne cesserai jamais de regretter, sont bien les plus loyales, les plus favorisées du Ciel dont j'aie, dans ma carrière déjà longue, gardé le souvenir. Voilà bien la jeune fille comme l'a faite une nature libérale, comme

le christianisme l'a perfectionnée, belle d'une beauté qui s'ignore, plus belle encore d'une innocence qui n'a pas l'idée et qui ne sait pas même le nom du mal. Voilà les jeunes gens, Pedro et Paul, comme le nombre ne cesse d'en diminuer dans notre Vieux-Monde ! Chrétiens par le cœur, par l'esprit, par la vie entière, tout entiers au travail des champs ou au soin du négoce, ils ne connaissent que les plaisirs dont le souvenir est lui-même une joie pour l'âme. Jamais ils n'ont ouvert un roman : — on n'en lit guère dans la Nouvelle-Zélande, il n'y a pas encore de gens inoccupés, en peine de leurs loisirs, — et du théâtre ils savent tout juste qu'il existe. Aucune excitation malsaine n'est venue, avant l'âge, solliciter et corrompre leur sensibilité. Le trésor de leurs larmes et de leur compassion pour le malheur est encore intact. Comme ils ne l'ont pas dépensé pour des héros de parade et des infortunes imaginaires, il peut s'ouvrir largement pour les maux réels.

Aussi, n'ai-je pas eu besoin, pour les émouvoir, d'insister longuement sur les crimes et les horreurs de l'esclavage, de peindre, sous les couleurs les plus vives, l'horrible cupidité des uns, les inexprimables souffrances des autres. Il ne m'a point fallu décrire avec une cruelle complaisance, comme on le fait dans les récits de quelques

voyageurs, les paisibles villages attaqués soudain au milieu de la nuit, pillés, ravagés, brûlés, les vieillards, proie inutile, égorgés sur-le-champ, les petits enfants arrachés du sein de leurs mères, immolés sous leurs yeux, les frères violemment séparés des frères, les hideux convois d'hommes enchaînés ou retenus par de lourdes entraves, traversant les déserts et laissant partout, le long de la route, en proie aux bêtes féroces, les cadavres des plus faibles ou de ceux qui n'avaient pas obéi au premier signe de leurs maîtres. C'était trop pour eux de la vérité vraie ; il m'a fallu l'adoucir, en omettre une partie, tant je voyais leurs yeux étinceler d'une généreuse colère ou se remplir des larmes d'une compassion profonde. Chez de telles âmes, si pénétrées du sentiment de la justice, ce n'est pas sans doute à une stérile pitié que se bornerait cet élan du cœur, et de viriles, d'énergiques résolutions suivraient bientôt..... mais ils ne s'appartiennent pas.

Pourquoi le Père Germain mis une première fois au courant de mes projets a-t-il voulu en entendre l'exposé complet, à partir des origines ? Pourquoi a-t-il accumulé les objections auxquelles d'ailleurs il savait mieux que moi découvrir des réponses ? D'où vient l'intérêt tout particulier qu'il semble porter à mon œuvre ? Je m'en éclaircirai à mon retour.

Christchurch, 9 décembre.

Décidément les Alpes du Sud, car c'est leur nom, sont au-dessous de leur renommée. De loin, avec leurs cimes neigeuses, elles semblent annoncer des merveilles. Est-ce le mauvais temps, est-ce toute autre cause : je n'ai pas eu la bonne fortune de les découvrir, ou bien je n'ai pas eu l'art d'en jouir. Moins élevées, moins imposantes les montagnes de l'île du Nord m'avaient offert des spectacles plus intéressants. Je préfère à tout ce que je viens de voir durant ces deux jours leurs lacs gracieux entourés d'une fraîche verdure, leurs grottes profondes, leurs curiosités naturelles, leurs cascades, leurs geysers où l'on peut risquer un bain rapide, à condition de ne pas s'y attarder. Il y a ici trop de mines, trop de chercheurs d'or, trop de Chinois, trop peu de Maoris. C'est au Nord, dans leurs pauvres huttes et dans leurs villages que j'ai appris à les connaître, j'allais dire à les aimer. Eux du moins ils n'ont pas disparu jusqu'au dernier, comme les indigènes de la Tasmanie trop faibles pour résister au rude contact de la race qui les pressait et les remplaçait. Leur nombre dépasse encore quarante mille ; ils devront de prolonger leur existence, peut-être

même de subsister à côté de leurs vainqueurs, au charitable apostolat, au dévouement des bons Pères Maristes.

C'est l'honneur de notre race, c'est peut-être de nos jours sa gloire la plus pure (presque tous ces Pères sont Français et quelques-uns seulement Irlandais), que son commerce et sa civilisation n'aient jamais été funestes aux sauvages et n'aient pas entraîné leur ruine. Au Canada comme en Océanie, nos missionnaires se sont montrés, dès les premiers jours, leurs amis et leurs protecteurs. Ils ont, pour les convertir et les civiliser, vécu de leur vie pauvre et misérable ; ils sont humblement descendus jusqu'à eux pour les éléver peu à peu jusqu'à nous. Excellents Pères Maristes, je n'oublierai jamais le fraternel accueil que j'ai reçu de vous dans vos résidences et dans vos collèges, ni les services que vous ne cessez de rendre à la civilisation. Vous continuez dignement, au grand honneur de la France, dans ce monde australien, îles et continent, l'œuvre que d'autres Religieux, vos prédecesseurs et vos modèles, avaient commencée et souvent menée à bonne fin sur les rives du Saint-Laurent, sur celles du Mississippi, dans les solitudes glacées du Nord de l'Amérique. Votre exemple est trop beau pour qu'on ne s'efforce pas de le suivre, même de très loin. Assez d'explorations, assez de voyages entrepris pour mon

plaisir ou pour satisfaire une vaine, une insatiable curiosité ! Désormais je veux, moi aussi, me dévouer aux autres, travailler, souffrir pour les autres. La pensée qui m'obsède devient de plus en plus claire à mon esprit : elle se précise, elle s'affermit. Oui, mon projet n'est pas une chimère..... Commençons, Dieu fera le reste.

Christchurch, 10 décembre soir.

J'ai passé la journée presque entière à Littleton, petite ville digne encore de son nom, mais qui ne cesse de grandir. Il y a bien, dans ce port de Christchurch, deux mille habitants, peut-être trois mille : pêcheurs, marins, ouvriers ; il y en aurait dix mille dans cinq ou six ans que je l'apprendrais sans surprise. Avec les habitants les hôtels viendront à leur tour, et Christchurch pourra bien en souffrir. Les voies rapides nous ont gâtés ; plus d'une fois les vingt-cinq minutes que dure le trajet de Christchurch à Littleton m'ont paru bien longues, et ont provoqué de ma part des mouvements d'impatience. Il aurait fallu trois heures autrefois pour parcourir la même distance, par des chemins affreux et dans des voitures assez semblables, si j'en crois les descriptions, à celles

dont se servent les Boërs du Transwaal. Où s'arrêteront nos exigences ? Si nous savions seulement bien user du temps que la vapeur nous épargne !

Un billet du Père Germain, que je reçois à l'instant, m'annonce qu'il m'attend demain à sept heures du matin pour une communication intéressante et pressante. Que me veut-il à cette heure matinale ?

Christchurch, 12 décembre.

Quelle journée ! que d'émotions ! et pourtant celle de demain m'en réserve d'autres dont la seule pensée..... Le Père Germain m'assure que la détermination de Paul vient de lui, qu'elle lui appartient tout entière. Il a réfléchi, mûrement considéré, puis il a parlé, il a demandé à son père..... de le quitter pour un an, pour deux peut-être..... de partir avec moi. La résignation de celui-ci est-elle aussi parfaite que le Père la dépeint ?..... Je vois d'ici sa douleur, celle de Charlotte..... Ne suis-je pour rien dans ces désespoirs et ces larmes ? Et toutefois j'ai beau rappeler mes souvenirs, sonder ma conscience, ma conscience ne me reproche rien, mes souvenirs ne témoignent d'aucun appel direct ou détourné

à des résolutions qui vont jeter le deuil dans une famille si belle, si parfaitement unie. Pour Pedro, sa détermination, si elle me surprend aussi, m'inquiète beaucoup moins. Orphelin de très bonne heure, il ne laisse derrière lui ni frère, ni sœur, et Paul est son meilleur ami. En partant avec lui pour cette terre d'Afrique, en l'accompagnant, c'est un frère qu'il accompagne ; peut-être même a-t-il pensé que par cette voie et en donnant cette preuve de courage, de dévouement: il y a dans notre âme tant de choses, désirs ou pensées, dont nous n'avons qu'une obscure conscience. Si c'est le signe le moins équivoque des entreprises approuvées du Ciel qu'elles débutent par les larmes, par les épreuves et les contradictions, la nôtre a quelque chance de réussir. En attendant, mon âme est brisée, et si les heures n'avaient été, depuis le matin, remplies par mille soins, mille démarches, je ne sais pas en quel état je serais arrivé à la fin de ce jour. Que me réserve celui de demain ? Quels seront, en présence de toute la famille, ces adieux qui devaient être les adieux d'un seul et qui seront en même temps, si toutefois ils persévérent dans leur résolution, les adieux de ces deux nobles jeunes gens à ce qu'ils ont de plus cher au monde ! Que rien n'arrive, ô mon Dieu, contre votre volonté ; mais que votre volonté s'accomplisse !

Christchurch, 14 décembre, au matin.

La journée tout entière est à moi : je m'appartiens, il en est temps, presque sans réserve jusqu'au repas du soir. Le Père Germain nous a quittés en toute hâte pour assister un de ses anciens élèves gravement malade, dans une ferme éloignée. Mes jeunes amis, demain mes compagnons de route et de dangers, ont assez à faire, Pedro de prendre quelques derniers arrangements, Paul de partager les heures qui lui restent entre ses deux frères et ses deux belles-sœurs, sans parler des nièces et des neveux qui l'accablent déjà sans doute de leurs questions et de leurs caresses. Car ils sont revenus avec moi coucher à Christchurch : on ne prolongerait pas impunément de tels adieux. Elle est pour toujours gravée dans ma mémoire, ou plutôt dans mon cœur, cette scène que je me sens impuissant à décrire, cette dernière visite à la paisible demeure d'Akaroa, mais son souvenir n'aura rien d'amer. C'est sur lui que je compte, au contraire, dans les dangers qui nous attendent, pour nous rendre aux uns et aux autres espoir et courage.

On parle souvent, dans les collèges et dans les livres, de ces natures héroïques, de ces âmes stoïques, dont il semble que l'antiquité aurait eu le privilège exclusif. Je ne sais au juste ce qu'il en est, ni si elles méritent leur renommée. Ont-elles, en tout cas, la sublime et simple beauté d'une âme chrétienne comme m'est apparue hier celle de M. Delmont, je ne le crois pas, j'affirmerais plutôt le contraire. Chez lui point de mots cherchés, aucune déclaration pompeuse, mais une résolution ferme, une douleur contenue, et au milieu de cette couronne d'enfants et de petits-enfants, — personne ne manquait à ce dernier rendez-vous — de bonnes, d'aimables paroles et des sourires toujours prêts à refouler des larmes. Le ciel était pur, la mer paisible ; il semblait que la nature se fût mise d'accord avec nos âmes ; aucun tumulte des flots, aucun bruit du dehors ne vint troubler la religieuse solennité de ces adieux. Pour Charlotte, assez mal instruite des distances et surtout des dangers, il s'agissait d'un voyage de quelques semaines, tout au plus de quelques mois, et, au retour, quels intéressants récits de Paul et de Pedro ! quels objets rares et curieux rapportés des plages africaines ! A peine si, de temps à autre, un léger nuage aussitôt dissipé que formé planait sur son front, ou un soupir involontaire s'échappait de sa poi-

trine. Frères et belles-sœurs s'effaçaient d'ailleurs discrètement devant elle et devant leur frère ; ils les laissaient jouir sans réserve des derniers moments que Paul avait à leur donner ; n'auraient-ils pas pour eux la journée du lendemain tout entière ? Le père Germain partageait avec M. Delmont le droit de posséder, avant tous les autres, celui dont il avait formé l'âme et fortifié, tout me porte à le croire, la généreuse résolution. Ce n'était plus toutefois l'heure des recommandations et des conseils ; c'était l'heure des épanchements affectueux précédant celle de la séparation suprême.

Elle approchait, elle allait bientôt sonner, quand M. Delmont dont l'émotion depuis si longtemps contenue était sur le point d'éclater, se raidissant contre lui-même :

— Vous partez donc aussi, mon Père ; vous nous quittez.

— Oui ; mais seulement pour quelques jours.

— Revenez, je vous prie, le plus tôt qu'il vous sera possible. Je compte sur vous comme sur mes propres enfants. N'oubliez pas votre promesse, et s'il m'arrive quelque chose durant l'absence de Paul.....

— Je serai là.

— Et si Dieu m'appelle à lui avant son retour, c'est vous, vous mon ami, vous, prêtre français,

qui m'accompagnerez à ma dernière demeure, et qui direz sur moi les prières de l'Église.

— Rejetez bien loin de vous ces tristes pensées.

— J'aime beaucoup vos bons Pères irlandais, mais ils n'ont pas respiré comme vous l'air de la France, ils n'en parlent pas la langue. Qu'ils me pardonnent cette faiblesse.

— Dites plutôt cette fidélité, mais ils n'ont pas à la pardonner, ils l'admirent. Pourraient-ils s'étonner que vous aimiez la France, comme ils ont au cœur l'amour de leur chère Irlande ?

— Vous n'oublierez pas non plus, mon Père, le drapeau.

— De quel drapeau voulez-vous parler ?

— De celui qui flotta durant quelques semaines au haut d'un mât, à l'angle de la maison, là où j'ai planté, en souvenir de lui, ce pin qui maintenant la domine. C'est moi qui l'ai descendu avec respect, quand il dut céder la place au pavillon britannique ; c'est moi qui l'ai gardé depuis lors avec un soin religieux. Le drapeau de la France accompagnera dans sa tombe le premier et le dernier des Français qu'il a couverts de son ombre, dans cette île où il devrait flotter encore. Paul m'avait promis de le déployer sur mon lit de mort, de l'étendre sur moi dans mon cercueil..... Vous le remplacerez, mon Père.....

Le Père Germain fit signe qu'il acquiesçait ; l'émotion paralysait sa voix.

— Et vous, mes enfants, dit M. Delmont en se tournant vers ses fils et ses filles de Christchurch, vous, nés dans cette île qui sera quelque jour le plus beau fleuron d'une riche couronne, demeurez fidèles à la patrie que Dieu vous a donnée. Aimez-la de tout votre cœur, servez-la de toutes vos forces ; on n'en peut bien aimer et servir qu'une. Ce peuple est bon, laborieux, religieux : ils possède une partie de la lumière ; Dieu le récompensera de sa fidélité à ses commandements en la lui donnant tout entière. Que les descendants des Français soient plus désintéressés, plus religieux, meilleurs citoyens que les autres ; n'ambitionnez pas de gloire plus haute, placez dans votre estime ces biens au-dessus de tous les biens.

Et comme la cloche du bateau faisait entendre son appel :

— J'aurais bien voulu pourtant en donner au moins un à la France, le dernier, mon Benjamin, celui qui va me quitter..... que peut-être je ne reverrai plus. Mais comment ?..... par quelles voies ?..... je ne sais et l'avenir est à Dieu seul. Que du moins il imite l'exemple de ces généreux et hardis Français, missionnaires, voyageurs..... qu'il voie à la Réunion une colonie, une image de la France..... Qu'il la serve, qu'il serve l'Église.

Puis, mettant les mains de Paul et de Pedro dans les miennes :

— Promettez-moi de veiller sur eux comme un père, ce mot dit tout ; — et vous, mes enfants, d'être l'un pour l'autre des frères inséparables.

Nous répondîmes par nos larmes, et comme la cloche continuait son appel :

— Bénissez-les, mon Père, et que Dieu les accompagne. Il tombe à genoux le premier, nous suivons son exemple et au pied du pin demi-séculaire, au lieu même où avait flotté le drapeau national, un fils de la France bénit ceux qui allaient, au cœur de l'Afrique, continuer les anciennes traditions de la nation des Francs, protectrice des opprimés, soutien des faibles.

La tâche est belle, mais elle est lourde ; je n'ose y songer sérieusement de peur d'en être accablé. Quatre jeunes gens auxquels, parmi tant de périls, je dois servir de père ! Ce serait folie que mon entreprise si je ne comptais pas sur le secours de Dieu. Nous l'invoquerons ensemble à Villa-Maria¹, pendant les belles fêtes de Noël ; puis tous les cinq nous nous élancerons sur la grande mer qui nous sépare de la Réunion et de Zanzibar. En avant, pour l'Église, pour la France, pour la civilisation chrétienne !

¹ C'est le nom de la Résidence des Pères Maristes à Sydney.

XII

LE CONVOI D'UN ENFANT

Sinite parvulos venire ad me.

« Oui, c'est bien le chant du psaume : « Louez, peuples, louez le Seigneur... », que j'entends de mon cabinet de travail. Serait-ce le convoi d'un enfant ? Ouvrons la fenêtre et voyons. — Ils sont quatre en tout : l'enfant de chœur avec la croix de la paroisse, un chantre, un prêtre, et un assez grand garçon portant sous le bras gauche une boîte de sapin où est enfermé le corps de la frêle créature, et, de la main droite, une croix de bois qu'on plantera sur sa tombe. Derrière eux pas un parent, pas un proche, rien qui rappelle la famille ou l'amitié : l'Église seule est présente. Mais pourquoi ces honneurs accordés à l'enfant que l'hospice voisin a vu sans doute naître et mourir, à l'enfant du pauvre que nul ne connaît, que personne n'a pleuré et dont elle fait tout le convoi ? Est-il seulement inscrit, cet enfant qui n'a fait que

paraître au monde, sur les registres de la cité de la terre ? A-t-on pris cette peine ? Qu'on l'ait fait ou non, la cité l'ignore, elle ne saura jamais rien de son court passage. L'Église, mère plus tendre et plus empressée, avait mis d'abord sur lui le sceau du Christ : elle sait le prix d'une âme, et que les âmes pures de la pureté du baptême sont au ciel une puissance qu'on n'invoque pas en vain. Ces légions sont une partie de sa force et comme son avant-garde au pied du trône de Dieu. Dans ce pauvre petit que précède la croix, qu'accompagnent ses chants, elle honore l'humilité et la pauvreté, elle honore un de ses fils baptisés au nom de la Trinité Sainte, égal, à ce titre, aux plus puissants d'ici-bas. Unissons notre prière à la sienne, nos invocations à ses louanges, car celui qui passe avec le signe du chrétien, membre inconnu de la cité de la terre est, dans la cité du ciel, un ange qui veillera sur nous.

24 septembre 1885.



XIII

MÉDITATION DANS UNE ÉGLISE INACHEVÉE

C'est grand dommage, en vérité, que cette église ne soit pas achevée, et que la générosité du peuple chrétien sollicitée tous les jours par tant d'œuvres d'un intérêt plus pressant ait dû laisser languir celle-là. Quand sera-t-elle reprise? Qui en fera les frais? Assurément c'est une bonne pensée d'avoir, contre l'usage ordinaire, édifié d'abord le chœur et le transept; mais il reste à construire la grande nef dans toute son étendue, les bas-côtés, le portail, la tour, c'est-à-dire les deux tiers de la dépense. Ni la génération présente, ni celle qui la suivra ne verront ce grand travail terminé, et la basilique, — car on peut lui donner ce nom, — dominant la ville de sa masse imposante, comme c'est le cas pour Toul, Metz, Reims et tant d'autres cités, dans cette région de la France.

Enfin, telle qu'elle est, réduite à ces proportions et à ces promesses, elle a déjà son caractère; on y peut prier Dieu, admirer le génie de

l'homme et ranimer en soi le sentiment du beau. Oui, le sentiment du beau..... et ce n'est pas trop dire, à condition bien entendu que l'âme se recueille et qu'elle ne soit point vulgaire. Les moins cultivés, les moins instruits reçoivent, en pénétrant ici, une impression salutaire ; les autres étudient, analysent, admirent en proportion de ce qu'ils savent ou de ce qu'ils croient savoir.

Ailleurs, à Notre-Dame de Reims, par exemple, à Notre-Dame de Paris, les souvenirs de l'histoire, des noms à jamais célèbres, comme celui de Jeanne d'Arc, des tombeaux glorieux, de grands faits, la célébration d'un Concile, le couronnement d'un Empereur se joignent à la majesté de l'édifice et à sa beauté pour captiver nos âmes. Ici rien de pareil : c'est hier que cette voûte s'est élevée, que ces colonnes se sont élancées, que ces rosaces se sont arrondies et finement découpées ; ces pierres ne peuvent parler d'un passé qui n'existe pas pour elles. De quoi témoignent-elles donc ? De la générosité du riche et du pauvre, de la foi du peuple chrétien, de la pensée qui les a disposées dans l'ordre où on les voit, et du plan que l'architecte avait conçu : rien davantage.

Pauvre Ernest Birglin ! si bien doué par la nature, si bien formé à l'École française de Rome et à l'étude des grands maîtres, être mort si jeune, sans avoir pu donner la mesure de son talent ! Du

moins restera-t-il de lui, avec deux ou trois églises bâties à la campagne, le plan de celle qu'il voulait élever ici à la gloire de Dieu et à l'honneur de sa ville natale. Nous qui l'avons aimé, nous garderons pieusement sa mémoire ; mais après nous, dans trente ans, dans cinquante ans, qui se souviendra de lui, qui saura seulement son nom ? Il est bien là, tracé sur le vitrail de la crypte où j'étais tout à l'heure descendu ; mais quel fragile témoignage, et comme il suffirait d'un instant, du plus léger accident, pour le détruire avec le verre auquel il est confié ! N'est-ce pas d'ailleurs le sort commun des architectes chrétiens que leurs œuvres, nos églises et nos cathédrales, survivent longtemps à leur mémoire et que celle-ci ne tarde pas à disparaître ? Ils ont travaillé pour le ciel : leur récompense n'est point de la terre.

Moins oublieuse que les hommes, l'église qu'il a commencé de construire aura, jusqu'au dernier jour, une prière pour celui dont la pensée l'a conçue. A ce premier souvenir, combien de souvenirs moins tristes vont s'ajouter à mesure que, sur ces fonts baptismaux, à cette table sainte, les uns seront purifiés de la tache originelle et proclamés chrétiens, les autres viendront pour la première fois s'asseoir au banquet eucharistique, et plus tard peut-être, s'engageront solennellement, en présence du Dieu des patriarches, à fonder une

famille chrétienne ! Saint Louis signait souvent Louis de Poissy, du nom du lieu où il avait été baptisé. Combien de modestes plébériens, artisans, vigneron, laboureurs, gardent un doux souvenir de l'église qui a reçu leurs serments, éclairé et purifié leur conscience, nourri leur âme du pain des forts ! Noble et sainte égalité que celle de ces temples où les droits sont les mêmes pour tous à d'ineffables mystères, où les rangs sont confondus et où chacun ne vaut devant Dieu que ce que vaut son âme !

Égalité et fraternité chrétiennes, prière, sacrifice, Dieu vivant : que de grandes et sublimes choses confiées à la majesté de nos temples, rehaussée par l'éclat des arts ! Peinture, musique, sculpture ont leur place dans la plus humble paroisse de village comme à Saint-Pierre de Rome. Peu importe le degré de perfection ; il correspond d'ailleurs au degré de culture, et le paysan n'est pas moins charmé des tableaux et des chants de son église, que le connaisseur ne l'est des fresques de Raphaël et des divines harmonies de la chapelle Sixtine.

Mais d'où vient qu'à cette heure avancée du jour, dans cette solitude profonde, en l'absence de toute musique et de tout chant religieux, alors que ces murs n'ont pas encore un tableau pour couvrir leur nudité, la seule contemplation de ces

lignes si pures, de ces voûtes hardies, de ces colonnes d'une grâce et d'une légèreté sans pareilles, remplit peu à peu mon âme de je ne sais quel plaisir bien supérieur aux plaisirs des sens ? Ce n'est point l'analyse des détails qui l'a fait naître : la langue qui les désigne m'est inconnue, et j'aurais bientôt épousé le vocabulaire des termes à la portée de tous. Et pourtant ces colonnes, ces voûtes, ces nervures me parlent, dans une langue mystérieuse, d'unité et de grandeur, de hardiesse et de mesure, de grâce et de beauté..... *Grâce, Unité, Beauté.....* ces mots dont je m'efforcerais en vain de découvrir toutes les richesses, de sonder toute la profondeur, oui, ces mots n'ont de sens que pour la créature raisonnable, pour celle que Dieu a faite à son image, et qui seule, dans les merveilles de la Nature et de l'Art, sait apercevoir comme un reflet de ses attributs infinis.

Aussi, est-ce pour elle que ce temple est bâti : elle seule peut en comprendre la destination, en admirer la majesté, les proportions, la beauté à tous ses degrés, sous toutes ses formes, comme ce rayon du soleil couchant s'imprégnant au passage des vives couleurs de la rosace vient d'en manifester de nouvelles. Cela est si vrai que le temple lui-même n'a sa perfection qu'au moment où l'homme y devient acteur et lui prête, à l'heure

de la prière, à l'heure plus solennelle du sacrifice, une âme, une voix, une pensée qu'il n'aurait point sans lui. Quand au milieu des merveilles des arts, aux sons d'une musique religieuse ou dans un silence plus imposant encore, des centaines, des milliers de chrétiens prosternés adorent le Dieu de gloire, remercient le Dieu de bonté, conjurent le Dieu de la patrie, supplient le Dieu des affligés et des faibles, alors seulement l'église.

J'en étais là de mes réflexions quand une main s'appuya doucement sur mon épaule, et le curé de Saint-Jean, — car c'était lui, — me dit à voix basse et sans préambule :

— « N'écrirez-vous rien pour mon église ? J'aurais tant besoin qu'on la connût ? Un de mes amis s'est bien engagé à composer un article et j'ai promesse d'une Revue qu'elle l'insérera ; mais il tarde tellement que je perds tout espoir. »

— Que voulez-vous que j'écrive, Monsieur le curé ? Je ne sais pas un traître mot de la langue de Messieurs les architectes. Quand j'aurai dit que votre église est du roman le plus pur, le plus hardi, le plus gracieux, que ce chœur est un vrai chef-d'œuvre et qu'on ne saurait trop tôt achever l'édifice entier, je serai au bout de ma science et de mon article.

— Essayez toujours. Saint Jean est le premier, le plus grand des philosophes chrétiens. Peut-on

rien lire de plus sublime, de plus profond que le début de son Évangile : *In principio erat Verbum...!*

— Il est vrai, et tous les philosophes en conviennent. Mais....

— Essayez, je vous prie, essayez, il vous aidera. Dites seulement les choses auxquelles vous songiez tout à l'heure, car vous paraissiez fort absorbé.

— J'essaierai donc, mais peut-être n'est-ce point ce que vous auriez désiré.

— Peu importe, écrivez, écrivez.

Et j'ai écrit pour ne point désobliger le curé de Saint-Jean.

Bar-le-Duc, 30 août 1884.



XIV

PIONNIERS ET CITÉS NAISSANTES

**Lettre du Père Estay
à Monsieur le Curé de X... (Haute-Savoie)**

Des bords du Neuquen, 15 avril 1885.

MONSIEUR LE CURÉ ET BIEN CHER MAITRE,

Comment, par quelle suite d'événements votre ancien élève vous écrit-il aujourd'hui des *rives enchantées* du Neuquen, alors que vous le croyiez à Buenos-Ayres ou à Carmen, vous le saurez plus tard, et, après tout, il importe assez peu que vous le sachiez. J'ai mieux à vous raconter que mes changements de résidence et à vous en expliquer les causes. Au fond, il n'y en a qu'une, l'obéissance : un Religieux est toujours à la disposition de ses Supérieurs. Aujourd'hui paisible professeur il enseigne le latin à quelques bambins plus ou moins civilisés, demain il prêchera

l'Évangile à de vrais sauvages qu'il ira quêrir de désert en désert, trop heureux s'il peut les atteindre et s'en faire comprendre. Un peu plus tard, choisi pour accompagner, dans ses explorations à travers les Andes, un Père plus prudent, plus avisé, mais moins jeune et moins alerte que lui, il parcourra à l'aller et au retour, dans tous les sens, à travers précipices et rochers, les routes à peine frayées qui conduisent du Rio-Negro aux provinces méridionales du Chili. Pionnier plus ou moins heureux de ses frères et de son évêque, il s'assurera si l'on peut, sans trop de risques, s'engager dans cette voie d'assez mauvaise renommée, ou s'il faut continuer à suivre celle de Mendoza si onéreuse pour nos pauvres finances. Un jour enfin, ou plutôt une nuit, après douze heures de la course la plus pénible, égaré, harassé de fatigue, mourant de faim, il se trouvera tout à coup sur les bords d'une rivière qu'il ne connaît pas, dans une estancia où il ne sait quel accueil on lui fera et qui le lendemain, il est vrai, se transforme pour nous en un vrai paradis. C'est de là qu'il écrit à son cher maître, du pied des Andes au pied des Alpes..... ; la distance est grande, mais grâce à ces progrès que vous m'avez appris à bénir, car ils viennent de Dieu et ils servent la cause de l'Évangile, elle sera bientôt franchie par ma lettre.

Le Père Francesco est encore trop endolori pour que nous songions à partir aujourd'hui ; il médite ou il prie quelque part dans les vastes jardins de notre hôte ; le fidèle Sanchetti soigne nos montures aussi fatiguées que leurs maîtres et rend mille petits services aux gens de la maison, et moi j'écris... non pas sur mes genoux, croyez-le bien, mais dans un vrai cabinet de travail, mieux pourvu de tout, plus commode que celui où vous m'enseigniez le latin, il y a de cela douze ou quinze ans. C'est à n'en pas croire ses yeux ; toutes les ressources, tous les agréments de la civilisation sur une terre dont le nom même m'était inconnu, dans une vallée dont la beauté me ravit, une véritable vallée de Tempé, digne d'être chantée par nos poètes argentins : nous en avons déjà quelques-uns, et non sans mérite, je vous assure. Jouissons-en tandis que les colons n'y affluent pas encore, ce qui ne tardera guère, tandis que la civilisation y occupe seulement une toute petite place, assez pour faire voir ce qu'elle sera plus tard, pas assez pour effacer des beautés que les siennes pourront remplacer, qu'elles ne sauraient égaler. Je n'essaierai point de les décrire ; je craindrais d'en affaiblir le charme et la grandeur, car les deux sont ici réunis. Dites-moi si jamais description de nos vallées vous a satisfait, si un seul coup d'œil jeté sur nos Alpes n'en dit

pas plus que les pages les plus vantées. Eh bien ! cette vallée du Neuquen¹, tout au moins dans la partie où nous sommes descendus, que nous admirons depuis trois jours entiers..... non, je n'irai pas plus loin, vous m'accuseriez de manquer de patriotisme, d'être infidèle à mon pays natal, à notre chère Savoie, de me laisser comme autrefois dominer, subjuguer par l'impression du moment. Oublions donc la riche et majestueuse nature qui nous entoure ; parlons des hommes, et d'abord, à tout seigneur tout honneur, du maître de céans, M. Antonio Salvera.

Né à Cordoba, d'un père créole et d'une mère française, il a fait, dans le commerce qui avait commencé d'enrichir sa famille, une très belle fortune. C'est à peine s'il passe quelques mois de l'année à Buenos-Ayres, dans le vaste hôtel qu'il y possède ; il réside le plus souvent sur les bords du Neuquen, dans l'estancia qu'il a créée, aussitôt la paix conclue avec les Indiens et la ligne de défense reculée jusqu'au Rio-Negro. Son caractère est mêlé comme son sang, mais si le sérieux et la gravité de l'Espagnol y paraissent quelquefois, la vivacité du Français y domine avec une bonne humeur naturelle que voile seul, de temps à autre,

¹ Affluent du Rio-Negro.

le souvenir des épreuves dont il a eu sa large part. Dans l'espace de quelques années il a, en effet, perdu trois de ses enfants, et, en dernier lieu, sa jeune femme ; il ne lui reste que le petit Pedro âgé de huit ans, et dont la naissance a coûté la vie à sa mère. Pedro sera notre élève, quand viendra l'heure prochaine des études sérieuses. Son père nous l'a promis, sans que nous le lui demandions, et, en vérité, je ne sais encore comment nous avons, en si peu de temps, si pleinement conquis sa confiance. Il faut que le ciel s'en soit mêlé ; le Père Francesco y est bien aussi pour quelque chose. Quant à votre disciple il n'a eu que la peine d'écouter son hôte et de répondre à ses questions : il est vrai qu'il m'en a posé de si nombreuses et sur des sujets si divers qu'on ferait un volume de nos entretiens. L'ordre y manquerait, je l'avoue, et ma lettre pourra bien s'en ressentir, mais vous n'auriez pas, sans cette confusion, une juste idée de nos discours, je devrais dire un tableau fidèle du pays que nous habitons, où rien n'est encore à sa place définitive, où l'on commence tout, où l'on ne prend pas le temps d'achever, où les éléments très riches, très variés qui sont en train de se fondre rappellent un peu (c'est votre faute si les souvenirs classiques me reviennent souvent à la mémoire) les vers d'Ovide :

..... Rudis indigestaque moles,
Quam dixere Chaos.....

Soyons plus juste pour la République Argentine et pour ses sœurs de l'Amérique du Sud ; on y a fait de grandes choses depuis vingt ans surtout, et on en prépare de plus grandes encore. Comparons plutôt nos États à Carthage naissante si bien décrite au quatrième livre de l'Énéide, ou, si vous l'aimez mieux, à la Salente de Fénelon, mais je tiens pour Virgile, et personne ne m'en voudra de cette préférence. C'est une si belle chose que la poésie, si douce à l'oreille et au cœur ; et n'est-ce pas aux poètes que l'honneur revient d'avoir dicté les premières lois, fondé les premières cités : il est vrai que ce sont des poètes qui l'affirment. J'en conviens : nos Présidents sont plus souvent des généraux ou des docteurs que des poètes ; mais nous en avons eu, nous en avons encore de fort intelligents, savants, lettrés au possible. M. Salvera serait digne de l'être un jour, mais il n'a pas de goût pour les charges publiques, et il s'est hâté de remettre à ses électeurs, après une seule législature, le mandat de député qu'ils lui avaient confié, il y a de cela huit ou dix ans. Je souhaite qu'il le reprenne un peu plus tard ; son éducation première, la solide instruction qu'il a reçue, les connaissances qu'il n'a cessé d'y ajouter, sa grande expérience fe-

raient de lui un conseiller utile, un orateur écouté dans des assemblées politiques peu nombreuses, comme le sont encore celles de son pays.

Mais laissons à Dieu le soin de disposer de l'avenir et demandons-lui qu'il fasse d'abord de M. Salvera un bon chrétien, comme il est très digne de l'être, et comme il est en voie de le devenir. Le grand obstacle c'est l'extrême diversité des lectures qu'il a faites sans choix, sans direction, depuis sa plus tendre enfance. La bibliothèque de son aïeul, médecin distingué, était surtout riche en livres français; il a lu, il a dévoré nos écrivains du XVIII^e siècle, Voltaire, Rousseau, Diderot, Marmontel, Mably: vous savez combien sont vives ces impressions des premières années. Toutefois il en reste plus de traces dans sa conversation que dans son âme: on sent que si la mémoire en est encore remplie, l'esprit n'en est plus dominé. Nos vrais classiques, d'excellents livres modernes, français, espagnols, anglais, sont venus plus tard, et non sans succès, leur disputer l'influence. L'expérience de la vie, un esprit naturellement juste ont achevé de réduire leur place à ce qu'elle doit être. Rien ne vaut, pour vous détacher des faiseurs d'utopies, le spectacle d'un État qui naît et se forme sous vos yeux non pas d'indifférent, mais de citoyen, qui grandit au milieu d'obstacles

et de périls sans cesse renaissants, à travers les guerres civiles et les dictatures, qui se plie peu à peu, par une sorte d'instinct, aux lois fondamentales des sociétés humaines, qui remplace par de sages règlements dictés par la raison et l'expérience les théories abstraites, absolues, presque toujours inapplicables. Ce genre d'éducation n'a pas manqué à M. Salvera. La république dont il est l'un des fils les plus dévoués a passé, depuis sa fondation, par des crises terribles, avant de parvenir à l'état de prospérité et de calme relatif où elle se trouve présentement. Chacune d'elles a été pour lui une leçon dont il a fait son profit : ni déclamateurs, ni rêveurs, ni creux raisonneurs n'auraient plus désormais d'autorité sur son esprit.

Il ne s'est point contenté de savoir, — curiosité fort légitime, — qui nous étions, d'où nous venions, qui nous avait, en dernier lieu, suggéré l'idée d'explorer ces régions encore mal connues, comment on venait de nous accueillir au Chili, il a fallu lui raconter, depuis les origines, l'histoire de notre vénéré Père Dom Bosco, celle de la congrégation qu'il a fondée sous le patronage de Saint-François de Sales. Quand il a su par quels motifs, en réponse à quels appels, les Salésiens s'étaient rendus à Montevideo, à Buenos-Ayres, avec quels succès ils commençaient à évangéliser les pauvres

Patagons, c'est à peine s'il m'a laissé achever mon récit.

« Venez, m'a-t-il dit, avec une sincère émotion, venez plus nombreux que vous n'êtes; c'est vous que j'entrevois dans mes rêves, que j'appelais, sans vous connaître, de tous mes vœux; venez avec vos orphelinats et vos collèges, apporter un élément nouveau, une force de plus à notre civilisation naissante. Ne vous informez pas si je suis, au même degré que vous, chrétien et fidèle à tous les devoirs de la religion; faites parmi nous les œuvres du christianisme, élevez nos orphelins, — ils sont nombreux après tant d'épidémies et de fléaux qui nous ont visités, — avec la douceur et les sentiments paternels qui sont dans la règle et l'esprit de votre Institut; cultivez par la philosophie et les lettres l'âme de vos élèves les plus avancés, et quand nous aurons connu l'arbre à ses fruits, nous irons, soyez-en sûrs, plus loin que la simple reconnaissance. Nous avons déjà parmi nous de bons, d'excellents ouvriers, nos prêtres et nos professeurs argentins, l'émulation les rendra meilleurs encore: il y a place pour tous à notre beau soleil. J'ai lu, j'ai étudié le livre de Guizot sur les origines de la civilisation moderne; j'ai parcouru les *Moines d'Occident* de Montalembert: je sais qui vous êtes, et l'esprit qui vous animait n'a rien perdu de sa

force ; votre présence ici en est la meilleure preuve. Faites pour nous, de concert avec nous, ce que vos ancêtres ont fait pour l'Europe à la suite des grandes invasions, après la dissolution de l'empire romain. Nous avons repoussé les Indiens au delà du Rio-Negro, mais il en reste encore au nord de la république, dans le Chaco et l'ancien territoire des Missions : nous avons, dans l'intérieur même de la Confédération, des luttes plus dangereuses à soutenir où vous serez nos utiles auxiliaires. »

Tout s'est passé ensuite entre M. Salvera et moi, après cette première explosion d'un sentiment aussi vif que sincère, en questions, réponses, interruptions, digressions qui défieraient le savoir-faire du secrétaire le plus habile chargé d'en rendre compte. Ma lettre ira désormais ça et là comme ont été nos entretiens, et comme c'est le propre d'une lettre. Si j'ai trop usé du privilège, je déclare m'en repentir du fond du cœur, tout prêt d'ailleurs à recommencer à la première occasion, mais bien sûr aussi d'obtenir mon pardon.

Notre petit nombre, nos modiques ressources ne sont pas sans inquiéter notre hôte ; il n'est pas le premier qui nous ait, sous ce rapport, témoigné autant de surprise que d'intérêt.

— Pourquoi, me dit-il, vous partager ainsi ? Pourquoi n'être pas d'abord tout à nous, à l'œu-

vre de vos orphelinats et de vos collèges, au cœur de notre république et dans nos anciennes provinces ? Laissons, pour le moment, les Indiens à leur malheureux sort : vous vous en occuperez plus tard, quand vous serez plus nombreux.

— L'âme d'un Indien vaut celle d'un civilisé. L'Église n'a jamais abandonné les délaissés et les faibles : c'est à eux qu'elle porte de préférence la bonne nouvelle. N'ont-ils pas, plus que les riches, besoin d'espérances et de consolations ?

— Est-ce que les autres missionnaires, Jésuites, Franciscains, Lazaristes, Bénédictins, Dominicains, Maristes, Oblats, Rédemptoristes, se dirigent par les mêmes principes ? Se donnent-ils comme vous tout à la fois aux civilisés et aux barbares ?

— L'Église n'a, sous ce rapport, qu'une tradition, qu'une loi.

— Cette loi est-elle bonne ? Est-elle sage ? Ne serait-il pas d'une meilleure politique de concentrer tous les efforts de l'apostolat sur de vastes Empires comme la Chine ou l'Inde anglaise ?

— La politique de l'Église n'est point celle des hommes. Elle obéit d'abord à sa mission qui est de prêcher l'Évangile en tout lieu, à toute créature, et toutes les âmes sont égales à ses yeux.

— Vous savez pourtant le malheureux sort de quelques-uns de vos prédécesseurs, et comment,

pour ne parler que d'elles seules, les Missions du Paraguay ont été détruites et tant d'efforts perdus sans retour.

— Sans retour..... Dieu seul le sait ; quant au sacrifice il est demeuré tout entier et il ne s'en perd pas une parcelle. L'Église n'a jamais désespéré de ceux qui l'exilaient, de ceux qui la chassaient ; elle est toujours revenue au premier appel, au moindre signe de bon vouloir.

— C'est bien cela, c'est bien cela, interrompit M. Salvera se parlant à lui-même, au lieu de me répondre. Elle n'a pas changé, et c'est toujours comme on l'a si bien nommée, l'*éternelle recompenceuse* que rien n'arrête, qu'aucun revers ne décourage.

Puis se rappelant que j'étais là : j'ai voulu voir dans leur état actuel, — j'étais bien jeune alors, — ces fameuses *Réductions* sur lesquelles on a tant écrit, la plupart du temps sans les connaître. J'avais lu, dans le grand voyage de Dumont-d'Urville, le discours de ce petit vieillard qui, sur les lieux mêmes, comparant à l'état ancien l'état présent du Paraguay, faisait des Pères Jésuites, et de leurs missions si longtemps prospères, un éloge qui me semblait excessif. Ni le petit vieillard, qu'il fût ou non un personnage réel, ni aucun de ses contemporains n'étaient plus là pour me renseigner, mais la tradition vivait encore chez

les Guaranis dispersés, chez quelques Yerbateros, près des ruines de San-Ignacio, de Corpus, de San-Carlos, d'Apostoles, entre nos deux grands fleuves, le Parana et l'Uruguay. Je l'ai interrogée vingt fois, cent fois, sans me lasser : partout, sur tous les points, elle a confirmé, avec des regrets unanimes, le fidèle récit des voyageurs. Pouvaient-ils, en effet, ces missionnaires aussi intelligents qu'intrépides faire en quelques années, même en un siècle, de ces sauvages à l'esprit borné, au naturel doux et indolent, groupés et civilisés comme les premiers Hellènes aux sons de la musique, des citoyens semblables à ceux d'Athènes, en état de délibérer sur les plus graves intérêts ? Fallait-il en agir avec eux comme d'autres missionnaires du même Institut agissaient alors avec les représentants d'une antique civilisation, avec les Mandarins lettrés de la cour de Pékin ? Le bon sens veut qu'on s'accorde à l'extrême diversité des natures et des esprits ; mais le bon sens n'est pas si commun. Du moins votre Église, — il se reprit, — l'Église en a sa bonne, sa large part : on pourrait dire qu'il est sa loi suprême.

— Elle n'oublie pas pour cela, elle ne délaisse pas les hautes spéculations de la métaphysique et les questions ardues des sciences humaines. Le nombre est grand de ses savants et de ses

philosophes illustres, dogmatiques, logiciens, mystiques, tous maîtres dans l'art de penser.

— J'en conviens, j'en conviens ; elle sait tout unir, tout embrasser ; elle est aussi large, aussi profonde que l'âme humaine, ce n'est pas peu dire.

Je n'en demandais pas davantage, je n'en espérais même pas autant, mais cela me découvrait le fond de l'âme ; il est bien ce que je vous ai dit, et l'on a le droit de tout attendre :

Il est trop près de nous pour n'être pas chrétien.

Rien n'égale, en tout cas, son désir de savoir ce qui se passe dans le Vieux-Monde, non pas ce que racontent les journaux et qui n'est que la surface des choses, mais l'état vrai des esprits, la source et la direction, la force réelle des grands courants d'opinions qui traversent l'Europe. J'étais, vous le devinez bien, fort mal préparé à le satisfaire sur un grand nombre de questions dont nous ne faisons pas, à l'école de Saint-François de Sales et de Dom Bosco, une étude particulière. En revanche je lui ai dit ce que je sais mieux, l'état florissant des missions catholiques dans toutes les parties de l'univers, le nombre prodigieux des vocations, le rapide progrès de la civilisation chrétienne sur les terres les plus loin-

taines. Il s'intéressait à tout, aux Pères Blancs de Mgr Lavigerie qui vont, sur les rives des grands lacs, au centre même de l'Afrique, attaquer le fétichisme et la barbarie jusque dans leur citadelle, s'opposer de toutes leurs forces aux progrès du Coran qui sont ceux de l'esclavage et de la violence ; — à la lutte de plus en plus heureuse des missionnaires qui, à Ceylan, triomphent du boudhisme, à la porte même de ses sanctuaires les plus anciens et les plus vénérés. Il était touché de voir les Bénédictins, malgré leur petit nombre, reprendre dans l'Australie occidentale, à la *Nouvelle-Nursie*, — aux États-Unis, dans le *Territoire indien*, sur les bords de la rivière canadienne, leur œuvre de défrichement et de civilisation. Missions anciennes, missions nouvelles, Ordres religieux depuis longtemps éprouvés dans les luttes de l'apostolat, Instituts récemment établis et déjà dignes de leurs aînés, lentes mais sûres conquêtes à la Chine, au Japon et dans l'Inde anglaise, progrès rapides dans toute l'Amérique du Nord, concordats conclus, nouveaux diocèses fondés, îles jadis inabordables récemment évangélisées : il écoutait tout avec la plus sérieuse attention et un véritable plaisir. Il lui arriva plus d'une fois d'exprimer cette pensée qu'une Église douée d'une force d'expansion aussi merveilleuse devait posséder, dans son

centre, un principe de vie et comme une âme d'une vitalité inépuisable.

Au plus fort, au plus vif d'un de ces entretiens, par je ne sais quelle liaison d'idées dont le fil conducteur m'échappe en ce moment (peut-être parlions-nous de l'Université que M^{gr} Gibbons et ses collègues des États-Unis se disposent à fonder à Washington), j'appris la chose du monde la plus bizarre, la plus inattendue, je vous le donne en cent, je vous le donne en mille, vous ne devineriez pas, j'en suis bien sûr, et vous perdriez, à chercher sans profit, le latin que vous possédez si parfaitement.... Eh bien ! cette chose extraordinaire et qui vous le paraîtra moins, pour avoir été si solennellement annoncée, ce fait unique en son genre, le voici : M. Salvera et moi, nous avons eu le même professeur de philosophie. Expliquons-nous : j'ai appris dans le livre du maître ce qu'il a entendu de la bouche du maître. Nouvelle énigme un peu plus obscure que la première : en voici la clef. Vous vous rappelez sans doute l'embarras où nous nous trouvâmes quand, après mon cours de philosophie scolaistique, presque à la veille des examens du baccalauréat, je dus m'initier à la philosophie universitaire. Quel livre choisir qui fût clair, méthodique, assez complet et pas trop mécréant ? Un de vos confrères nous tira de peine, en nous prêtant,

sans nous rien garantir toutefois, l'ouvrage où il avait autrefois étudié lui-même au lycée de Chambéry. Il était bien un peu démodé et l'époque de son grand succès était alors passée; n'importe, je serai toujours reconnaissant au *Manuel de Simon, Jacques et Saisset*. Il a fait de moi, pour sa part, un bachelier ès lettres, et il ne m'a pas empêché de demeurer, Dieu et mes maîtres aidant, un chrétien passable. J'avais alors un goût prononcé pour la Psychologie, et pour les analyses très nettes, très claires, un peu superficielles peut-être où excellait M. Jacques; elles valaient bien, en tous cas, l'obscure et prétentieuse psycho-physiologie à laquelle on dit que nos successeurs sont condamnés. Or, pour des causes que j'ignore, M. Jacques, autrefois professeur de philosophie à Paris, quitta la France et vint se fixer dans la République argentine où il fonda le collège de Tucuman et réorganisa celui de Buenos-Ayres¹. Dans l'un et dans l'autre il continua d'enseigner la philosophie, mais surtout la psychologie où son goût l'inclinait comme par le passé. M. Salvera fut un de ses élèves, et voilà comment tout s'explique, et comment deux jeunes gens peuvent à la fois, l'un au pied des Alpes,

¹ Il est mort dans cette dernière ville en 1865.

l'autre à peu de distance des Andes, avoir le même professeur de philosophie.

Si M. Jacques a fait de son élève un homme habile à s'analyser lui-même, c'est à une autre école, sans doute à celle de l'expérience, qu'il doit ses vues généralement justes et élevées sur l'avenir des républiques de l'Amérique du Sud. Nous sommes tombés d'accord sur un grand nombre de points : il en est d'autres au contraire sur lesquels, après avoir longuement discuté et nous être fait des concessions réciproques, nous sommes encore loin de nous entendre. Grand lecteur, grand admirateur de Montesquieu, M. Salvera attribue aux causes physiques, et spécialement à la nature du climat, une influence décisive sur le caractère et la destinée des nations. Je suis de son avis, mais dans une mesure et avec des tempéraments qu'il lui en coûte d'accepter. Jamais je ne croirai que la volonté libre aidée de la force qui vient d'en haut, de celle que développent en nous de solides croyances et une sage éducation, puisse être à ce point désarmée, impuissante, qu'elle succombe fatallement, quand le thermomètre s'élève et se maintient à une certaine hauteur. M. Salvera sans nier, sans contester même la puissance de la volonté, l'action des causes morales, en appelle à son expérience personnelle, plus tard à la mienne, quand j'aurai

mieux étudié son pays et habité plus longtemps dans ces régions du globe si différentes de nos climats tempérés. Des pluies abondantes, continues, d'une tiédeur amollissante y succèdent, presque sans transition, à des chaleurs excessives. L'année tout entière n'est pas faite d'autre chose, et jamais on n'y voit régner ce froid réparateur qui rend leur force aux nerfs, son énergie à l'activité, à l'âme entière cet empire sur les sens qu'elle devrait toujours exercer et que compromettent ces pernicieuses influences. — C'est M. Salvera qui s'exprime ainsi, et il compte, pour les neutraliser, sur le climat plus sain, plus tempéré de la région où nous nous trouvons en ce moment, sur le rude climat de la Patagonie, à supposer qu'on réussisse à la coloniser. Il fonde, en attendant, des espérances plus sérieuses sur ces Basques, ces Italiens qui affluent sur les bords de la Plata et dont la sève originelle ne s'épuisera que très lentement. Il ne compte guère moins sur notre concours : à vrai dire même il croit que, sans lui, le mélange de tant de races diverses, loin de donner les excellents résultats qu'on espère, pourrait bien plutôt abaisser le niveau moral de la nation.

On rencontrerait difficilement homme plus convaincu de l'influence de la religion sur le bonheur public, de la nécessité, pour un État qui

veut durer et grandir, d'avoir des croyances et des mœurs. On se demande, quand on l'entend s'exprimer avec une ferme raison sur ces questions qu'il semble avoir dès longtemps étudiées, comment il n'est pas encore franchement et ouvertement chrétien. Le monde est, je le sais, tout plein de ces inconséquents. N'ont-ils pas même, au fond du cœur, la foi dont leur bouche se refuse encore à prononcer le symbole : il est fort probable à en juger par la conclusion dernière qui est, pour un très grand nombre, un acte de foi sans réserve.

— Pourquoi vos Français ne font-ils pas, pour leurs compatriotes basques et landais, ce que vos confrères italiens font pour les émigrés de leur nation ? Pourquoi ne leur envoient-ils pas des prêtres ?

— Ils en ont, je crois, quelques-uns, mais un trop petit nombre, cela est certain.

— Ils désapprendront peu à peu la langue de leur pays natal ; ils oublieront la religion, ses commandements et ses conseils. Leurs mœurs, le climat aidant, ne tarderont pas à se corrompre.

— Il n'est que trop vrai.

— Ne sait-on pas le pouvoir des convictions religieuses pour améliorer les hommes et pour les unir ?

— On le sait si bien, répondis-je, qu'à l'autre extrémité de votre continent, le *Dominion canadien* n'a rien trouvé de mieux, pour ne point perdre à jamais les sept cent mille Canadiens répandus dans le Nord des États-Unis que de leur envoyer des prêtres, et de les aider à bâtir, dans l'espace de quelques années, deux ou trois cents chapelles. Dispersés, livrés à eux-mêmes, les pauvres émigrés commençaient à oublier leur langue, notre chère langue française, et jusqu'à leur patrie. Groupés autour de ces chapelles et des écoles que chacune d'elles entretient, réunis en confréries sous l'égide de Saint-Jean-Baptiste, le patron du Canada, ils ont repris leurs coutumes nationales, et le dimanche tout au moins ils ne parlent que la langue de la *Mère*, comme ils la nomment. C'est aujourd'hui dans les États de Massachusetts, de Vermont, de New-Hampshire, comme un petit peuple uni, serré, qui s'est fait sa place au milieu du grand peuple anglo-saxon et qui l'élargit tous les jours. Sans la religion ils n'auraient pas tardé à se fondre et à disparaître.

— Qu'on soit ou non chrétien, interrompit M. Salvera, on doit l'avouer, la religion est de tous les liens par lesquels des citoyens s'unissent le plus difficile à rompre. Il faut bien mal connaître l'homme, le peuple surtout, pour croire que des idées vagues et des mots sonores remplaceront

jamais, dans leur œuvre civilisatrice, les croyances religieuses. Nous avons à Buenos-Ayres, mais plus encore au Brésil, un grand nombre de francs-maçons et ils disposent de ressources considérables. Je les connais, et pour cause, ayant été l'un des leurs. Ce qui m'a surtout détaché d'eux, c'est le vide absolu, c'est l'absence totale de doctrine. Ils n'ont réponse à rien ; ils ne savent dire ni d'où nous venons, ni où nous allons, ni pourquoi nous sommes ici-bas. Y a-t-il un Dieu ? les uns le nient, les autres l'affirment : pas le moindre accord entre les Loges sur cette question capitale. Qu'ils exercent la bienfaisance, soit, ils sont assez riches pour cela ; mais ils ne donneront jamais au peuple qui travaille et souffre, qui veut espérer et croire, les consolations dont il a besoin, les mœurs qui font sa dignité, les croyances qui lui permettent d'entrevoir, par delà les tristesses et les douleurs de la vie présente, l'aurore d'une vie meilleure. Si, par une heureuse et rare inconséquence, on peut, au sein de l'abondance, ne croire à rien et rester honnête homme, il n'en est pas de même du plus grand nombre. A vrai dire, et à peu d'exceptions près, les hommes valent ce qu'ils croient. C'est pour cela que vous serez parmi nous les bienvenus ; vous nous apportez le secours qui nous est le plus nécessaire. Nos efforts combinés réussiront à faire un seul peuple, un

peuple chrétien, de ces éléments si divers, Indiens, Créoles, ce sont les plus nombreux, Espagnols, Allemands, Anglais, Français, Italiens. Ils viennent depuis quelques années, ces derniers surtout, coloniser les rives de nos grands fleuves ou se mettre au service de nos industries déjà florissantes. Votre but, je ne l'ignore pas, c'est avant tout, de propager la foi, d'éclairer et de sauver les âmes ; il s'accorde merveilleusement avec le nôtre.

Mes amis et moi nous rêvons pour notre chère République argentine les destinées les plus brillantes. Sa position sur la carte du monde, la grandeur, on pourrait dire l'immensité de ses fleuves, la richesse de son sol, la variété infinie de ses productions, tout nous fait croire que ce rêve deviendra plus rapidement peut-être qu'on ne pense une glorieuse réalité. Nous n'avons contre nous que les excès de notre climat, la diversité des races et celle des civilisations ; vous nous aiderez à triompher de ces redoutables ennemis. Le second doit disparaître ; il nous faudra lutter sans cesse contre le premier, et dans cette lutte de tous les jours nous comptons sur vous. Ne vous effrayez pas toutefois : l'esprit de ce peuple vous est favorable ; il aime la religion, son culte, ses ministres, vous serez ravi de son accueil.

M. Salvera dit vrai, et la réception qu'on vient

de nous faire dans la République chilienne ne nous laisse aucun doute, aucune inquiétude pour l'avenir. Nous en étions, le Père Francesco et moi, émus jusqu'aux larmes. Ce ne serait pas trop d'une lettre entière pour vous dire avec quel empressement, avec quelle cordialité on s'efforçait de nous rendre tous les services imaginables, avec quelle foi on sollicitait le secours de notre ministère. Il aurait fallu, bien avant Chillan et jusqu'à la Conception, s'arrêter dans chaque village et y demeurer plusieurs jours ; riches et pauvres rivalisaient d'ardeur et d'instances. Il m'a semblé même, si l'on en peut sûrement juger après un premier et rapide coup d'œil, que la foi est plus vive encore au delà qu'en deçà des Cordillères. J'en fis la remarque à M. Salvera et j'ajoutai, avec un peu d'irréflexion je l'avoue, que le patriotisme des Chiliens me semblait à la hauteur de leur foi religieuse.

— Les Chiliens, répliqua-t-il avec vivacité, les Chiliens sont heureux d'avoir pu se développer dans des limites bien définies, mais ces limites que la nature leur impose ils ne les dépasseront pas. Grâce à elles ils sont sortis les premiers de l'état de trouble et d'anarchie où nous étions tous plongés au commencement de ce siècle ; elles les empêcheront de devenir jamais un grand peuple. Leur histoire n'est pas autant que la nôtre remplie

de guerres civiles et de sanglantes révoltes ; le progrès chez eux s'est accompli d'année en année, à pas mesurés et sûrs. Il ne s'arrêtera plus chez nous et ce n'est pas l'espace qui lui manque : vous l'avez vu de vos yeux.

— Nous avons vu, à peine arrivés, à travers mille obstacles, de l'autre côté des Andes, les progrès surprenants de l'industrie, ceux de l'agriculture, l'exacte police observée dans les villes et les campagnes ; nous avons entendu l'hymne patriotique chilien répété par des milliers de voix dans les fêtes civiles et religieuses. On sent qu'il y a là un peuple, et ce peuple sait ce qu'il vaut.....

— Il le sait trop peut-être, et Dieu veuille que la prudence de ses chefs n'en soit pas diminuée. C'est la guerre avec le Pérou et la Bolivie ; ce sont les succès inouïs de l'armée chilienne, après sa marche hardie le long de l'Océan, à travers des déserts réputés infranchissables, qui ont, à ce point, exalté les âmes ; c'est sur les champs de bataille que l'unité de la nation s'est consommée. Mais ne croyez pas qu'elle porte seule en son sein les germes d'une civilisation dont vous avez admiré le premier épanouissement. Toutes nos républiques de l'Amérique du Sud (je n'en excepte pas le Pérou malgré ses récents désastres), l'Empire du Brésil sous la direction d'un monarque

aussi éclairé que sage et religieux, oui, tous, sans exception, nous sommes prêts pour les grandes destinées que l'avenir réserve à l'Amérique du Sud. Le Chili n'a pas non plus le privilège d'une foi religieuse ardente et enthousiaste. De Caracas à Carmen, des rives de l'Amazone à celles du Neuquen, de Quito à Montevideo, fières de leur origine aragonaise, castillane, portugaise, nos populations sont attachées de tout leur cœur, de toute leur âme, à la foi catholique.....

Tout en écoutant M. Salvera, je me rappelais l'*Ave* dont se saluent les Gauchos dans leurs primitives demeures. Mes souvenirs me représentaient encore la manière simple et solennelle dont la semaine sainte est célébrée jusque dans les camps et par les soldats de la frontière du Sud ; tout cela, j'en conviens, mêlé de coutumes étrangères et de quelques superstitions.

— Sous ce rapport même on peut dire que le progrès va croissant avec les années et les lumières : de misérables tracasseries, parfois même des persécutions déclarées ont plutôt servi la cause de la religion qu'elles n'en ont affaibli l'empire. Rappelez-vous les lois récemment votées, tant d'actes publics au Vénézuela, à l'Équateur, au Chili ; rappelez-vous Garcia Moreno. Ses successeurs ne sont pas indignes de lui.

L'éloge que j'avais fait du Chili, de sa prospé-

rité croissante, du patriotisme et de la foi de ses habitants avait porté plus loin que je ne pensais : peut-être aussi répondait-il à quelques secrètes préoccupations de notre hôte.

— Nous ne saurions avoir, me dit-il, avec nos voisins de l'Ouest, je ne dis pas de guerre ouverte, mais même de difficulté sérieuse. On ne se bat pas pour quelques troupeaux enlevés, ou pour quelques arpents de neige : les Cordillères forment d'ailleurs, entre eux et nous, une frontière naturelle et une barrière que des armées auraient bien de la peine à franchir. Les Indiens qui venaient piller nos estancias, pour revendre aux Chiliens les fruits de leurs rapines, sont aujourd'hui refoulés dans les déserts du Sud : cette cause de conflits a pour toujours disparu.

— Savez-vous, a-t-il ajouté, ce que j'envie par-dessus tout à nos voisins ?

— La bonne organisation de leur armée ?

— La nôtre ne leur est pas inférieure.

— Leurs ports nombreux et sûrs ?

— Grâce à Dieu nous n'en manquons pas.

— Leurs mines aussi variées qu'inépuisables ?

— Nous en découvrirons quelque jour de plus abondantes.

Et comme j'étais repoussé avec perte sur tous les points.

— Ce que je leur envie, je vais bien vous sur-

prendre, c'est leur capitale dont la population en rapport avec celle du pays ne dépassera pas, selon toute apparence, des limites raisonnables. Celle de Buenos-Ayres va croissant avec une rapidité qui m'effraie. Elle compte aujourd'hui près de 400,000 habitants, elle en aura 500,000 avant la fin du siècle. La guerre civile qui vient à peine de se terminer (ce sera la dernière sans doute) a eu du moins ce résultat excellent de partager entre deux capitales, celle de l'État de Buenos-Ayres et celle de la Confédération, les accroissements qui n'auraient pas tardé à faire de la plus ancienne un véritable Paris. Elle le deviendra plus tard, car il est des courants dont aucune force humaine ne saurait changer la direction. Du moins peut-on les empêcher de ravager et de détruire. Je sais ce qu'on dit, qu'il faut aux grands États de grandes, d'immenses capitales. En est-on bien sûr, et n'est-ce pas une de ces prétendues lois décrétées par les économistes, sans que les sages aient été appelés au conseil? Une loi plus certaine, c'est que ces grandes capitales deviennent peu à peu, si l'on n'y prend garde, des foyers d'où la corruption se répand dans le pays tout entier. Si elles sont, pour un peuple, le signe de son apogée, elles ne sont pas moins le point de départ de sa décadence. Vous ne savez pas encore comment se forment ici les grandes fortunes : permettez-moi

de vous apprendre comment elles se dépensent.

Ces détails ne m'étaient point connus ; je redoublai d'attention. — Ceux qui les ont acquises, continua M. Salvera, ne brillent pas en général par la culture de l'esprit et par la bonne éducation. Ils viennent, pour se dédommager de leurs rudes labeurs, demander à la capitale de notre république des jouissances qui n'ont rien de raffiné ; il ne tient pas à eux que Buenos-Ayres ne soit déjà une véritable Babylone. Plus délicats, plus exigeants, quelques étrangers, Français, Anglais, Italiens, un grand nombre de mes compatriotes réclament des plaisirs moins grossiers. Nos deux Opéras, nos théâtres, nos spectacles de toute sorte, nos fêtes, nos cercles où l'on cause quelquefois, où l'on joue constamment, suffisent à peine à les satisfaire. Et pourtant Paris n'en possède pas, toutes proportions gardées, un nombre aussi considérable ; c'est lui d'ailleurs, c'est votre capitale qu'on veut imiter et on n'y réussit que trop bien. Vos commerçants, vos agriculteurs se plaignent que nous les inondions des produits de notre sol : du moins ces produits sont, pour la plupart, des aliments qui entretiennent la vie et qui la rendent moins coûteuse. Ce que la France nous adresse, en retour, c'est de tous les poisons le plus pernicieux parce qu'il se dissimule sous des dehors agréables, ces pièces

de théâtre, ces romans, vaine pâture de l'imagination, quand elle ne corrompt pas le cœur avec la volonté. Vous ne faites que justice, vieux peuple du Vieux-Monde, quand vous nous envoyez vos missionnaires en échange de tant d'œuvres malsaines que vous répandez à profusion parmi nous. Ils nous aideront à triompher des vices qui nous rongent le cœur; ils assainiront l'air de nos villes, ils empêcheront celui de nos campagnes de se corrompre. Autrement nous serons bientôt comme ces fruits d'une belle apparence qui se flétrissent avant de mûrir. Nous succomberons, comme naguère le Pérou énervé par l'excès de ses soudaines richesses, amolli par l'abus des plaisirs, sous les coups du premier ennemi qui prendra la peine de nous attaquer. L'Église catholique, l'histoire en témoigne, a des ressources infinies pour civiliser les peuples ou pour les régénérer. Elle n'a jamais manqué de savants, de lettrés, d'apôtres; nous avons besoin des uns et des autres.....

— Mais si nous nous corrompions nous-mêmes?

— Vous vous réformeriez bientôt, comme vous avez toujours fait, ou ce serait la fin du monde.

— Mais si nous tentions de nous substituer au pouvoir civil?

— C'est une crainte que je laisse aux profonds

politiques de la vieille Europe et à quelques-uns de mes amis trop fidèles à leurs leçons. Pour moi je suis convaincu qu'on s'entend toujours entre honnêtes gens et gens d'esprit : il suffit de vouloir ; je n'ai peur que des ignorants et des sots. Les richesses sont aujourd'hui ailleurs que chez vous, et la noblesse de race n'y est presque plus. Vous êtes tous sortis du peuple, et qui mieux est, du peuple chrétien. Vous réunissez en vous la force qui vient de l'Église et celle que nourrit un sang jeune et généreux. Vous y ajoutez pour la plupart celle que donnent à l'esprit, par un commerce assidu avec les anciens, de solides études classiques. Venez, soyez des nôtres, fidèles auxiliaires de nos prêtres, et plus tard citoyens de notre jeune république.

Ne l'oubliez pas, mon cher maître, ce n'est pas moi, c'est M. Salvera qui parle, et peut-être êtes-vous las de l'entendre. Je ne le suis point de l'écouter et je retourne à ces entretiens si utiles. Quelle plus belle occasion pouvait s'offrir à votre élève de connaître le peuple au milieu duquel il doit vivre désormais ! Je vous en parlerai plus d'une fois encore, et je ne crains pas de lasser votre patience. A bientôt le récit de nos travaux apostoliques : je vous jure qu'il n'y aura pas dans ma prochaine lettre, un seul mot d'histoire ou de politique. Il est vrai que vous avez le droit de me délier de mon serment.

XV

LA TENTATION. — LA CHUTE

Le Chef de la Cité chrétienne

La Chesnaie, 1833.

« Rome a parlé, nous devons nous soumettre. » Voilà ce que répètent, avec une monotonie qui me lasse, leurs lettres et leurs discours. Voilà ce que bégayait, ce soir encore, à mes oreilles cette frêle créature, ce Maurice de Guérin qui m'avait habitué de sa part à une soumission sans réserve. Les forts parlent comme les faibles, les ardents comme les timides, Lacordaire et Montalembert comme de Coux et Gerbet. J'allais oublier le futur historien de l'Église, et son langage âpre comme son nom¹. Eh quoi ! à cette lettre venue de Rome, à ce seul mot prononcé par un vieillard,

¹ L'abbé Rohrbacher réunissait, à cette époque, les matériaux de sa grande *Histoire de l'Église catholique*.

ces intelligences pleines des grandes idées que j'y avais semées s'empresseraient de les arracher; ces jeunes disciples, l'honneur et l'élite de la France catholique, abandonneraient leur maître, s'il n'abandonne sur-le-champ, sans hésitation, sans restriction, ce qu'ils nomment déjà mon erreur. Aujourd'hui encore chef d'une glorieuse École, presque un Père de l'Église (c'est le titre que plusieurs me donnaient), je ne serais plus demain, si je refuse de souscrire à ma honte, je ne serais plus qu'un hérétique et un apostat!

Un apostat! non, jamais. Quelle tache à mon nom! Quelle douleur à mon frère! Il me faudrait rompre avec tous les miens, vivre désormais seul, loin de ceux qui m'aimaient, dans la solitude où s'aigrirait mon âme, où mon imagination deviendrait bientôt plus maîtresse de moi que moi-même, où, d'excès en excès, de chute en chute... je frémis rien qu'à y songer.

Non, — apostat, — je ne le serai point; je n'irai point grossir les rangs de ces traîtres vulgaires, esclaves de leurs sens et de leurs grossières passions, de ces Judas que l'Église rejette comme l'écume qui trouble la pureté de ses eaux. Loin de moi cette lèpre dont la seule idée souille mon âme; loin de moi la contagion des corrompus et des corrupteurs, de ceux qui ont violé leurs serments, vendu leur maître, profané les

plus saints mystères ! Horreur ! si mon nom devait jamais être associé à leur nom, si l'on pouvait comparer à ces cœurs souillés, à ces intelligences plongées dans la nuit, mon cœur plein d'amour pour la vérité, mon intelligence qui de ses vives clartés illuminait les plus difficiles questions, sondait, pénétrait.

S'ils savaient, s'ils soupçonnaient seulement à quel point j'aimais l'Église, de quel cœur je me dévouais à la défendre, quels sacrifices j'aurais embrassés pour elle, ils auraient plus longtemps suspendu leurs anathèmes. Mais je veux l'aimer, l'aimer toujours, l'aimer, s'il le faut, malgré elle. Suis-je donc le premier qui l'aimerait de cette sorte, qui s'obstinerait à lui rendre des services qu'elle repousse. N'est-ce pas dans tous les temps qu'elle a trouvé des amis sincères, plus dévoués à ses intérêts que tant d'âmes timides qui n'ont pas su lui dire la vérité ? N'est-ce pas le privilège de l'intelligence et son droit, qu'elle maintienne contre tous la vérité qu'elle possède ?

Mais ma vérité est-elle, après tout, plus certaine que la sienne ? Est-ce à nous de lui dicter nos opinions, ou bien à elle de nous imposer sa foi ? N'ai-je pas changé déjà, varié dans mes jugements ? N'aurais-je pas changé davantage, si sa règle et son Credo n'avaient plus d'une fois, puissances toujours présentes, contenu mon imagi-

nation, soutenu ma pensée ? Qui fait fausse route d'elle ou de moi ? — Mais la route, ils l'ignorent ! Ces vieillards attardés dans le passé ne savent rien de leur temps, de la disposition des esprits, des besoins des âmes, des maladies qui les travaillent, des remèdes qu'elles réclament. Je voulais que l'Église devînt, pour les générations qui s'égarent de plus en plus, source unique de lumière, que d'elle procédât tout enseignement, et l'Église rejette mes dons ! Elle prétend que j'amoindris la raison de l'homme, que j'enlève à la foi son fondement nécessaire, que je confonds l'ordre de la nature et celui de la grâce. Elle ne veut point, dit-elle, d'une puissance qui ne lui a pas été donnée, d'une domination qui compromettrait ses droits légitimes ; elle ne veut pas sauver le monde du scepticisme et de l'anarchie ! D'où lui viennent à la fois cette confiance dans la raison de l'homme et cette défiance des hommes supérieurs ?

Mais sait-elle seulement s'il en existe ? Qu'on m'en cite un seul qui lui ait imposé sa pensée, avec lequel elle ait compté ! Elle ne compte qu'avec elle-même : elle veut bien des défenseurs, des apologistes et, dans les seules questions de discipline, de prudents conseillers. Mais quand il s'agit de sa doctrine, il n'est pas de voix humaine capable de la faire fléchir. Le plus puissant génie

est devant elle comme s'il n'était pas. N'a-t-elle pas égalé l'humilité à la science ? N'a-t-elle pas mis la sainteté au-dessus du génie ? Qu'espérer d'elle et d'une société religieuse qui se gouverne par de tels principes !

Insensé qui voulais réconcilier l'Église avec son temps, l'Église vieille de dix-huit siècles, tu oubliais qu'à peine au berceau, dans la faiblesse de sa première enfance, quand elle n'avait encore pour elle ni les peuples, ni les rois, mais seulement les pauvres et les esclaves, elle se croyait déjà plus savante qu'Origène, plus éloquente que Tertullien, qu'elle ne ménageait pas plus les puissances de l'esprit que celles de l'Empire !

Et pourtant elle n'a pas condamné Origène et Tertullien comme elle me condamne !..... Sans doute ils étaient moins coupables que moi et moins audacieux....., ils n'erreraient que sur des points secondaires....., ils n'avaient pas, pour s'éclairer, les lumières de tant de siècles; tant de dogmes n'étaient pas définis. Le crime de la contredire grandirait donc avec les années, et les derniers venus, instruits par tant d'exemples, formés par tant de leçons, seraient toujours les plus coupables ! Alors je comprends

Mais à ce compte aussi je pourrais être plus grand que Luther, plus grand que Calvin; et s'il faut plus de génie pour se dresser contre l'Église

à mesure qu'elle prend plus d'âge et de force, quel génie surpasserait le mien et quel déchirement des âmes pourrait se comparer, dans le passé, à celui que provoquerait ma défection ! Quelle gloire pour mon nom, pour mes livres !

Mes livres..... il vaudrait mieux ne les avoir jamais écrits. Qui voudra suivre celui qui trahit sa propre pensée, qui déserte sa voie, qui se ment à lui-même ? Comment croire au réformateur qui a tonné contre les réformateurs du seizième siècle, qui leur a reproché comme un crime sans remède et sans pardon l'indifférence religieuse dont ils ont, à profusion, semé les germes dans les âmes, l'indifférence qui tarit en elles les sources de la vie, qui nous abaisse au-dessous des peuples païens dont nos infamies rappellent déjà les turpitudes, dont notre ruine vengera bientôt la mort. La dernière Réforme a tué toutes celles de l'avenir ; elle a divisé l'Église, isolé les âmes. Avec l'autorité elle a détruit la foi, il n'y a plus de place pour un Luther ou un Calvin ; il n'y en a plus que pour l'indifférence, l'indifférence en attendant la mort, puisque l'Église ne veut pas qu'on la sauve, puisqu'elle repousse celui qui pouvait l'éclairer et qui l'aimait plus que lui-même.

Plus que moi-même..... ! est-ce bien la vérité, et n'est-ce pas moi que j'aimais par-dessus tout d'un amour égoïste ; n'est-ce pas ma gloire que

je cherchais dans mes travaux et dans mes livres ! Ah ! peut-être il en est temps encore : oui, je veux désormais aimer d'un amour pur, désintéressé, sincère..... Quoi ?... L'Église ? — Elle a dédaigné ma pensée, rejeté mes conseils, méconnu mon dévouement.....

— Non, mais le peuple, c'est le roi de l'avenir.

— C'est l'enfant de l'Église.

— Il a bien oublié sa mère.

— C'est elle qui l'a fait ce qu'il est.

— Il ne s'en souvient plus. Je placerai dans ses mains le flambeau dont l'Église ne veut pas.

— La lumière vient d'en haut.

— N'étais-je pas, moi, un fils de ce peuple ? Ma mère m'a repoussé. Pour le peuple et pour moi ce n'est plus qu'une marâtre : je le dirai à l'univers.

— Jamais ce blasphème ne sortira de ta bouche.

— Que faire donc ?

— T'humilier comme les saints.

— J'entends..... déchirer mon livre comme Fénelon.

— Sa gloire en est-elle moins pure ?

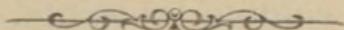
— Qui sauvera la mienne ? N'est-elle pas tout entière dans mon école et dans ma pensée ? Mes disciples dispersés, mes livres condamnés, ma parole étouffée, que reste-t-il de moi ?

— Ta vertu.

— Pour m'en envelopper comme d'un manteau, tandis que, dans la pourpre romaine, ceux qui m'ont condamné et ne me valaient point, ceux qui perdent l'Église.....

Le dialogue intérieur parut s'arrêter, ou peut-être il devint trop vif, trop précipité, pour que la parole humaine puisse le traduire.

Les yeux de Lamennais se fermèrent à demi, un sourire étrange erra sur ses lèvres, un tremblement de courte durée parut agiter tous ses membres. — Dans le ciel, la couronne d'un docteur tomba des mains d'un ange et son trône se brisa.



XVI

RÊVES ET RÉALITÉS

Le Centre et la loi de la Cité chrétienne

Rome, juin 1869.

- La cité chrétienne n'est donc point le lieu du repos et de la paix ?
- C'est le lieu de l'épreuve et du combat.
- Mais n'est-ce pas ici même son centre immuable ?
- Son centre est partout où est son chef.
- Ne l'a-t-il point quitté déjà ? Ne peut-on l'en chasser encore ?
- Il y rentrera toujours.
- La force des méchants est grande au siècle présent.
- Celle de Dieu n'a pas diminué.
- Brillantes étoiles, astres sans nombre qui éclairez d'une douce lumière ces murs où nous

veillons tous deux, les vastes plaines qui les entourent, les églises et les monuments de la Ville éternelle, n'êtes-vous pas, vous, du moins, des séjours d'allégresse et de paix ? Qui nous dira les mystères de vos cités lointaines ?

— Qui nous dira la nature de Dieu et le secret de ses œuvres ? Le ciel étoilé affirme son Être et sa toute-puissance, il raconte sa gloire : que nous faut-il de plus ? Sa vue est à nos sens ce que la prière est à notre âme : elle réveille le sentiment de sa présence, le souvenir de ses bienfaits.

— Si je pouvais du moins, douces images, vous contempler toujours !

— L'image n'est point faite pour elle-même, mais pour éveiller la pensée. Contempler le ciel sans penser à Dieu, c'est rêverie stérile.

— Prenez une voix, astres errants, pour nous dire où vous allez et le secret de votre course.

— Espaces infinis, mystérieux soleils, vous ne savez rien de vous-mêmes et de votre gloire, vous n'en pouvez rien dire. La parole n'est pas où n'est pas la pensée.

— Dans quelles profondeurs nous cachez-vous le centre du monde ?

— Il n'en est point. Tout esprit qui entend Dieu et l'adore, qui prête sa voix à ses œuvres, son hommage à ces mondes muets, devient le centre du monde.

— La terre est bien petite pour porter un tel honneur.

— Faut-il tant de place pour porter et perpétuer, dans des millions d'êtres, la raison qui connaît Dieu, l'amour qui brûle de le posséder, la liberté qui nous rend dignes de lui ?

— La race des hommes est bien favorisée.

— Celle des chrétiens l'est encore davantage.

— Quelle est donc ici-bas leur mission ?

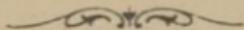
— Celle que nous remplissons ensemble à cette heure, à cette porte silencieuse : protéger, dans l'Église et son chef, le Père et le Roi de la Cité chrétienne ; construire, s'il le faut et si Dieu le veut, d'autres cités à son image, ou bien défendre et embellir celles qui sont déjà, combattre partout et toujours afin de mériter le repos et la gloire. Aussi bien, avec les étoiles qui déclinent, l'heure des songes va passer. Bientôt se lèvera le soleil pour diriger nos pas et éclairer le théâtre de nos luttes. La nuit nous a dit la majesté de Dieu et la paix des éternelles demeures, le jour va nous apprendre les devoirs par lesquels on mérite de les habiter. Nul n'entrera dans la cité du repos, s'il n'a passé par la cité des combats ; il faut conquérir à la clarté du soleil le droit de contempler face à face le Dieu dont le ciel étoilé nous laisse deviner la grandeur.

Doux et rêveur, l'enfant des solitudes améri-

caines, le jeune Canadien s'était, dès son arrivée à Rome, lié d'une étroite amitié avec un fils de la vaillante Belgique. Ces quelques paroles échangées à voix basse, peut-être à deux pas de l'ennemi, marquent bien, dans l'unité de leur foi, la différence de leurs caractères. Ils combattirent, ils veillèrent jusqu'au dernier jour pour le seul roi dont on ait pu conquérir la capitale sans diminuer son Empire. On les vit ensuite, écrasés mais non vaincus, toujours pleins d'espoir et de courage, franchir les mers pour aller bâtir ensemble une cité chrétienne, non loin du fleuve majestueux où des missionnaires de leur langue et de leur race avaient les premiers planté la croix et annoncé la bonne nouvelle. Avec autant d'ardeur qu'ils portaient les armes ils remuent le sol, taillent le bois et la pierre, fondent des écoles, labourant, chassant, enseignant tour à tour, infatigables au travail et à la prière.

L'humble hameau est devenu village, puis bourgade, il deviendra ville. Celle-ci n'étalera jamais aux regards éblouis les magnificences de la Ville éternelle, centre du monde catholique, elle n'en est pas moins une cité chrétienne. La splendeur des nuits de l'automne indien égale d'ailleurs, si elle ne surpassé la splendeur des nuits de la campagne romaine. Le ciel étoilé n'y est ni moins beau, ni moins pur, ni moins capable,

par sa douce lumière et les pensées qu'il inspire, de rafraîchir les âmes et de les préparer aux combats que le soleil de demain éclairera de sa lumière. Il est, d'un bout du monde à l'autre, pour tous ceux qui souffrent et combattent, l'espérance de l'avenir, le gage de la paix.



XVII

L'EXILÉ LORRAIN

(Mai 1872)

Les Cités. — La Patrie

On m'avait parlé d'un couvent de Capucins situé à quelques kilomètres de Grenoble, à peu de distance de l'ancienne route de Chambéry. On m'avait vanté la beauté du lieu, sa profonde solitude, le bon accueil des Pères. Leur bibliothèque renfermait des ouvrages où je pourrais puiser d'utiles renseignements pour quelques travaux d'histoire locale.

Par une belle matinée de printemps, je pris enfin mon parti d'aller seul et sans guide à la recherche des Religieux et de leurs livres. Nulle entreprise d'ailleurs n'était plus facile. Vers le milieu d'un long village dont les maisons sont

entremêlées de vignes et de vergers, on quitte la grande route et on s'engage à gauche dans un chemin creux que l'ombre des saules et des noyers protège contre les ardeurs du soleil. Un petit ruisseau court tantôt bruyant et tantôt paisible le long de la route ; il traverse le jardin des Religieux où, grâce à lui, les plus arides étés laissent peu de traces de leur passage.

Après quelques minutes de marche une croix de structure grossière et une statue de la sainte Vierge, l'une et l'autre encadrées dans le feuillage, m'avertirent que j'approchais du but. Toutefois je ne voyais paraître encore ni toit, ni clocher, ni rien qui indiquât le voisinage d'une vaste habitation, quand tout à coup, le sentier décrivant une courbe légère, je me trouvai sur une sorte de place rustique, en face d'un portail assez élevé : c'était la chapelle des Pères. Cinq ou six marronniers, jeunes et vigoureux, se dressaient en demi-cercle à quelques pas du seuil de l'édifice : leur épais feuillage en dissimulait d'abord la simple architecture. Les vastes églises sont bien à leur place au milieu des cités populeuses, l'humble chapelle est faite pour la solitude. Autour de celle que je venais de découvrir on n'entendait point les bruits confus et les cris de la ville, mais, par cette belle matinée de printemps, le doux et puissant murmure de la vie sortait à la fois des bois,

des arbres, des champs, du ruisseau, et s'élevait comme un pur hommage à l'éternel auteur de la vie et du mouvement.

Tandis que je m'abandonnais à ces douces impressions, un visiteur inconnu sortit de la chapelle où je me disposais à pénétrer. Je le saluai, mais presque sans le voir, comme il arrive assez souvent. Lui au contraire me regardant avec attention :

« C'est bien vous, medit-il, et je ne me trompe point, vous que je n'ai pas vu depuis plus de vingt ans et que je retrouve ici à ma grande surprise. » Je n'eus point de peine à reconnaître, au son de sa voix, non moins qu'à ses traits, un camarade de collège, plus jeune que moi de deux ou trois ans ; j'avais gardé le meilleur souvenir de sa franchise, de son caractère aimable et droit. Nous avions quitté Metz le même jour pour nous rendre ensemble à Sainte-Barbe, lui pour y terminer ses études littéraires, moi pour m'y préparer à une École spéciale. Sans ambition, mais non sans fortune, il était retourné, tantôt citadin et tantôt campagnard, dans notre pays natal, et tandis que j'avais dû déplacer plus d'une fois mes pénates errants il n'avait guère connu que les bords riants et les eaux limpides de notre chère Moselle.

— « Vous ici, répliquai-je aussitôt, vous que

j'ai connu d'humeur si peu voyageuse : je ne reviens pas de mon étonnement. Fallait-il donc après tant d'années écoulées, nous retrouver sur le seuil de ce monastère ! La Lorraine n'a-t-elle donc plus tout votre amour ?

— « La Lorraine ! me répondit-il avec tristesse ; mais vous oubliez que l'étranger en est le maître et l'opresseur, qu'il en a fait deux parts, l'une qu'il a prise pour lui et l'autre qu'il garde en attendant le prix de la rançon. La ville où je suis né, Metz, n'est plus une ville française. Ma mère (j'en bénis presque le ciel) était morte avant ces malheurs ; mon père n'a pu résister à de si cruelles épreuves : ils dorment tous deux, avec mes aïeux, dans une terre qui n'est plus celle de la patrie. Tous mes devoirs remplis, tous mes liens brisés, pouvais-je demeurer parmi ceux que je ne pouvais plus défendre, au milieu de ces ennemis devenus nos maîtres, décidés à changer nos lois, nos mœurs, notre langage, à détruire jusqu'au dernier, nos souvenirs d'honneur et de gloire ! J'ai lutté d'abord contre les instincts d'une nature faite pour la paix et le repos ; j'ai voulu, à l'exemple de ces généreux citoyens que le malheur a faits si grands, défendre par les seules armes de l'équité nos derniers droits et nos dernières franchises ; mon faible courrage a bientôt succombé dans cette lutte de tous les jours, plus

pénible que celle du champ de bataille. J'ai franchi la frontière..... ce seul mot renouvelle toutes mes douleurs, et, pour rester Français, sans abandonner entièrement mon pays natal, j'ai trouvé d'abord un asile dans une petite ville qui n'en est séparée que par une très faible distance : son peu d'importance l'a sauvée de l'annexion.

« Quelle n'était pas mon erreur de chercher le calme et d'espérer le repos dans une ville que l'étranger remplit de ses soldats, que les malheureux réfugiés font retentir de leurs regrets et de leurs plaintes, où la mémoire des habitants et leurs discours sont tout pleins des tristes souvenirs du passé, des pressentiments de l'avenir! En effet, au flot des soldats succéda bientôt celui des émigrants, et souvent tous ensemble, émigrants et soldats, bourgeois et paysans, anciens et nouveaux habitants de la cité se croisaient et se coudoyaient, mêlant les langues, les patois, les costumes, variant à l'infini les scènes de douleur, de joie, d'inquiétude, de soudaine reconnaissance.

• « Ce fut bien pis encore quand, aux approches d'octobre, il fallut prendre un parti décisif, choisir entre l'amour du sol natal et celui du nom français, entre la petite et la grande patrie, s'arracher aux douceurs et aux souvenirs du foyer do-

mestique ou consentir pour soi et ses enfants à changer de nom, d'aïeux, d'histoire, à subir la protection d'un drapeau inconnu et l'affront de livrées étrangères. Bientôt sur les routes qui mènent à la ville, dans la grande rue qui s'ouvre sur la Lorraine annexée, par le pont raide et montant, aujourd'hui trop étroit, les voitures, les chariots commencèrent à s'avancer, rares d'abord, puis de plus en plus nombreux, portant l'humble avoir, les lits, les meubles, les instruments de travail des paysans lorrains. Quel concert de malédictions! Quelles plaintes! Quels amers regrets! Je renonce à les décrire : aussi bien je ne pus longtemps les entendre. Le spectacle de ces infortunés qui abandonnaient ce qu'ils avaient de plus cher et sacrifiaient tout le reste pour garder du moins la patrie, ce spectacle tous les jours renouvelé et tous les jours plus poignant rouvrait mes blessures et ravivait mes propres douleurs. Je m'y dérobai : je m'empressai de fuir loin de ces scènes lamentables. Dussiez-vous accuser mon peu de courage et me reprocher ma faiblesse, je l'avoue, je pris la résolution d'errer, de voyager, de me distraire, par tous les moyens, de mes sombres pensées, d'oublier, s'il se pouvait, tant de calamités succédant à tant de folies, punissant tant de crimes.

« Il me semble parfois que je réussis à en

chasser le souvenir, et parfois il renait plus vif et plus déchirant. Je ne sais quel sentiment que je ne connaissais point, quand la fortune et la paix me souriaient à la fois, a germé et grandit dans mon âme depuis les malheurs de la France et le démembrément de ma Lorraine. On dirait d'un fiancé auquel la mort a soudain ravi celle dont la présence faisait tout son bonheur. Oui quelque chose manquera à ma vie et j'ignorerai le bonheur tant que Metz ne sera pas redevenue une ville française, tant que l'Alsace et la Lorraine ne seront pas, par de nouveaux traités, des provinces françaises! Je n'aurais jamais cru que l'amour de la patrie endormi et presque enseveli dans la bonne fortune, pût renaitre avec une telle force dans l'adversité, qu'il fût quelque chose de si amer et de si doux, de si enraciné et de si puissant! »

Il ne fallut que peu d'explications rapidement échangées pour comprendre que la présence de mon ancien camarade devant la demeure des Pères n'était point due au pur hasard. Depuis un mois il était l'hôte d'une des villas voisines; la chapellé avait tous les matins sa première visite et sa prière pour la France. L'heure étant matinale encore, nous résolûmes de profiter aussi longtemps que possible d'une si heureuse rencontre. M... déjà bien connu dans le monastère

s'offrit à m'y servir d'introducteur. J'acceptai avec empressement : nous commençâmes par la chapelle.

Je ne dirai point que je la vis alors et me rendis compte de sa disposition intérieure, des statues et des tableaux qui pouvaient la décorer, des vitraux qui nous ménageaient la lumière, du calme auquel nous invitaient ce demi-jour et ce religieux silence. Le calme n'était plus dans mon cœur, la prière errait sur mes lèvres indécise et sans voix. Je n'entendais plus que les dernières paroles de ce rapide entretien, je ne voyais que le tableau de nos misères. L'image de la patrie en deuil obsédait mon esprit et ne lui permettait d'autres pensées que celles qui se rapportaient à ses infortunes.

Peu à peu j'en vins à me dire qu'entre l'amour du lieu natal et celui de la patrie, entre l'affection qui unit les membres d'une même famille et les citoyens d'une même cité, il y avait, à n'en pas douter, un lien étroit, une communauté d'origine et de fin. Tous ces amours découlaien d'un même amour : l'ordre était là comme partout dans le monde, manifestant la sagesse de Dieu et sa bonté.

Aussi bien, l'histoire le prouve comme la raison ; la sincérité et la constance du sentiment religieux ont fait, dans tous les temps, la puissance

et la persévérance du patriotisme. N'est-ce pas la religion parfaite qui est venue lui donner toute sa perfection ? N'est-ce pas elle qui l'empêche de s'exagérer ou de s'éteindre, qui le préserve également des excès du fanatisme et des langueurs mortelles de l'indifférence ? Nul n'est vraiment citoyen, nul n'aime comme il faut son pays, s'il n'est prêt à se dévouer pour lui, non pas un jour, mais tous les jours. Or, quel plus redoutable ennemi du dévouement que l'habitude de songer avant tout à soi-même et à ses intérêts, que la recherche exclusive et le besoin croissant des grossières jouissances, ce ver rongeur des civilisations avancées ? Mais quel obstacle à ce matérialisme dégradant, sinon le sentiment religieux, la foi religieuse ? Quand on ne croit plus aux réalités invisibles et qu'on ne les aime plus, quand le regard dont la force s'entretenait à les contempler s'abaisse de plus en plus vers la terre, ce n'est plus le ciel seulement qui disparaît à nos yeux, c'est la patrie, puis la cité, puis la famille, jusqu'au moment fatal où l'homme ne voit plus et n'aime plus que lui-même.

Puis une pensée me venait et le souvenir semblait confondre mes raisonnements, du patriotisme impétueux et triomphant qui avait conduit aux frontières nos jeunes armées républicaines, uniquement éprises de la gloire et de la liberté,

qui les avait dix années durant..... Oui, c'est bien dix années qu'il faut dire avec l'histoire, dix années qui sont venues se perdre, nous savons dans quel despotisme, principe de toutes les décadences : dix années qu'aurait dû suivre une longue période de paix glorieuse, si le patriotisme n'avait usé bientôt, sans pouvoir la rajeunir, une force dont il ne savait plus la source divine.

Ainsi de la famille à la patrie, tous les amours s'enchaînent, et de la plus petite société à la plus grande, ils se fortifient par leur étroite union. Qu'il manque un anneau et la chaîne est brisée. Qu'un des amours faiblisse ou s'altère et tous les amours languissent. Que la source cesse de couler ou qu'on cesse d'y puiser, et les eaux dont elle entretenait l'abondance ne tardent pas à se corrompre, en attendant qu'elles tarissent.

Mais l'amour du genre humain n'est-il pas supérieur encore à cet amour d'une patrie aux étroites frontières, et le *citoyen du monde* n'est-il pas destiné par la loi du progrès à remplacer bientôt le *patriote* et à le faire oublier ? Qui l'a vu seulement une fois ce citoyen du monde, cet étranger dans sa patrie, oubliant pour des devoirs qu'il n'accomplit pas, qu'il ne saurait accomplir, parce que l'objet en est trop vague et trop éloigné, les devoirs de chaque jour et ses obligations les plus pressantes, qui l'a vu a jugé sa cause et l'a

condamné. Non, la patrie, quand c'est Dieu qui la garde, qui inspire ses chefs et ses lois, la patrie n'est pas plus hostile à la patrie que la cité à la cité, que la famille à la famille, ce germe de toute société. A vrai dire il ne s'agit pas, pour le pré-tendu citoyen du monde, de supprimer des frontières, mais des devoirs, et de noyer les affections les plus saintes dans la plus complète indifférence. Maudit soit celui qui, pour ne plus sentir les douleurs de la patrie, pour ne plus porter sa part de ses malheurs, se prend d'un soudain amour pour la félicité du genre humain ! Celui-là n'aime plus rien et n'est plus bon à rien.

Et toutefois suffit-il de pleurer, comme le fait mon ami, sur des calamités trop réelles; et pour guérir les blessures de la France est-ce assez de les regarder sans cesse avec douleur, avec désespoir ? N'est-il pas mieux qu'à ce spectacle l'amour se porte à l'action, qu'il y porte l'âme entière, qu'il ébranle toutes ses puissances, que l'esprit plus éclairé, la volonté plus forte, cherchent le remède avec constance et l'appliquent sans défaillance ?

J'en étais là de mes réflexions qui, s'enchaînant l'une à l'autre, menaçaient de se prolonger encore,

quand ces quelques mots, prononcés à voix basse, me rappelèrent au sentiment de la réalité :

« Je n'ai point les mêmes raisons que vous de contempler une chapelle que j'ai vue vingt fois déjà. Je me rends au jardin où je prends tous les jours quelques leçons d'un art dans lequel je me croyais passé maître. Au sortir de cette petite porte et au fond du cloître, vous trouverez le Père qui remplit à la fois les fonctions de procureur et celles de bibliothécaire. C'est le meilleur homme du monde et le plus complaisant. Il me sera facile de vous retrouver ; le monastère n'est pas si grand. »

Quelques minutes plus tard j'avais fait la connaissance du Père Bernardin¹, et nous nous rendions ensemble à la bibliothèque, non sans avoir passé devant plusieurs galeries de portraits, représentant, ici les martyrs, là les docteurs et les saints de l'Ordre dont saint François d'Assise est le fondateur vénétré par ses fils, honoré par les moins religieux de nos contemporains². L'Ordre religieux est donc aussi une vaste patrie dont le cloître est la famille. Il a ses aïeux, son histoire,

¹ Le Père Bernardin n'a pu survivre à la dispersion de ses frères et à la fermeture de son Couvent ; il est mort en 1883.

² Ernest Renan, en premier lieu ; après lui une foule d'autres.

ses souvenirs de luttes héroïques, de science et de vertu. Cette patrie vient-elle se substituer à la patrie de la terre et se fonder sur ses ruines ? Ou bien est-ce un anneau de plus dans la chaîne des sociétés, et ce nouvel amour, loin de se nourrir et de vivre aux dépens des autres, n'est-il pas, pour un petit nombre d'âmes privilégiées, une affection plus pure s'ajoutant à toutes les autres, sans en détruire ou en affaiblir une seule ?

Je savais, et j'avais de bonnes raisons pour penser ainsi, que le Religieux garde à ses parents, à ses frères, à sa famille, un attachement inviolable. Ceux-là seuls en pourraient douter qui ne connaissent le cloître que par les productions insipides de quelques romanciers de mauvaise foi, ou qui ont oublié, s'ils l'ont jamais su, le pouvoir de la prière et du sacrifice. Quant au patriotisme des moines, l'histoire est pleine de ses glorieux exemples, et je ne sache pas qu'on ait jamais reproché aux moines polonais, espagnols, américains, d'avoir défendu mollement la liberté de leur pays. On ne craint point de mourir, quand on songe tous les jours à la mort et qu'on s'y prépare. Aux yeux de la foi, la fin le plus désirable après celle des martyrs, c'est celle du soldat chrétien sur le champ de bataille.

Si j'avais ignoré que le couvent fût une colonie envoyée de la Savoie, la bibliothèque me l'aurait

bientôt appris. Elle renfermait sur l'histoire de cette province, sur ses grands hommes, son sol et ses traditions, des documents nombreux et intéressants. Il me parut même, aux discours du Père, que l'esprit provincial et les souvenirs locaux étaient encore très vivaces dans ce petit coin de la France, et comme je lui demandais sur ce point des renseignements plus précis :

« Trouvez-vous que cela soit mal, me dit-il avec ce ton de bonhomie et de franchise qui lui était particulier, et la Savoie a-t-elle moins bien dans la dernière guerre payé sa dette à la France ? A-t-elle moins généreusement donné le sang de ses enfants ? Croyez-moi : ce n'est pas là ce qu'il faut craindre, et l'attachement à la province ne diminue point l'attachement à la patrie : loin de là il le fortifie. »

Et comme je feignais d'en douter : « Sommes-nous plus heureux, reprit-il, d'avoir concentré dans une seule cité la vie politique d'une grande nation ; et ne pensez-vous pas comme moi que tant de gens qui sont à Paris des brouillons ou des fous, pourraient rendre de grands services et devenir de bons conseillers, des citoyens très sages, dans le chef-lieu de leur département ? Faites que les États-Unis dépensent uniquement dans leur capitale cette activité sociale et politique qu'ils ont laissée sagelement s'établir dans les capi-

tales de vingt ou trente États différents, et vous verrez ce que deviendront dans peu leur puissance et leur liberté. »

Et comme j'insistais sur les dangers que pouvait courir l'unité française :

« Elle est bien plus compromise, me dit-il, par la suppression de ces petits foyers où la vie s'entretenait et se renouvelait incessamment, au lieu de se précipiter tout entière au cœur pour l'hypertrophier, au cerveau pour le troubler. Avez-vous entendu dire (vous savez sans doute un peu de physiologie) que l'organisation la plus parfaite fût celle où un seul organe remplit toutes les fonctions, et n'est-ce pas le contraire qui est vrai ? Où la vie n'a plus qu'un foyer elle est près de s'éteindre : tous les médecins vous diront cela.

« Je ne lis pas les journaux, et pourtant j'ai appris qu'un de vos écrivains les plus connus, qui n'est ni un ami de l'Église ni un ennemi de l'unité française, M. Edgard Quinet je crois, propose, dans une belle lettre, de fonder à Nancy un centre puissant où le vieux sang lorrain pourrait plus aisément se conserver et se rajeunir. Son idée a du bon, mais mon avis est qu'il est plus aisé en tout ceci de conserver que de refaire. Il ne faut plus songer aux anciennes provinces, et ce serait un vrai miracle si l'on pouvait ressusciter, je ne dis pas leurs préjugés, à quoi bon ! mais leur âme

et leur sang qui n'en était pas moins du bon sang français.

« Au surplus, que nos législateurs s'en tirent comme ils pourront ; je ne suis point chargé de leur dire ce qu'on doit faire des départements et le parti qu'on peut en tirer pour la bonne distribution des forces de la France. C'est une rude tâche que de refaire l'œuvre de la nature et des siècles : peut-être n'est-elle pas au-dessus de leurs forces. Pour moi, je demeure dans ma conviction, c'est qu'on n'aime pas bien son pays, si l'on n'aime sa famille, sa petite ville ou son village, sa province, je ne parle pas de la religion, cela va de soi. On est d'autant meilleur patriote, croyez-le bien, qu'on a dans le cœur plus de ces amours nobles et purs. »

Je n'eus garde de contester, et nous tombâmes d'accord sur plusieurs autres points qui dépendent de celui-là. Tandis que la conversation allait, avec assez peu de suite, effleurant tous les sujets, touchant à toutes les questions, le jardin avec ses fleurs, ses primeurs et ses promesses n'avait pas moins de charmes pour notre ami. Le réfectoire nous réunit enfin, et sur l'aimable invitation du Père Gardien¹, nous prîmes place à la table com-

¹ Le Révérend Père Edmond mort quelques années plus tard Vicaire apostolique aux Seychelles.

mune. Des œufs et des légumes, des fruits, le tout en abondance, firent tous les frais du repas : l'esprit eut sa part et son aliment. On ne le laisse au couvent ni jeûner, ni chômer, et surtout l'on ne permet pas au corps de se nourrir sans lui. La lecture qui nous fut faite m'intéressa vivement : ce n'est point le lieu d'en parler.

Le réfectoire d'ailleurs semblait presque vide : cinq ou six Religieux Pères et Frères, quatre ou cinq novices n'en remplissaient que la moindre partie. Les autres membres de la communauté rentrent seulement pour les retraites spirituelles ou pour prendre un repos nécessaire ; le reste de l'année ils prêchent, confessent et évangélisent dans les villes et surtout dans les campagnes. C'est à peine si tous les hôtes du monastère sont réunis une fois l'an, et seulement pour quelques semaines.

Je n'ai point encore parlé du Père Gardien : peut-être il vaudra mieux l'entendre. Un Religieux attirait surtout mon attention. Sa longue barbe blanche descendait sur sa robe de bure, ses yeux étaient presque fermés à la lumière, son visage respirait la sérénité et la paix. Rien de plus intéressant que son histoire. Professeur à

l'université de Varsovie, il s'était fait, lors de la grande insurrection de 1832, soldat pour la liberté de son pays : vaincu, il s'était fait moine. Vieillard et presque aveugle, Dieu en faisait un saint, plein déjà des pressentiments du ciel et presque détaché de la terre. Un jeune novice, qui lui semblait fort attaché, dirigeait ses pas dans de rares promenades ou charmait sa solitude par de pieuses lectures. L'un et l'autre nous rejoignirent bientôt sous les grands arbres d'une allée destinée aux récréations des Pères. Derrière nous les fraîches retraites, puis soudain la muraille gigantesque du Saint-Eynard. A nos pieds, la vallée du Grésivaudan tant de fois décrite, plus belle que toutes les descriptions; plus loin en face, les collines verdoyantes dominées par les cimes neigeuses des Alpes dauphinoises.

Est-il besoin de le dire : c'est de la France que nous parlâmes d'abord, de ses malheurs, de ses espérances; puis, peu à peu la conversation s'étendant et se dispersant en toute liberté, nous en vinmes à discourir de la guerre et de ses conséquences, des violences faites aux volontés, aux corps et aux âmes, du règne croissant de la force brutale dans une société en apparence plus civilisée, et certainement plus riche des biens de la terre et des œuvres de l'industrie. Ne dirait-on pas que dans cet ordre nouveau où prédomine la

recherche du bien-être, la charité diminue et l'amour s'affaiblit autant que grandissent les passions égoïstes, le désir de s'enrichir promptement pour jouir grossièrement, la vie à venir n'étant plus que le rêve des illuminés ou des sots ? Dans cette grande bataille pour la vie et le bien-vivre, dans cet amoindrissement du sens moral et de la foi, quoi d'étonnant si le conflit des forces brutales, si leur choc effrayant accumulent les calamités et les ruines, si le monde moral écrasé gémit et semble près de s'anéantir !

« Faut-il, s'écria notre ami, toujours dominé par une seule pensée et un seul souvenir, faut-il donc que nous ayons vu, en plein dix-neuvième siècle et à l'apogée de la civilisation, des déchirements plus cruels, des mutilations plus hideuses que toutes celles dont l'histoire a gardé le souvenir ? Faut-il que cette fois encore nous en ayons été les victimes expiatoires, nous Lorrains, plus malheureux encore que nos frères d'Alsace, séparés de la France, séparés de nous-mêmes, doublément déchirés, en proie à toutes les douleurs, saignant de toutes les blessures, nous qui, depuis des siècles, servons de champ de bataille ou de rempart à deux grandes nations, nous qu'un amour si profond unissait à la France, nous les derniers et les plus dévoués de ses enfants !

« Hélas ! le souvenir est encore présent à mon

âme de ces séparations pleines d'angoisses et de larmes auxquelles j'assistais il y a quelques mois. Ce ne sont pas seulement les familles entières, et souvent les plus pauvres, désertant le foyer bien-aimé; ce ne sont pas même ces vieillards s'ache-minant courbés par l'âge et la douleur vers la terre de France où ils voulaient du moins mourir; non, ce ne sont pas ces infortunes déjà si grandes qui excitaient le plus notre compassion. Ces femmes, ces enfants, ces vieillards perdaient les joies de l'antique foyer et du sol natal, ils gardaient celles de la famille et de la patrie. Mais qui peindra le désespoir de ces malheureux parents, qu'une impérieuse nécessité contraignait à se séparer de leurs enfants, à les confier, dans un âge si tendre et parmi tant de périls, à la garde de Dieu et de la France? Qui a vu, dans les villes de la nouvelle frontière, leurs derniers et tendres embrassements; qui a entendu, avec leurs sanglots, leurs dernières et pressantes recommandations, leurs suprêmes adieux, celui-là, au sein de la paix, a vu et entendu ce qu'on peut imaginer de plus cruel. Il n'est point de spectacle qui m'ait rempli d'aussi sombres pensées.

« Ah! je n'en doute pas un instant : si tous ceux que divise la politique, si tous ceux qui, pour de mesquines prétentions, se déchirent entre eux et déchirent le sein de leur mère, si tant de Fran-

çais qui prodiguent de loin à nos émigrants l'abondance ou l'obole de leur charité, si tous avaient vu une seule des scènes que je retrace faiblement, non, il n'y aurait plus bientôt dans tous les cœurs, au fond des âmes, qu'un amour, celui de la patrie commune, qu'un désir et qu'une passion, celle de la rétablir dans sa force et sa grandeur. »

Quel démenti que cette guerre et ses suites aux espérances des amis de la paix! Quel obstacle à ces projets si longtemps caressés de confédération pacifique, de tribunal européen! Quel réveil de tant de rêves auxquels s'abandonnaient des âmes généreuses! Le souvenir nous en vint par une liaison d'idées naturelle et par une sorte d'amer contraste au tableau qui nous était offert.

« Je suis loin, nous dit le Père Gardien, de condamner ceux qui ont cette confiance extrême dans la bonté de notre nature et dans les progrès de la civilisation. C'est une erreur généreuse que celle où ils sont tombés, mais enfin c'est une erreur. On dirait que plusieurs d'entre eux (je ne parle point, bien entendu, des chrétiens sincères) n'ont connu ni la nature de l'homme, ni l'histoire de l'humanité. Où donc ont-ils vu que les réformes

sociales commencent par les lois et non par les mœurs, et que les sociétés changent où les hommes ne changent point ?

« Faites des âmes pacifiques et vous aurez la paix : je ne sais pas pour moi d'autre moyen. J'ai songé bien des fois que la solution du problème est, tout entière, dans ces premiers mots du cantique des anges saluant à l'heure de sa naissance le roi d'amour et de paix : « Gloire à Dieu dans « les cieux, et paix sur la terre aux hommes de « bonne volonté. » Obtenez des hommes qu'ils rendent à Dieu l'honneur qui lui est dû, qu'en toute sincérité et simplicité ils se soumettent à sa loi, et je défie les potentats, s'il en reste alors, de troubler la paix du monde, de mettre les nations aux prises, de lever un seul soldat.

« Comme elle a recueilli et garde fidèlement ces divines paroles la grande patrie des âmes, cette Église d'où est sortie la vraie civilisation, d'où sortira la paix, si la paix ici-bas doit jamais devenir une réalité. Elle concilie dans son vaste sein, et par la grâce de son fondateur, ces contradictions que les philosophes vont chercher bien loin dans les profondeurs de la nature et de notre âme. Car l'homme est ainsi fait qu'à l'image du monde physique où les contrastes éclatent de toutes parts, où le calme alterne avec la tempête, l'abondance avec la stérilité, où la terre se couvre

de riches moissons ou s'entr'ouvre avec fracas pour engloutir des cités entières, l'homme, disje, sait le prix du bien et il accomplit le mal ; il aime la liberté et il appelle à grands cris les dictatures ; il cherche la vérité et craint de la découvrir ; il soupire après la paix et se passionne pour la guerre ; il s'attache du fond de l'âme à son foyer et à sa patrie, et il détruit brutalement le foyer et la patrie de son frère ; il veut aimer le genre humain, et il ne sent rien ou il ne fait rien pour ses parents et pour ses proches.

« Qui expliquera ces contradictions ? dans quelle lumière ineffable verrons-nous l'unité de ces oppositions apparentes ? Dans celle de Dieu sans doute et dans la vie meilleure qu'il nous prépare. Mais, dès ici-bas et dans son Église, n'a-t-il pas montré de loin, en images et en figures, quelques traits de cette unité parfaite après laquelle notre cœur soupire ? Pour ne parler que de la patrie, où contempler ailleurs que dans l'Église catholique l'unité des nations dans leur diversité, la fraternité des âmes dans l'opposition des races et des caractères, la patrie distincte de la patrie, et pourtant toutes les patries confondues dans l'amour de Jésus-Christ et de sa loi, dans la communion de sa foi, de sa grâce et de ses sacrements !.... Oui, les doux et les humbles, oui, tous les hommes de bonne volonté, dans quelque

partie de l'univers qu'ils habitent, sont avec nous les membres d'une même famille, les citoyens d'une même Cité, et jamais, quoi qu'on fasse, on ne fondera sur des bases plus solides, on n'enchaînera par des liens plus puissants la société du genre humain ; jamais sans le Christ et son vicaire on n'établira la paix universelle. Qu'on me montre une fraternité plus désirable, une patrie plus auguste et plus sainte que celle où sont unis, d'un bout du monde à l'autre, dans la charité et le sacrifice, la prière et le travail, les persécutés et les délaissés, les pénitents et les saints, les simples et les savants, les missionnaires et les martyrs ; qu'on me la montre et pour celle-là seule je quitterai l'Église : mais il n'en est point.

« Je défie qu'on trouve, dans les annales de l'histoire, un monarque ou un législateur, une secte ou une école qui, mieux que l'Église, avec plus de constance et de bonheur ait travaillé sans relâche à la paix du monde, à l'amélioration des mœurs, à la justice des lois, au progrès de la charité. N'est-ce pas elle qui, du plus inextricable chaos, a fait sortir la *Chrétienté*, mot qu'on a perdu et qui n'est pas remplacé ! La violence qui n'a guère de lendemain précipite ses coups, s'épuise et meurt. Douce et persévérente, lente et irrésistible, l'action de l'Église, conforme à celle de la nature, a peu à peu apprivoisé la barbarie, adouci

l'esclavage et préparé son abolition, inauguré le droit des gens, imposé *les trêves et les paix de Dieu*, dicté dans ses conciles des lois pleines de justice et de douceur qui sont devenues celles de nations entières, opposé sans cesse aux excès de la force les pressants conseils de la charité ou les menaces de la colère divine, contenu jusqu'au sein de leurs triomphes les plus fiers conquérants. Quel politique ou quel vainqueur des nations a pu réduire au silence l'Église et son chef ; et quel pape n'a point préféré l'exil ou la prison aux concessions coupables que désavouaient sa conscience et sa foi ? Et dans cette lutte des forces brutales dont le déchaînement menace l'Europe des plus terribles calamités, en présence de tant de violences et de défaillances, qui ne voit où résident la sainteté du droit, la liberté et la dignité de la conscience humaine, et avec la seule force morale vraiment invincible, le dernier espoir de la justice et de la paix !

« L'avenir du monde n'est-il pas, quoi qu'il advienne de nos temps troublés, là où la vérité libératrice n'a rien cédé d'elle-même, de sa force et de son éclat, où la raison ne s'est point séparée de son principe et n'a point rejeté sa couronne, où l'amour a sa source toujours pure, où la règle de la liberté se maintient droite et inaltérable. Rêver, après dix-huit siècles de christianisme, la paix et

la solidarité des peuples en dehors de l'Église ou contre elle, rêver une étroite union des frères d'où la mère serait exclue, c'est rêver la plus creuse des chimères. Autant vaudrait dire que le progrès de la pensée n'a pas Dieu pour règle et pour fin, que l'amour ne vient pas de Dieu et ne retourne pas à lui, que la liberté est encore la liberté quand elle méconnaît le devoir et Dieu, quand elle se dépense au crime et au blasphème. »

Parce qu'il savait assez bien l'histoire et qu'il n'avait négligé ni l'histoire du cœur humain, ni celle du caractère national, le Père Gardien soutenait qu'entre toutes les nations sur lesquelles l'Église a exercé sa bienfaisante influence, aucune ne lui est plus redévable que la nation française. A notre intelligence éprise des abstractions logiques, des déductions les plus rigoureuses, poussées parfois jusqu'à l'absurde, sans souci du possible et du réel, elle a donné, sans se lasser jamais, le contre-poison de sa doctrine profonde et pratique, de sa morale incomparable. Notre imagination active, ardente, insatiable, s'est maintenue longtemps, grâce à elle, dans la contemplation féconde des modèles les plus purs et les plus parfaits. L'unité de l'Église et son progrès mesuré ont été le frein le plus puissant de notre mobilité sans égale. Souple et ferme à la fois, cédant et résistant tour à tour, sa divine hiérarchie a été,

dans la société française, tantôt la pierre angulaire, tantôt le contre-poids, toujours le lien, comme elle est encore un des meilleurs espoirs de l'avenir. Une audacieuse témérité, l'amour de la vaine gloire, héritage que nous ont transmis les Gaulois nos pères, n'ont pas été du moins un danger public et une cause de ruine, alors que l'humilité chrétienne les tempérait dans nos penseurs, nos sages et nos chefs, dans le corps entier de la nation. On sait où nous ont conduits ces penchants développés sans mesure et sans frein.

On n'eût su dire si, durant cette conversation, le vieillard aveugle était uniquement attentif à tous nos discours ou s'il était absorbé dans quelque méditation profonde. Après avoir, dans le cours de sa longue carrière, enseigné, combattu, évangélisé ; après une vie de travail et de prière, il s'éteignait doucement dans les souvenirs du passé, dans les espérances de l'avenir, dans la conversation intérieure avec le Verbe divin dont la gloire allait devenir sa récompense.

« Loin de moi, dit-il enfin, d'une voix lente mais ferme encore, l'orgueilleuse pensée que le ciel s'ouvre à mes regards par le don précieux de l'extase : je ne l'ai point mérité. Celui qui réserve

à ses élus les révélations de l'avenir m'envoie seulement des songes où la vérité s'enveloppe de nuages, des visions tantôt terribles et tantôt consolantes. La grande expiation n'avait pas encore commencé, rien n'annonçait encore les calamités qui allaient frapper ma patrie d'adoption, quand j'entendis, dans un rêve effrayant, comme un bruit lointain d'armes, de canons et de soldats. Aux clartés d'une lumière sombre, d'un ciel en feu, je vis les anges des nations, l'œil étincelant, l'épée flamboyante à la main. . . .

« Il y a quelques nuits à peine, j'ai revu dans un songe béni, ces mêmes anges que n'animait plus l'ardeur des combats. L'olivier pacifique couronnait leurs fronts : au lieu du glaive étincelant, leurs mains portaient des parfums et des fleurs. Rangés autour de l'Agneau, ils bénissaient et ils adoraien.

— « Vous a-t-il paru, mon Père, interrompit le jeune novice son fidèle compagnon, que le songe annonçait pour notre patrie la paix prochaine et durable ?

— « Je ne sais, répondit le vieillard, s'il se rapportait au siècle présent ou s'il figurait la fin des temps, quand les hommes n'auront plus qu'une patrie, comme il n'est qu'un Verbe, sauveur de l'humanité. »

Cette pensée me vint, élargissant et pacifiant

les pensées qui se pressaient dans mon esprit : les patries de la terre, l'Église elle-même, ne sont donc que l'image de la patrie céleste et de l'Église éternelle. Le ciel est la grande patrie, la Cité commune où sont couronnés d'une même gloire, où s'embrassent dans la paix divine tous ceux qui ont travaillé, ont souffert ou sont morts pour la patrie d'ici-bas, pour les lois et la liberté de la cité terrestre. Dieu réserve ses joies les plus pures et ses plus nobles couronnes aux défenseurs et aux martyrs de ces grandes choses qu'il a fondées dans sa sagesse : famille, cité, patrie, Église, pour être l'occasion et le théâtre des plus belles vertus, des plus héroïques dévouements, la source inépuisable des mérites et des récompenses.

« Quoi qu'il en soit de mon rêve et de sa vérité, fils de la France, continua le vieillard, votre mère ne mourra point. Le sol hospitalier qui s'est ouvert à tous les bannis et à tous les opprimés ne sera point déchiré et partagé : le peuple de la prière et du sacrifice, celui qui n'aime l'or que pour le donner, comme il donne ses apôtres à tous les rivages, ses filles de charité à toutes les infortunes, ses martyrs à toutes les barbaries, son sang à toutes les causes saintes et justes, ce peuple ne périra point.

« Avec les débris de l'héroïque nation qui a été si longtemps et si glorieusement le rempart de la

chrétienté, la France a recueilli son héritage de vertus et de promesses. L'alliance que Dieu a conclue avec elle au jour où elle naquit, comme nation, dans les champs de Tolbiac, cette alliance tant de fois renouvelée n'est point rompue, puisque la France n'a pas rompu avec la prière et le dévouement. Et si, dans le plan divin de l'histoire, il faut encore, pour les temps qui vont naître, un défenseur à l'Église, qui donc le sera sinon la France ?...

« Je le sais : comme les individus, les peuples sont libres, ils peuvent répondre aux inspirations du ciel ou les dédaigner. Leurs chefs peuvent bien, aveuglés par l'orgueil, infidèles à leur mission..... mais alors Dieu les brise et il lui suffit du plus faible instrument. Est-ce donc à tous les peuples qu'il envoie des expiations aussi entières et aussi éclatantes ? Quels sont ceux qu'il favorise au point d'épuiser sa justice, afin que sa clémence ait un libre cours ? La France n'a-t-elle pas vu des temps plus troublés et des jours aussi malheureux ? Est-ce pour la première fois que son étoile a pâli et que sa face s'est voilée ?... »

Tandis que le vieux moine parlait avec une animation croissante, les vapeurs qui, depuis le matin, flottaient autour de la montagne, s'étaient peu à peu repliées sur elles-mêmes et découvraient, les uns après les autres, les sommets du

Belledonne. La Grande-Lance se dressait enfin vis-à-vis de nous dans toute sa majesté. Cette prière sortit à la fois de nos cœurs : Ainsi que le soleil a dissipé ces nuages, ainsi Dieu veuille dissiper les ombres qui voilent le front de la France.

Comme s'il eût entendu cette prière de nos âmes, le vieillard ajouta : « Travaillez et priez, et Dieu sauvera la France. »



XVIII

LE SOMMET DE LA CITÉ CHRÉTIENNE

Nous nous promenions souvent, le capitaine et moi, dans les environs de notre commune résidence, ville forte et chef-lieu de préfecture. Si la cité, bien peuplée d'ailleurs et bien bâtie, était pauvre en édifices et surtout en églises, en revanche tout autour d'elle la nature étalait aux regards les sites les plus variés, depuis la plaine large et fertile jusqu'aux sombres forêts et aux neiges éternelles des montagnes. Le capitaine avait gardé de nos derniers malheurs un certain fond de tristesse, un besoin constant de réfléchir et de remonter à la source des choses. Étranger plutôt qu'hostile aux croyances religieuses, il avait, sous ce rapport, vécu, comme tant d'autres, d'une vie d'ignorance et d'indifférence. Et toutefois le respect de soi-même et d'autrui, la pureté du cœur, une rectitude naturelle de jugement l'avaient préservé des excès où tombent la plupart de ceux

qui tranchent résolument des questions dont ils ignorent jusqu'au premier mot. A ce point de vue sa réserve et sa modestie allaient aussi loin que possible, et jamais je n'avais entendu sortir de sa bouche une seule de ces expressions relatives aux hommes et aux choses de la religion, que la haine a créées, que la sottise ou l'ignorance répète, quand le seul respect de sa langue devrait les interdire à tout homme bien élevé. Pour lui, il n'aurait pas employé plus volontiers certains mots, en grand usage de nos jours, *cléricalisme* par exemple, où *parti prêtre*, ou *obscurantisme*, qu'il n'eût accepté ceux d'*altruisme* et de *collectivité*.

— Une fois il lui arriva de prononcer la phrase banale que chacun sait : « Ces choses font beaucoup de tort à la religion. » Je n'eus point de peine à lui démontrer, en premier lieu, que ces choses ne sont qu'une fois sur dix telles qu'on les raconte, et encore c'est les traiter généreusement ; — en second lieu qu'à moins de changer la nature humaine, elles ne sauraient point ne pas arriver de temps à autre, qu'elles sont pour les justes une occasion de se méfier d'eux-mêmes et de redoubler de vigilance, pour les vrais chrétiens un pressant motif de rendre à Dieu, en compensation du scandale, plus de gloire et de louanges, pour tous un sujet de s'humilier et de prier. Quelques-

uns même, mettant les choses au pis et supposant le mal plus grand qu'il n'est, s'étonnent que l'institution catholique, comme ils disent, puisse se maintenir et durer parmi tant de scandales, et ils en viennent à conclure qu'une puissance intérieure et cachée est seule capable de maintenir en un si bon point cette Église composée d'hommes, dirigée par des hommes soumis à toutes les faiblesses de l'humanité. Ces réflexions peuvent les mener fort loin, et ce ne serait pas la première fois que les scandales auraient fait des chrétiens. Quoi qu'il en soit, le peu qu'il en arrive de temps à autre ne fait de tort qu'à la religion..... de ceux qui n'en ont pas. Une fois qu'il eut compris la faiblesse de ce propos, le capitaine y renonça pour toujours, car s'il est homme de bon conseil, il est plus encore homme de résolution.

C'était donc vers la fin d'une belle journée de printemps : nous nous reposions, après une course assez longue, sur une colline élevée d'où l'on dominait la ville et les environs. On eût pu compter une à une les maisons d'un village situé à nos pieds et qui n'est guère qu'un faubourg de la cité. Tandis que, las de causer et de penser, nous nous plaisions à considérer les villas, auxquelles le feuillage naissant des arbres commençait à rendre la vie sans les dérober aux regards, nous entendîmes à plusieurs reprises, mais à des in-

tervalles assez éloignés, le tintement d'une cloche qui semblait réclamer la prière plutôt qu'annoncer un office ou une fête. Il ne nous fallut pas de longues recherches pour découvrir d'où partait cet appel religieux. La cloche était celle d'un petit belvédère surmonté d'une croix et dominant une maison d'assez sombre apparence, vaste d'ailleurs et bien bâtie. Des jardins l'entouraient de toutes parts, de hautes murailles entouraient les jardins : à n'en pas douter c'était un asile ou un monastère. En recueillant mes souvenirs, je me rappelai qu'une maison de Carmélites, d'une date fort ancienne, avait été, au début de ce siècle, restaurée et peuplée dans les environs de la ville : c'était elle que nous avions sous les yeux.

Du Carmel le capitaine n'avait qu'une connaissance assez vague : sans être un grand clerc, j'en savais davantage. Nous mêmes en commun notre science et notre ignorance : la conclusion fut que le Carmel, le plus ancien des Ordres religieux, illustré et rajeuni par sainte Thérèse, très florissant encore à la fin du siècle dernier, ne compte plus aujourd'hui qu'un petit nombre de maisons : c'est un Ordre contemplatif.

Je m'attendais bien que ce dernier mot, exprimant une idée qui n'est pas en faveur et qui n'est guère comprise, ne passerait pas inaperçu, et qu'il faudrait, à son occasion, rompre quelques

lances courtoises. Le capitaine eût pu faire ce qu'on fait d'habitude en pareille circonstance : le procédé est bien connu, je le relate seulement pour mémoire. Il eût mis à part, s'il eût eu la moindre habileté, et soigneusement distingué les Ordres religieux qui s'occupent de charité et d'Instruction, ceux qui peuplent nos hôpitaux et dirigent de nombreuses écoles ; il en eût détaillé les mérites, énuméré les services ; il les eût remerciés du bien qu'ils font à la jeunesse, aux vieillards, aux infirmes ; il les eût, en un mot, comblés de louanges. Puis serait venu le terrible *mais*, ce *mais* si cher à la médisance, si bien fait pour le balancement de l'antithèse, d'autant plus redoutable qu'il a été précédé de plus d'éloges. « Mais qu'on ne me parle pas de ces Ordres contemplatifs où l'on ne sait que prier sans travailler, que gémir et jeûner sans rendre le moindre service à la société civile, sans être en quoi que ce soit secourable à la maladie, serviable à l'enfance ou à la vieillesse. » Je ne donne que le gros des objections, le détail serait infini : chacun d'ailleurs l'a entendu au moins une fois en sa vie.

Le capitaine agissait avec plus de rondeur et prenait moins de détours. Il me demanda nettement et carrément si les Ordres contemplatifs servaient à quelque chose. Ils avaient disparu : pourquoi les relever ? Quel contraste étrange d'ail-

leurs que celui d'une société où le mouvement et l'agitation sont poussés jusqu'à l'excès, et de ces Religieux qu'on dirait cloués au sol et immobiles comme l'éternité !

J'objectai qu'il n'était point mal, précisément à cause de ce bruit démesuré qui se fait aujourd'hui dans le monde et des grands mouvements qu'on s'y donne, qu'il y eût quelque part un petit nombre d'asiles entièrement consacrés au recueillement et à la prière. L'âme de l'homme a tous les besoins, celui du calme absolu comme celui de l'extrême dissipation. Le dernier étant, de nos jours, satisfait au delà de ce qu'on peut dire, n'est-il pas juste que le premier ait sa part bien exiguë d'ailleurs et réduite aux plus minimes proportions ? Car enfin dans les Ordres contemplatifs la vie est dure et austère, les vocations sont rares, les novices longtemps éprouvés ; on n'admet que ceux dont la santé et l'inébranlable résolution ne laissent pas la moindre inquiétude. Les travailleurs, comme on les nomme, ont de droit un jour de repos par semaine. Ils en prennent deux, ils en prennent trois à leur fantaisie, et non pas, bien entendu, celui qu'ils devraient. Les hommes de loisir ou d'activité stérile (ils sont nombreux dans notre société contemporaine) se reposent quand il leur plaît, quelques-uns toujours, ou ils vont deçà et delà, sans grand profit

pour personne. Quand nos Religieux se reposent-ils du travail qu'ils ont entrepris ou que Dieu leur a confié? Cessent-ils un seul jour, un seul instant de se sacrifier et de prier pour ceux qui font le lundi, fêtent le mardi, chôment le mercredi, pour ceux qui ne font rien du tout, pour ceux qui font le mal, afin que la justice de Dieu les épargne, que sa bonté les prévienne et les attende?

Je pouvais parler de la sorte au capitaine, car il croyait en Dieu et n'aurait osé dire que Jésus-Christ n'est que le plus parfait des hommes. Il savait quelque chose des merveilleux effets de la prière et du sacrifice, et il ne doutait point, par exemple, que pour être un soldat digne de ce nom, il faut s'oublier soi-même et se renoncer, jusqu'à mourir pour la défense de ceux qui ne connaîtront jamais ni votre nom ni votre héroïsme. Qu'un petit nombre se dévouât pour la multitude, c'est la loi même de sa profession : rien ne s'opposait à ce qu'il comprit la foi et la loi des Ordres contemplatifs.

Aussi j'essayai de pousser plus avant et d'envisager la question au point de vue philosophique, ce qui ne nuit jamais, l'ordre naturel ayant avec celui de la grâce des rapports intimes et des affinités sans nombre. Comme le corps étroitement uni à l'âme et vivifié par elle a, dans la personne

humaine, le plus d'exercice apparent et les fonctions les plus basses, ainsi, dis-je, dans la société, le plus grand nombre, qui en est comme le corps et la charpente, sans cesser de vivre d'une vie morale où l'âme a la surveillance et la direction, n'en est pas moins courbé vers la terre, asservi aux sens et aux œuvres qui se font par leur concours. Un peu plus haut paraissent ceux qui exercent à la fois les deux opérations, celles du corps et celles de l'esprit ; à un degré supérieur ceux chez qui domine l'effort de la pensée; au sommet, ceux dont la vie encore attachée à la terre et aux sens n'en est pas moins comme absorbée par les opérations de l'ordre le plus élevé. Celles-ci étant de deux sortes, *aimer* et *penser*, les savants et les philosophes exercent de leur mieux la seconde et y joignent la première, quelques-uns avec succès, la plupart faiblement. C'est le contraire pour les contemplatifs : leur acte principal est d'aimer, ce qui implique la prière et le sacrifice ; mais de plus, l'amour parfait n'ayant d'autre objet que la vérité parfaite, celle-ci est toujours présente à leur âme, non pas, il est vrai, divisée et comme refroidie par l'analyse et le raisonnement, mais en traits de vive lumière et dans un foyer qui ne s'éteint point. Les contemplatifs ont donc leur place dans la société comme les philosophes, comme les savants, comme les soldats, comme

les artisans, et de fait ils l'ont toujours eue. L'Église a fait une règle de ce qui était un hasard, parfois un danger ; elle a mis là comme partout plus de discipline et de vérité : c'est un grand service qu'elle nous a rendu. Elle n'a point créé la contemplation : elle l'a faite plus profonde et moins vague, sûre d'elle-même et de son objet. Ce sublime exercice est le privilège d'un petit nombre qui semble former un anneau entre le ciel et la terre ; mais la terre est toujours la terre, c'est-à-dire le lieu de l'exil, du travail et de l'effort. On y peut pressentir le ciel au contact de quelques âmes d'élite, on ne doit pas l'y trouver.

Cette métaphysique faite en cheminant, à bâtons rompus, ouvrait au capitaine quelques perspectives qui attiraient, mais aussi qui fatiguaient son regard. La conversation allait donc un peu au hasard, à travers les voies les plus différentes ; mais quand une digression nous tenait trop éloignés du sujet principal, la cloche, dont les sons n'avaient point cessé de se faire entendre, nous poursuivait de ses appels et nous ramenait comme de force à l'objet de nos premières pensées.

« Vous me faites souvenir, dit le capitaine, d'une lettre que je reçus quelques mois avant la guerre. Elle était d'un de mes amis, officier de marine, attaché, quand il l'écrivit, à notre colonie de Saïgon. La ville nouvelle naissait à peine ;

à peine avait-elle des casernes et quelques écoles qu'au sommet de la colline, au milieu des huttes indiennes, on vit s'élever une hutte un peu plus vaste, mais d'assez pauvre apparence. A quel usage croyez-vous qu'elle fût destinée dans cette ville où tout manquait ? Je vous le donne en mille, et vous ne le devinerez pas. Eh bien ! la demeure à peine achevée, ce ne furent ni des soldats ni des colons ni des écoles qui en prirent possession : ce furent vos amies les Carmélites qui se mirent là tout d'abord à prier, à gémir, à jeûner, à contempler, et qui depuis n'ont su faire autre chose, sinon peut-être tresser quelques nattes et cultiver leur jardin. Convenez qu'elles ont bien choisi le temps et le lieu de leur nouveau séjour, et qu'on attendait bien après elles pour aider à la fondation et au progrès de la cité. »

— « Elles y aideront plus que vous ne croyez, m'empressai-je de répondre, et bien avisés sont ceux qui les ont fait venir ou leur en ont suggéré la pensée. Hé quoi ! voilà une ville qui naît à peine comme vous dites, et qui dès le premier jour a déjà son faite et son couronnement ; la voilà complète de la base au sommet ! Je ne doute point que cela ne lui porte bonheur et qu'un bel avenir ne lui soit réservé. Les Romains auraient-ils mieux fait, eux qui, dans l'organisation de la cité, plaçaient les vestales au premier rang, eux

qui se servaient de leur chasteté comme d'un bouclier et se croyaient en sûreté, quand ils avaient placé entre leurs crimes et la colère divine les gardiennes du feu sacré ? Je ne parle ni des vierges du Soleil, ni de tant d'institutions du même genre qu'on retrouve dans tous les temps, chez tous les peuples, et qu'un secret instinct des législateurs leur faisait établir, dans les formes les plus sévères et sous la sanction des peines les plus terribles, comme la meilleure sauvegarde de leurs cités et de leurs lois.

« J'ai presque honte de vous entretenir de ces vaines apparences, de ces images où tant d'ombres se mêlent à la lumière, dont tant de taches défiguraient la beauté, quand nous avons, dans l'histoire de l'Église et sous nos yeux, les modèles achevés de la cité chrétienne à laquelle on n'a jamais pu, quoi qu'on ait tenté pour cela, ravir sa noble couronne. Grâce à l'Église, gardienne plus vigilante des lois de Dieu et des priviléges de notre âme que le sénat romain ne le fut jamais des traditions du peuple-roi, les dix justes qui auraient suffi pour sauver une ville coupable et qu'on ne trouva point, ces dix justes sont toujours là, au sommet de la cité, jeûnant et veillant pour elle, conjurant la clémence, implorant la bonté, priant pour ceux qui ne prient point ou qui insultent à la prière, entretenant non plus la flamme d'un

feu sensible, mais celle d'un amour immatériel et divin. Ah ! si ce n'est point là le sommet de la cité chrétienne et sa glorieuse couronne, où donc les chercherons-nous l'un et l'autre ? où les trouverons-nous ? »

Le capitaine avoua sans difficulté qu'après tout le nombre des Religieux voués à la contemplation était insignifiant, comparé à celui des oisifs, des paresseux, des libertins, des malintentionnés, des méchants. Si ce contre-poids suffisait, bien qu'il lui parût bien faible, il n'avait rien à dire. Il ne trouvait point mauvais, par exemple, que les Carmélites eussent deux maisons à Paris pour deux millions d'âmes : ce n'était pas acheter à trop haut prix un peu d'espoir et de sécurité. S'il soupçonnait même que leurs jeûnes et leurs sacrifices volontaires eussent été pour quelque chose dans le salut de la grande cité, que leurs prières eussent eu ce pouvoir d'arrêter la flamme et de modérer le châtiment, il serait le premier à demander qu'on les comblât d'honneurs et de priviléges.

Je souriais à entendre ce langage, qui, sans être celui d'un chrétien, était d'un homme sincère et loyal, sensible aux impressions du bien, en attendant qu'il le fût à celles de la grâce.

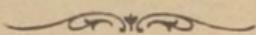
« Au surplus, dit-il, car le point de vue matériel, comme chez les hommes de notre temps, tenait toujours sa place dans ses préoccupations et

dans ses discours, au surplus je ne vois pas que ces Religieuses soient à charge au public et qu'elles ne travaillent pas au moins pour leur pain : bien peu leur suffit, elles sont d'une petite dépense. Si celles de Paris ou de ce monastère ne tressent pas des nattes comme en Cochinchine, je sais, et j'en ai fait la douloureuse expérience, ajoute-t-il avec un soupir, qu'on leur confie des travaux qu'on n'aimerait pas à remettre à des mains étrangères. » Le capitaine faisait allusion à l'usage qui s'est répandu dans un grand nombre de familles, qu'elles aient ou non la foi, de confier aux Carmélites les cheveux de leurs parents ou de leurs amis défunts, pour en faire des souvenirs pieusement conservés.

Cependant les sons de la cloche se répétaient toujours, aux mêmes intervalles, un à un, gravement, tristement. Nous descendions de la colline, et, sans y songer, nous prenions la route qui conduit au monastère : c'était d'ailleurs un détour de quelques minutes à peine. Arrivés près des hautes murailles qui forment la clôture, vis-à-vis de la grande porte et de l'autre côté de la route, nous vîmes une femme très âgée, et à côté d'elle, au pied d'un noyer vigoureux, un tout jeune enfant. Deux ou trois moutons confiés sans doute à leur garde paissaient dans le voisinage. La vieille priait, et près d'elle, à son exemple, l'enfant joi-

gnait ses petites mains. Nous sûmes d'elle qu'une sœur se mourait, une des plus jeunes, qu'on avait réclamé ses prières et qu'elle les donnait avec celle de son petit-fils, d'un cœur reconnaissant. « Sans elles que serais-je devenue avec mon pauvre orphelin ? nous dit-elle ; nous ne mangeons guère de soupe que celle qu'on nous donne à la porte du couvent. Dieu veuille sauver l'âme de sœur Marie de Jésus et la recevoir dans sa miséricorde ! »

Les enfants et les humbles priant pour les plus parfaits, pour ceux dont la vie n'est qu'un sacrifice et une prière, voilà bien l'Église et, dans l'Église, la communion des âmes, la fraternité et la charité parfaites. Le capitaine ne me parla plus dans la suite des Ordres contemplatifs : il sait ce qu'ils valent, et, à supposer qu'il y ait une cité chrétienne, ce qu'il est bien près d'admettre, il ne doute pas dans son âme qu'ils n'en soient le couronnement.



XIX

UN CYCLE RELIGIEUX

(1802-1878)

**Un aspect de la Cité chrétienne
au XIX^e siècle**

17 juillet 1883.

Nous avions gravi lentement la colline, comme il convient à des hommes prudents, au cœur de Juillet, entre trois et quatre heures de l'après-midi : encore quelques pas et nous touchions au bois de chênes qui la couronne. Des deux frères qui m'accompagnaient, l'un, l'aîné, avait plusieurs fois déjà contemplé le magnifique spectacle qui, du Mont-Blanc au col de l'Arc, des Alpes dauphinoises au massif de la Grande-Chartreuse, se déroulait à nos regards. La vallée du Grésivaudan tout entière, celle du Drac à partir de son confluent avec la Romanche, Grenoble et ses citadelles,

Vizille en face de nous, mais caché par une colline, les neiges éternelles, les sombres sapinières, les fraîches vallées, une foule de villages et quelques châteaux, c'était assurément de quoi satisfaire les plus difficiles en fait de variété, de richesse et de grandeur. Il n'en fallait pas tant pour ravir l'âme du Séminariste en vacances qui, la veille encore, enseveli dans ses livres, se trouvait soudain transporté en face d'une nature dont il ne soupçonnait pas les merveilles. Les chemins de fer ont supprimé les transitions aussi bien que les distances : ils nous font sentir et vivre avec une rapidité qui accroît nos plaisirs, quand elle n'en tarit pas la source.

Moins sensible que son jeune frère à des beautés qu'il connaissait et appréciait depuis trois ans, Paul F... consentit à lui donner, du siège rustique où nous étions assis sur la lisière du bois, tous les renseignements qu'il demandait, bien qu'il lui tardât de retourner à un sujet de conversation plus intéressant. Nous venions, en effet, de lire un ouvrage dont on avait douté s'il verrait jamais le jour, tant les délais succédaient aux délais : *la Vie de Monseigneur d'Orléans*, par son ancien grand-vicaire, M. l'abbé Lagrange¹. Les deux

¹ Aujourd'hui Monseigneur Lagrange, évêque de Chartres, sacré le 19 mars 1890.

premiers volumes venaient enfin de paraître, le troisième était annoncé pour une date prochaine.

« C'est trop tard, disaient les uns : qui songe encore à Monseigneur Dupanloup ? Il eût fallu nous en parler dans les six mois qui ont suivi sa mort ; d'autres personnages occupent aujourd'hui notre attention. Rien n'est mobile comme le théâtre des choses humaines, rien n'est prompt comme l'oubli. » — « C'est trop tôt, disaient les autres : l'évêque d'Orléans n'appartient pas encore à l'histoire. Le nombre est encore trop considérable de ses amis et de ses adversaires, pour qu'on puisse le juger avec impartialité ; les événements auxquels il a pris part sont trop près de nous, les luttes où il a paru avec tant d'éclat sont à peine terminées. »

Pour nous, prenant la question de moins haut, nous approuvions sans réserve l'heureuse idée qu'avait eue l'auteur de faire parler le plus souvent possible, faut-il dire son héros ou son ami, de transcrire de longs passages de ses écrits, de longs extraits de sa correspondance. Il nous semblait que le meilleur moyen de rendre en quelque sorte la vie à un homme illustre, c'est de lui donner la parole pour s'expliquer ou pour se défendre. C'est un procédé dont les anciens ont connu tout le prix, dont ils ont usé jusqu'à l'excès, toujours

au profit de l'art, quelquefois au détriment de la vérité. Mais il ne s'agissait pas de discours inventés, de lettres imaginées avec plus ou moins d'artifice : tout était précis, authentique, comme l'exigent avec tant de raison les modernes, et comme on l'enseigne à l'École des Chartes.

Paul F... avait été, avant de se vouer à l'étude du Droit civil et du Droit romain, un de ses élèves les plus distingués : il goûtait donc plus que personne la sage méthode de M. l'abbé Lagrange. Mais ce même sens critique qui approuvait sans réserve le procédé pris dans son ensemble s'exerçait à l'aise, de la Préface au dernier chapitre, sur quelques points qui lui semblaient mériter moins d'éloges. Cette Préface elle-même il l'eût désirée simple et courte, libre d'allusions à des luttes qu'il faut oublier. Je soupçonne mon jeune ami d'en avoir ébauché dans sa tête une autre plus à son gré, tandis que nous gravissions la colline sous un soleil heureusement voilé depuis quelques minutes, et que je répondais aux questions de son frère sur les personnes et les choses d'un pays où tout était nouveau pour lui. La rédaction en était fort avancée quand nous arrivâmes au petit bois de chênes, et l'occasion s'offrit bientôt de nous en réciter les premières lignes. Elles étaient, si ma mémoire n'est pas absolument infidèle, à peu près conçues en ces termes :

« Nous essaierons d'écrire l'histoire de Monseigneur d'Orléans, comme si un demi-siècle s'était écoulé depuis sa mort, et comme on consentirait à l'entendre au séjour de la lumière et de la paix. La vérité qu'il a aimée durant sa vie, nous la lui devons plus que jamais après sa mort : nos lecteurs, la postérité n'y ont pas un moindre droit. Les grands exemples, qui sont aussi les grandes leçons, empruntent tout leur prix à la sincérité de l'historien ; d'ailleurs les hommes goûtent peu, et ils ne songeraient pas à imiter des vertus où ils ne découvrent rien d'humain, ni troubles, ni repentirs, ni la moindre trace de passagère défaillance.

« Aussi bien l'heure présente est des plus favorables. C'est celle où les souvenirs qu'il s'agit de fixer sont encore vivants dans mon cœur et dans ma mémoire ; c'est celle où les luttes s'apaisent, où le temps ayant fait un pas, et la mort son œuvre, une période est terminée, et comme un grand Cycle est sur le point de se fermer dans l'histoire de l'Église, et surtout dans l'histoire de l'Église de France. »

A ces mots : Cycle, Église, Église de France, l'abbé Georges F.... qui n'avait prêté, je le crains, qu'une médiocre attention à l'éloquente Préface de son frère, l'interrompit pour lui demander certaines explications que son ignorance des livres

et des choses du temps présent rendait nécessaires. On forme avec le plus grand soin les jeunes clercs de Saint-Sulpice à la piété et à la science des choses divines ; on leur parle assez peu des livres nouveaux et des faits contemporains. Ce n'est pas non plus sur la route d'Issy à Saint-Sulpice, parcourue tous les huit jours à grands pas de séminariste, qu'on trouve la réponse aux nombreuses questions que soulevait cette Préface improvisée. Surtout ce mot *Cycle*, réservé d'ordinaire pour l'histoire profane et pour celle des Lettres, sonnait mal aux oreilles de l'élève en théologie, et il s'étonnait que son frère l'appliquât à l'Église et à ses Annales. J'intervins, et prenant la défense d'un terme en lui-même fort innocent, j'essayai d'établir qu'on a droit d'employer, en toute question et en toute occasion, les mots les plus clairs, les plus propres à exprimer sa pensée, quand ils n'ont pas d'ailleurs, par suite d'un long usage, une destination unique et immuable. Celui-ci, en vertu de son étymologie, est le meilleur qu'on puisse choisir pour exprimer une idée qui me semble exacte, alors même qu'elle surprendrait au premier abord par une apparence de nouveauté.

« N'avez-vous point remarqué, lui dis-je, que dans la marche de l'Église à travers les siècles, tantôt le mouvement de la pensée s'accélère, et

tantôt il se ralentit, que certaines périodes sont remarquables entre toutes par la vivacité et l'apréte des controverses, que d'autres se distinguent par le nombre des écrivains et des orateurs d'un rare mérite. La philosophie et la théologie toujours cultivées avec le même soin ont brillé pourtant, à certaines heures, d'un plus vif éclat. Les périodes sont assez nombreuses durant lesquelles le génie politique et la science de gouverner les hommes occupent dans l'Église sinon le premier rang, du moins une très grande place. Laissons de côté ces emplois secondaires de la force divine et inépuisable qui est en elle : bornons-nous à l'envisager dans trois de ses manifestations les plus ordinaires : l'éloquence, la philosophie, la théologie, qu'on pourrait réduire à une seule, la pensée.

« Quel siècle, à ce point de vue, que le quatrième, un peu avant et longtemps après le Concile de Nicée ! Quelle suite de noms illustres et de livres justement célèbres ! Quelle abondance de vues originales, quelle éloquence, quelle sainteté ! Saint Athanase, saint Grégoire de Naziance, saint Basile, saint Ephrem, saint Jean-Chrysostôme, et un peu plus tard saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, pour ne citer que les plus grands, n'ont pas été seulement les défenseurs de l'Église et de sa doctrine : ils sont au

premier rang dans l'histoire des Lettres, quelques-uns dans celle de la pensée. Et toutefois ce n'était point la première période, le premier cycle, le premier moment (peu importent les noms, si nous sommes d'accord sur le fond des choses), ce ne sera pas le dernier dans l'Histoire générale de l'Église. En effet des voix isolées ne cessent de se faire entendre, et dominant par intervalles le formidable tumulte des invasions elles convient les hommes de bonne volonté à relever les ruines qui s'accumulent. A leur appel ceux-ci se groupent : des Écoles se forment aux-quelles succéderont bientôt des Universités, et le mouvement de la pensée reprenant son cours on voit les luttes, les diversités renaître, et, dans l'unité la plus magnifique, toutes les directions légitimes de l'esprit. Il serait facile, dans cet espace de six siècles, et en se plaçant tour à tour aux différents points de vue de la science sacrée, de la sainteté, de l'éloquence, de compter quatre ou cinq Cycles successivement ouverts et fermés. Je me borne à vous rappeler l'un des plus fameux, celui qui remplit la meilleure partie du treizième siècle, et où les noms de saint Thomas d'Aquin et de saint Bonaventure brillent d'un incomparable éclat.

« La suite appartient à l'histoire des temps modernes, celle que nous croyons connaître le mieux,

dont les détails sont, en effet, étudiés de nos jours avec le plus grand soin, mais où l'on néglige trop peut-être de distinguer les périodes marquées chacune d'un caractère particulier, et comme destinées à une œuvre spéciale. C'est ainsi que la vérité s'avance à travers le monde, dans un concours merveilleux des grands théologiens et des grands philosophes, des sages et des saints, des âmes héroïques ou simplement belles et pures. Les contradictions l'affermissent, les épreuves la purifient, les controverses la font briller d'un plus vif éclat. Elle sort de chacune d'elles, on eût dit autrefois avec une vertu ou un rayon de plus, disons, pour parler la langue de nos jours, avec une force vive qui n'était d'abord, en son sein, qu'une force latente. J'ajouterai que si ce spectacle a parfois, pour les contemporains et pour ceux qui l'envisagent de trop près, des côtés obscurs, sombres, affligeants (où sont ici bas les luttes sans souffrance, sans aigreur et sans amertume?), en revanche il est, pour la postérité qui le contemple, d'une beauté sans égale. En effet, le bruit des disputes est tombé comme celui du vent qui s'apaise après une longue tourmente; les hommes sont morts en pardonnant; les imperfections et les petitesses ont pour jamais disparu dans la grandeur du résultat et l'éclat de la lumière; on n'aperçoit plus que

l'énergie et la diversité des caractères, la puissance du génie, celle de l'éloquence, des œuvres fondées qui dureront des siècles, des livres écrits qui dureront autant que l'humanité.

« Mais ce n'est pas seulement dans l'Église universelle considérée comme un corps unique et sans cesse grandissant que se manifeste cette variété dans l'unité, que s'ouvrent et se ferment ces Cycles dont chacun a sa lumière et sa beauté. Ça et là, dans le cours des âges, telle ou telle Église particulière devient parfois, dans le sein de la grande Église et dans une étoite union avec son centre, un foyer d'activité intellectuelle, un théâtre d'éloquence, une école de sainteté. Pour ne point parler de l'Asie-Mineure, de l'Égypte, de l'Afrique, de l'Italie, de l'Espagne, de l'Irlande, de la Pologne, de l'Allemagne, qui nous présenteraient tour à tour un ou plusieurs de ces Cycles particuliers, et pour nous établir en pleine histoire contemporaine, voyez ce qui se passe depuis trente ou quarante ans dans l'Église catholique d'Angleterre si faible par le nombre, si grande par le travail de la pensée et celui de la vertu. L'Île des Saints comptait déjà au moins deux de ces périodes qui s'imposent à l'attention de la postérité; celle qui se développe aujourd'hui, et que les noms de Wiseman, de Faber, de Manning, de Newman ont fait assez connaître ne sera pas moins digne de

notre étude et de notre admiration. Parallèlement à ce Cycle dont les caractères sont si bien déterminés, vous n'ignorez pas qu'au delà des mers, dans l'immense empire des États-Unis, l'esprit d'organisation, l'esprit créateur qui est l'esprit même de l'Église, enfante des merveilles, multiplie les œuvres avec les diocèses, fonde des traditions, ouvre des écoles, en un mot se déploie dans une direction qui marque ce premier âge d'un caractère désormais ineffaçable de puissance et de grandeur. Bien plus loin de nous, dans la cathédrale de Sydney, on assure que l'Église d'Australie s'annonce au monde par des discours aussi solides qu'éloquents. Mais c'est là seulement comme une brillante aurore : nous n'en pouvons induire encore que l'espérance d'un beau jour. »

J'allais pousser plus loin cette revue des différentes Églises au XIX^e siècle, quand Georges F... m'arrêta court, et avec toute la politesse qui convenait à son âge et à son état, me pria de vouloir bien lui dire quel orateur j'avais en vue, et lui permettre une objection. Ce fut bientôt fait de nommer Mgr Waughan¹, archevêque de Syd-

¹ Mort prématurément dans l'automne de 1883. Son frère ou tout au moins son très proche parent est aujour-

ney, auteur des conférences qu'on a depuis traduites en français : l'objection demanda plus de temps. On peut la résumer ainsi :

« Il me semble que vous élévez bien haut l'éloquence et que vous lui accordez, dans l'histoire de la pensée et dans celle de l'Église, une importance qu'elle n'a point. Le premier rang n'est-il pas à la doctrine, à la sainteté ; et l'éloquence est-elle autre chose qu'un ornement incapable de rien ajouter à la vérité et à sa valeur absolue ? »

Pour m'entendre avec Georges F..., peut-être même, je le soupçonne du moins, avec la secrète pensée de son frère, sur ce point délicat de l'éloquence et sur tant d'autres questions qui s'y rattachent, celle du style et de l'art d'écrire en premier lieu, le plus sage eût été sans aucun doute de proposer d'abord une définition. Rejetée ou admise, celle-ci nous eût peu à peu, de correction en correction, conduits à admettre deux ou trois vérités indiscutables d'où les autres seraient sorties sans effort. Ce n'était point l'heure et le lieu

d'hui archevêque de Westminster. Il a succédé au Cardinal Manning dont il était le coadjuteur.

de procéder avec une aussi rigoureuse exactitude. Une simple distinction, facile à établir, facile à comprendre, faisait mieux notre affaire. Je la proposai à peu près comme il suit :

« Il me serait facile, Monsieur l'abbé, de vous répondre en invoquant une autorité que vous ne récuserez point, celle de l'Église elle-même. Elle a, dans tous les temps, honoré l'éloquence; elle l'a regardée comme un privilège divinement accordé à quelques-uns de ses enfants dans l'intérêt de la vérité qu'ils avaient mission d'exposer et de répandre. Mais laissons de côté cette preuve par les faits, et beaucoup d'autres témoignages qu'on pourrait invoquer en faveur de l'éloquence. Bornons-nous à rappeler qu'elle peut être envisagée à deux points de vue principaux, et qu'en tout temps, en tout lieu, ses rapports avec la pensée et la vérité sont des plus étroits. On aurait tort, en effet, de croire qu'elle appartient uniquement à ces discours publics où elle nous apparaît revêtue de tous les ornements, relevée par toutes les séductions du langage, animée par le sentiment, agrandie par l'imagination, transportée par la passion. Vous reconnaîtrez à ces traits l'éloquence en quelque sorte sensible, populaire, ou du moins à la portée du plus grand nombre : c'est même, si vous le voulez, la forme la plus connue, la plus goûtée de l'éloquence. Mais est-ce bien la

seule, et n'y a-t-il point, sans pousser plus loin l'analyse, une autre éloquence simple et forte comme les pensées qu'elle exprime, nue, si vous le voulez, comme on représente quelquefois la vérité, mais comme elle aussi d'une beauté sévère et imposante ? C'est du sein de la méditation qu'elle jaillit avec la pensée dont elle est inséparable. Elle n'a garde, j'en conviens, de se répandre en discours pompeux, en brillantes images, en digressions pleines d'intérêt : elle se borne à dire ce qu'elle sait, comme elle veut qu'on le comprenne. Le mot propre est le seul qu'elle connaisse et qu'elle emploie : mais tandis qu'on semble ailleurs le chercher à travers de longs détours, pour ne le donner qu'à la fin ou ne le point donner du tout, elle le trouve aussitôt et l'établit où il convient. Qu'elle soit brève et concise comme il lui arrive d'ordinaire, ou qu'elle prenne un peu plus de champ, elle ne dit jamais rien d'inutile ou d'obscur, elle n'est jamais sans vigueur : voilà ses deux principaux caractères.

« C'est l'éloquence de Platon qu'il suffit de nommer, c'est celle d'Aristote, dans une langue parvenue à sa perfection, et qui dans saint Basile, philosophe et théologien, ne laisse apercevoir aucun signe de décadence. C'est plus tard, au Moyen Age, dans maint passage de ses deux célèbres dialogues, l'éloquence de saint Anselme,

et, dans un grand nombre de pensées aussi profondes que concises, celle de saint Thomas d'Aquin. On la retrouve dans Descartes luttant contre une langue encore mal assouplie, et la contraignant de rendre sa pensée dans toute sa vigueur, dans Bossuet d'une précision et d'une force incomparables, dans Fénelon moins serré et plus abondant, dans Malebranche qui n'en veut pas et qui en présente les plus beaux modèles : je ne cite que les plus grands noms. Or cette éloquence qu'on pourrait appeler l'éloquence de la pensée¹ où n'a-t-elle point sa place, et qui de nous n'a pas des droits sur elle, alors même qu'il néglige de les exercer ? Qui de nous ne la reconnaît aussitôt dans les écrits des maîtres, ne regrette son absence dans les livres où elle est remplacée par un style lâche et diffus ? Quelle vérité, en effet, recueillir chez un auteur qui n'a point pris la peine d'achever sa pensée, et qui ne sachant pas tout ce qu'elle contient est incapable de le faire savoir aux autres !

« Et maintenant, dites-le moi : l'éloquence vous semble-t-elle encore indigne du haut rang que

¹ Même après tous les noms que nous venons de citer, saint Paul demeure le parfait, l'inimitable modèle de l'éloquence de la pensée.

nous lui accordions tout à l'heure, elle qui, dans le discours public, fait de la pensée l'usage le plus merveilleux, elle qui, dans les œuvres des méditatifs, des philosophes, des moralistes, et, pourquoi ne pas le dire, des historiens et des savants, n'est autre chose que la pensée et la vérité dans tout l'éclat de leur lumière ! Elle possède, avec la musique, le privilège de s'emparer aussitôt des âmes, de les séduire et de les transporter ; l'impression est soudaine, souvent irrésistible. La différence, mais elle est capitale, c'est que la musique s'adresse surtout au sentiment, l'éloquence à l'entendement, que l'une nous transmet de vagues impressions, l'autre des notions précises. Le dernier mot de l'éloquence, son signe et son titre c'est donc toujours la pensée, la pensée sans laquelle elle ne serait point, la pensée qu'elle revêt de beauté et de splendeur, en échange de la force intérieure que celle-ci lui communique. »

— A ce compte, nous voilà bien malades à l'École des Chartes, — je n'ai pas besoin de dire d'où partait cette exclamation. — Nous n'abusons pas de la pensée, tout le monde en convient, et pour notre style les juges les plus courtois lui reprochent un *je ne sais quoi de terne et de gris* dont nos meilleurs Mémoires gardent encore la trace.

— « Vous faites tort à vos collègues ; pas plus

tard qu'hier je lisais sur Mademoiselle de La Vallière, devenue Sœur Louise de la Miséricorde, une Étude¹ aussi intéressante qu'elle est exacte, d'un style aisé, naturel, animé..... »

— C'est une exception.

— « A laquelle une foule d'autres s'ajoutent chaque jour, si bien que l'exception ne tardera pas à devenir la règle. Ne voyez-vous pas que cette longue période d'analyse où l'École des Chartes, l'École Normale, celle des Hautes-Études nous ont rendu de signalés services étant, ou peu s'en faut, parvenue à son terme, nous nous rapprochons d'une nouvelle période de synthèse. »

— Vous parlez comme Saint-Simon lui-même ; c'est bien lui, si je ne me trompe, qui a imaginé cette division.

— « C'est lui, n'en doutez pas ; mais ce qu'il n'a point dit (prévoyait-il les bizarres théories de quelques-uns de ses élèves sur le style et sur l'éloquence), c'est que si les périodes d'analyse comptent un nombre prodigieux d'érudits, d'archéologues, de philologues, de géologues, d'épi-

¹ Œuvre de M. Lair, ancien élève de l'École des Chartes.
— L'Histoire de Jeanne d'Arc par un autre élève de la même École, M. Marius Sépet, est dans toutes les mains.

graphistes, si leur principale occupation est de scruter, de sonder, de traduire, de commenter, en un mot d'analyser, les périodes de synthèse qui sont aussi les périodes de transmission au large et au loin comptent un plus grand nombre d'hommes éloquents. Les premières sont les âges de travail fécond, mais un peu terne, comme vous disiez tout à l'heure : on n'y donne presque rien à l'art et à la beauté. C'est le contraire dans les âges de synthèse, et la vérité qu'on avait long-temps et laborieusement cherchée s'y fait voir aux hommes, avec les attraits qui lui sont propres et qui les captivent. C'est alors que les philosophes dominant le passé qu'ils n'ignorent point recommencent à penser par eux-mêmes, avec toute leur âme. C'est alors que les savants écrivent leurs découvertes dans des pages immortelles qui en font deux fois leur conquête. C'est alors que les orateurs nourrissent leurs discours des pensées des sages, des leçons de l'histoire, et qu'avec plus de discréption ils s'inspirent des grandes vues de la science et de ses plus récentes découvertes. On ne parle plus seulement à son pays, à ses concitoyens ; on se sent je ne sais quel droit de s'adresser au genre humain tout entier, et le langage s'élève de lui-même, à mesure que l'auditoire devient peu à peu tout l'univers. »

— En vérité, voilà plus que je n'espérais et

n'avais droit d'attendre. Vous réussissez à mettre Saint-Simon de votre parti; vous faites de l'École des Chartes une préparation lointaine à la solide éloquence; les périodes de synthèse deviennent, je ne sais comment, et sans qu'on ait grand'chose à vous opposer, les Cycles qui ont si fort effarouché mon frère. Qu'il vous adresse encore la plus légère objection, et j'y répondrai à mon tour, de manière à faire voir que je suis entré pleinement dans votre pensée. Voyons, cherchons sans tarder, des termes de comparaison. L'école éclectique par exemple.....

— « Je vous vois venir; je connais dès long-temps vos secrètes antipathies. »

— L'école éclectique elle-même.....

— « Cet *elle-même* ne m'annonce rien de bon pour elle. »

— Je le retranche. L'école éclectique aurait-elle laissé une trace profonde de son passage, si elle s'en était tenue aux laborieuses et diffuses analyses de ses consciencieux psychologues? Leurs découvertes ne sont-elles pas de celles qui s'enlèvent et se transportent, comme Buffon l'a si bien dit? Des découvertes nouvelles, des observations plus exactes les font bientôt oublier. Mais oubliera-t-on les Leçons éloquentes de Victor Cousin sur le Vrai et le Beau, quelques pages émues, quelques délicates analyses de Jouffroy,

la vivacité, l'imagination brillante du premier, le charme mélancolique du second (je ne parle pas, bien entendu, des doctrines); oubliera-t-on leur disciple fidèle devenu plus tard un véritable orateur?.....

— « Vous mêlez à dessein l'éloge et le blâme, et vous les assaisonnez d'une légère ironie, afin de savoir toute ma pensée sur une école trop voisine de nous pour qu'on puisse la juger avec impartialité : je démêle sans peine votre secrète intention. »

— Vous pourriez vous tromper, et toutefois je voudrais bien savoir où vous découvrez, dans l'école éclectique, cette éloquence de la pensée dont vous parliez tout à l'heure, c'est-à-dire, pour un philosophe, la solide éloquence.

— « Elle y est, n'en doutez pas : j'essaierai de vous le faire voir un jour, peut-être même tout à l'heure, sitôt que nous serons d'accord sur cette question des Cycles dans l'histoire de l'Église...»

— L'Église..... mais il semble, messieurs, que nous en sommes un peu loin, et que, de digression en digression, sous prétexte de satisfaire ma curiosité et d'éclairer ma conscience, nous nous en écartons un peu plus à chaque instant.

Nous voici à mille lieues de M. l'abbé Lagrange et de son histoire, de Monseigneur Dupanloup et du Cycle religieux qui, du moins on peut le craindre, est sur le point de se fermer.

— « Nous en sommes, monsieur l'abbé, plus près que vous ne croyez, et, à vrai dire, chacune de ces digressions nous en rapproche. L'éloquence dont nous nous entretenons nous y conduit tout droit, et non seulement elle nous y conduit, elle est comme le dernier mot du Cycle qui s'est ouvert, dans notre pays, avec le siècle lui-même. Ne remarquez-vous point que l'éloquence naturelle à notre nation, mais que l'imperfection de la langue et d'autres obstacles avaient long-temps comprimée, est, à l'époque présente, le caractère dominant de notre littérature. Au dix-septième siècle les orateurs sacrés et les poètes tragiques la cultivaient à peu près seuls ; il est vrai qu'ils lui ont fait produire d'admirables fruits. Non seulement les mêmes barrières, les mêmes entraves subsistent au siècle suivant, mais pour des causes qu'on a maintes fois analysées, un mal secret s'attaque à l'éloquence et l'altère : on déclame, en effet, au théâtre, dans la chaire chrétienne, dans le livre de philosophie ou de morale et jusque dans l'histoire. Sans doute la véritable éloquence n'a point disparu, mais elle se montre rarement. Ce n'est pas dans les

salons, au sein d'une vie mondaine, frivole, égoïste, qu'elle pourrait se développer : l'air n'y est pas assez pur, la vie n'y est pas assez naturelle ; on y voit les hommes de trop loin, et on oublie trop aisément ce qu'ils sont. Pour l'éloquence qui naît dans l'indigence et la solitude des mansardes, on sait combien facilement elle devient amère et violente : elle aussi manque d'espace et de lumière. De nos jours c'est tout autre chose, et après la tempête qui a du moins purifié l'air par sa violence, et les âmes par l'épreuve de la douleur, toutes ces vanités de salons, de soupers épicuriens, de vie frivole et factice ont disparu pour un temps ; les circonstances ont été de nouveau, et au plus haut point, favorables à l'éloquence.

« Ames d'hommes et de citoyens remuées jusqu'à dans leurs plus secrètes profondeurs, intérêts anciens et intérêts nouveaux sans cesse en conflit, libertés conquises à protéger et à régler, convictions religieuses vivement attaquées, non moins vivement défendues ; deux sociétés en présence, deux esprits se disputant la domination des intelligences ; des tribunes partout dressées, des chaires relevées, des genres créés pour répondre à des appels que nos pères n'avaient pas entendus ; un désir ardent et comme une passion de répandre dans le monde entier les idées dont

la France était devenue le foyer et sa langue le canal ordinaire : en voilà plus qu'il n'en fallait pour imprimer à la littérature française du dix-neuvième siècle son caractère dominant, pour la marquer au sceau, non du bien dire, mais de l'éloquence. Non seulement l'Église s'est associée à ce grand et universel effort, on pourrait dire qu'elle en a donné le signal. En effet, au début de ce siècle, dans le profond silence des Lettres françaises, quelles sont les deux voix qui se font entendre les premières, l'une aux extrémités du Nord, l'autre au cœur même de la France ?... Vous avez lu, monsieur l'abbé, les œuvres du comte Joseph de Maistre ? »

— Non pas toutes, mais les principales. Je les croyais d'ailleurs de date plus récente.

— « Il est vrai : elles n'ont guère pénétré en France avant les premières années de la Restauration, mais elles ont été écrites en Russie de 1804 à 1816. »

— Pour la seconde voix, je crois la connaître : c'est celle de Chateaubriand, car le *Génie du Christianisme* est de 1802, du moins sous sa dernière forme, et nous savons tous avec quel enthousiasme il fut accueilli, quelle impression profonde il produisit sur cette société qui cherchait sa voie et ne s'attendait à rien de pareil. J'accorde qu'aucune œuvre ne peut lui être comparée dans

cette renaissance de la religion et des Lettres ; mais si le *Génie du Christianisme* brille au premier rang parmi les chefs-d'œuvre de l'imagination et de la poésie, convenez, monsieur, qu'au point de vue de la doctrine, l'auteur ne s'est pas mis en frais, et que le fond n'est pas d'une extrême richesse.

— « D'une richesse qui lui soit propre, j'y consens : mais avec quel art, avec quelle intelligence (j'en excepte quelques opinions hasardées et certains excès pardonnables chez un poète), il a su mettre à profit la doctrine de l'Église catholique dont il connaissait au moins les dogmes essentiels, dont l'esprit l'avait pénétré dès son enfance. Il ne lui aurait servi de rien, dans un tel sujet, de posséder la plus riche imagination, le don d'écrire le plus rare, s'il n'avait été soutenu par un fonds solide de pensées, qu'elles soient à lui ou qu'il les ait empruntées. Croyez-vous que les grands écrivains ne doivent qu'à leur seul génie, je ne dis pas les réflexions judicieuses éparses ça et là dans leurs discours, mais ces riches, ces fortes pensées qui les distinguent aussitôt des déclamateurs, des sophistes, de ceux qui parlent durant de longues heures pour ne rien dire ou pour dire des riens ? »

— Je suis si bien, monsieur, de votre avis que je pourrais le fortifier de plusieurs citations em-

pruntées à Démosthène, à Cicéron, à Bossuet, à Fénelon. Elles sont entrées sans effort dans ma mémoire : il en est même quelques-unes que je pourrais vous redire par cœur, mot pour mot.

Paul F. ayant déclaré qu'il dispensait son frère de fournir la preuve, nous continuâmes à passer en revue les écrivains alliés ou défenseurs de l'Église qui n'avaient pas tardé à s'engager dans la voie si glorieusement ouverte. Un des premiers, de Bonald, avait conquis une réputation méritée par des écrits où l'éloquence de la pensée brille en plus d'une page. — « Avec une rare persévérance, quelquefois avec une réelle sagacité, je n'ose dire toutefois avec une logique infaillible, il avait abordé, traité, à plusieurs reprises, les questions les plus difficiles, celles qui touchent à l'origine du langage, à la nature et aux lois de la société. Ces problèmes, tant d'autres qui s'y rattachent, ceux que Joseph de Maistre s'efforçait de résoudre à la même époque : le gouvernement du monde par la Providence, les causes secrètes, la marche, les suites probables des grandes révolutions dans leurs rapports avec la liberté de l'homme, voilà assurément des questions philosophiques, ou la philosophie n'est qu'un pur bavardage. Vous le voyez donc : c'est par l'éloquence de la pensée que ce Cycle débute en même temps que par celle de l'imagination,

si ces mots, comme je le crois, peuvent être associés.

« Des noms aujourd’hui moins connus partageaient alors avec ces noms célèbres l’attention du monde religieux. Le cardinal de La Luzerne écrivait d’un style clair, précis, sur Dieu, l’âme, la liberté, des dissertations philosophiques trop vite oubliées. Le cardinal de Bausset faisait revivre au XIX^e siècle les traditions du XVII^e; il s’efforçait d’unir l’une à l’autre les deux époques en publiant la vie de Bossuet, un peu plus tard celle de Fénelon. Enfin l’abbé de Frayssinous inaugurerait à Saint-Sulpice la nouvelle Apologétique chrétienne — si dignement représentée jusqu’à nos jours sous les formes les plus diverses, — dans des conférences où sa polémique courtoise, son élégante et facile parole préludaient, sans qu’on osât l’espérer encore, aux accents de la haute éloquence.

« Elle allait, comme toujours, renaître au milieu des combats, à la suite des déchirements les plus pénibles, et nous consoler d’une grande chute, celle d’un philosophe qui nous appartient par la première et la plus belle partie de sa vie. Ce n’est pas ici le lieu de juger l’*Essai sur l’Indifférence*, ni l’*Esquisse d’une philosophie*, ni ce style fait de passion et de pensée, d’une éloquence nouvelle, étrange, amère, où l’imagination, le dédain,

la poésie, la colère avaient tant de part, ni ces étonnantes variations que n'expliquent pas seulement une absolue confiance en ses propres lumières et ce caractère formé de tous les contrastes ; bornons-nous à une simple remarque, mais elle a son prix. Ces hommes, si différents par le génie, l'esprit, la vocation, le caractère, dont l'un écrivait à Saint-Pétersbourg, l'autre commençait d'écrire en Angleterre, et la plupart finissaient par se rencontrer à Paris, ces hommes se sont connus, encouragés et mutuellement conseillés : ils appartiennent, je ne dirai pas à la même école, mais au même Cycle religieux. Combien sont précieuses pour l'histoire de leur temps les lettres trop rares échangées de 1812 à 1821 entre Joseph de Maistre et le vicomte de Bonald. Comme elles nous font pénétrer dans la vie de leur âme et dans leurs plus intimes pensées ! »

— En vérité, c'est un grand bonheur pour l'un et pour l'autre, et j'engage mon frère, comme j'exhorté assez souvent mes élèves, à ne point étudier les œuvres de Joseph de Maistre avant d'avoir lu sa correspondance. Sinon ils prendraient de lui, de son esprit et de son caractère, — je ne parle pas de son style, — une idée très fausse qu'il leur serait difficile ensuite de rectifier. Sauvez-vous me dire pourquoi ces hommes, de Maistre surtout, si absous dans leurs livres, sont parfois

si mesurés, si conciliants dans leurs lettres ?
— « C'est qu'ils ne déduisent pas à outrance. »
— Est-ce donc un si grand mal de déduire ?
— « C'est la chose du monde la plus utile, pourvu qu'elle admette de justes tempéraments. La logique n'est pas aussi exigeante qu'il semble au premier abord, ou plutôt elle exige que nous rompions de temps à autre avec elle et avec ses règles absolues ; disons mieux : il y a deux logiques. »

— Lesquelles, je vous prie ? J'ai toujours cru qu'il n'y en avait qu'une seule.

— « Celle des livres et celle de la vie ; celle où l'on enseigne les règles, et celle de l'expérience qui la complète. Mais ne vous effrayez pas : ces deux logiques en réalité n'en font qu'une ; ces lois du raisonnement qui ne changent point s'appliquent à la vie humaine dans les circonstances les plus variées, dans les milieux les plus différents. Ces principes dont on ne retranchera jamais un *iota* sont éclairés par d'autres principes d'une valeur non moins absolue.

« Le mal de certains esprits, d'ailleurs vigoureux, c'est de n'en voir qu'un seul et d'oublier tous les autres, c'est de ne les point considérer dans leur suite et leur enchaînement ; c'est aussi de ne point savoir tout ce qu'il faudrait pour déduire sans écart et sans erreur. Les livres qu'on

écrit dans son cabinet, pour des hommes qu'on n'a jamais vus, on les écrit trop souvent avec sa seule pensée et sur l'unique fondement de cette logique abstraite ; les lettres qu'on écrit à ses amis, on les écrit avec son âme, avec son expérience de la vie, avec tout soi-même. Il n'est pas rare d'ailleurs que le génie redresse une logique faussée, qu'un grand cœur répare l'erreur d'une déduction excessive. N'est-ce pas ce qui est arrivé maintes fois à de Maistre ? »

— J'en conviens, mais vous admettrez aussi que Lamennais représente assez bien cette logique opposée, selon vous, à la logique complète. Il ne voit que son principe, et il n'en voit qu'un à la fois ; il en changera plus tard, mais il ne changera pas sa manière de déduire absolue, violente. Heureusement ses disciples ne l'ont pas suivi dans cette voie de logique impitoyable.

— « C'est que la vraie logique, mes amis, la logique de l'expérience unie à celle de la raison pure leur avait enseigné la route qu'il faut suivre. Les uns plus tôt, les autres plus tard, tous enfin y sont entrés, pour n'en plus sortir. C'est dans notre Cycle religieux, assez vaste pour qu'on puisse le subdiviser, comme le début d'une seconde phase. On a cessé de s'enquérir, de tâtonner, de s'engager à droite, à gauche, dans des directions qu'on abandonnait bientôt ; on s'est

résolument séparé du maître qui voulait, en dernier lieu, imposer à ses disciples la pensée la plus étroite, bien qu'elle prétendit reposer sur le fondement du témoignage universel. On n'a plus d'autre maître que l'Église et sa doctrine étudiée dans les sources, dans les œuvres trop négligées de ses saints et de ses grands docteurs. Lacordaire, que ses premiers succès n'ont pas enivré, assez maître de lui pour comprendre ce qui manque à son éloquence, s'enferme durant de longs mois, avec saint Thomas d'Aquin, dans le couvent de la Minerve. Il en sortira pour parler dans Notre-Dame à trois mille auditeurs ; et cette fois sa parole nourrie de doctrine, sans avoir rien perdu de sa force, éclairera les intelligences, en même temps qu'elle remuera les consciences et les coeurs. Les conversions, les dévouements, les œuvres fécondes, les résolutions viriles naîtront et se multiplieront autour de cette chaire où l'éloquence et la pensée, dans une indissoluble union, devaient jusqu'à nos jours, aborder résolument, résoudre victorieusement les plus difficiles questions sociales, morales, religieuses.

« Partout, à la même époque, dans le clergé séculier et régulier, les fortes études renaissent ; la philosophie et la théologie sont cultivées avec le plus grand soin sous la direction de maîtres éprouvés : c'est dire assez que l'éloquence va

refleurir. On le reconnaît bientôt à ces Mandements d'évêques, dont un grand nombre mériteraient de passer à la postérité, à ces improvisations d'orateurs populaires s'adressant, comme il y a cent ans Beauregard et Bridaine, aux foules qu'ils entraînent, à ces Avents, à ces Carèmes prêchés dans toute la France avec une sûreté de doctrine, une force ou une élégance de parole à laquelle nos cathédrales et nos églises n'étaient plus accoutumées¹.

« Tant qu'ils n'avaient pas été trop étroits, les liens de l'Église avec le pouvoir civil n'avaient point gêné son apostolat: sa fonction d'Ordre principal au sein de la vieille monarchie, en partie son œuvre et celle de ses évêques, n'avait point nui à sa fécondité. Toutefois, le XVIII^e siècle avait trop fait voir ce qu'un pareil état de choses peut, à la longue, engendrer d'abus, de quel affaiblissement il est la cause pour ainsi dire fatale. Ren-
due à elle-même l'Église de France parut d'abord

¹ On comprendra sans peine pour quelles raisons nous avons retranché de cet entretien les noms de tant de savants et éloquents évêques qui sont, à l'heure présente, l'honneur de l'Église de France. Elle n'a jamais été plus riche qu'en ce siècle, et elle écrit pour l'Histoire générale de l'Église un de ses plus beaux et de ses plus consolants chapitres.

comme embarrassée de cette demi-liberté dont les uns ne voulaient pas, que les autres voulaient plus complète. On allait se divisant de plus en plus dans la polémique de chaque jour, on se rapprocha dans l'étude de l'histoire et de la tradition ; bientôt même à la suite des grands maîtres du treizième siècle, on revint à une conception large et vraie de l'Église. Un livre parut enfin qui résumait ce travail des intelligences ; un monument s'éleva, en apparence par l'effort d'un seul homme, en réalité par celui d'une génération tout entière. On peut dire que l'*Histoire de l'Église catholique* publiée par l'abbé Rohrbacher, l'ancien disciple de Lamennais, fut l'œuvre du clergé français, le prix de ses sueurs et de ses sacrifices. Je ne me rappelle pas sans émotion, même après tant d'années écoulées, l'enthousiasme qu'excitaient les premiers volumes, les meilleurs assurément de cette *Histoire* si longtemps désirée, comment les prêtres les moins pauvres s'empressaient de les acheter, comment leurs amis s'inscrivaient, à tour de rôle, pour les leur emprunter, comment tous les lisaiient avec bonheur, s'en pénétraient, y reconnaissant l'expression complète de leurs pensées à demi formées, de leurs aspirations encore un peu confuses. Quel jansénisme conscient ou inconscient, quel gallicanisme opiniâtre auraient résisté à ces coups portés d'une

main vigoureuse ! Quels esprits étroits auraient pu ne pas s'élargir devant cette universalité de l'Église proclamée par la théologie, démontrée par l'histoire !

« L'épigraphé de l'ouvrage empruntée à saint Épiphane : *Le commencement de toutes choses c'est la sainte Église catholique*, le premier paragraphe du premier chapitre qui en est le commentaire éloquent, ouvraient aux intelligences des horizons sans limites. L'Église subsistant de toute éternité dans le sein de Dieu, traversant les siècles, passant sur la terre pour s'en retourner dans l'éternité d'où elle est sortie : quelle grandeur dans cette conception ancienne et nouvelle, et comment la pensée n'aurait-elle pas jailli abondante, éloquente, rien qu'à l'envisager de près et à la sonder ! Le dur labeur de l'infatigable historien, quel qu'en ait été le succès sur des points secondaires, avait largement ouvert les âmes : l'éloquence de ses jeunes amis ne tarda pas à y déposer les semences de prochaines et fertiles moissons.

« L'histoire de la période qui s'ouvrit alors, et qui est une des plus glorieuses de l'Église, n'a pas encore été racontée : si nous possédons un grand nombre de monographies précieuses, il reste à décrire, dans son ensemble et ses phases, le mouvement qui se dessine vers l'année 1840.

Je n'ai point ce qu'il faut pour tenter l'entreprise : aussi bien la patience vous manquerait, mes jeunes amis, pour m'écouter jusqu'à la fin, car les noms se pressent avec les œuvres, les souvenirs font tort aux souvenirs, et ils se présentent en si grand nombre à ma mémoire qu'il me serait difficile de leur donner une suite qui vous satisfît. Pour la première fois depuis de longues années, les laïques s'associent à l'œuvre du clergé, et la tribune politique a parfois des accents que ne désavouerait pas la chaire chrétienne. A leur tour les orateurs sacrés se font entendre dans ces grandes assises de Malines présidées par un archevêque, mais où les laïques sont les plus nombreux, et où l'on traite toutes les questions qui, de près ou de loin, intéressent la vie et le développement de l'Église. Dans le même temps, et comme pour réunir tous les contrastes, un illustre évêque, devenu plus tard un prince de l'Église¹, adresse à ses prêtres des Instructions synodales qui, pour la clarté, la noble simplicité du langage, la force du raisonnement rappellent, sans désavantage, le chef-d'œuvre de Massillon. Près de lui, à son école et à celle des grands mystiques, se forme dans la science des voies intérieures un orateur ou plutôt un écrivain²....

¹ Mgr Pie, évêque de Poitiers. — ² Mgr Gay.

— J'ai su son nom, je pourrais même dire le titre de son livre, mais on le trouverait plus facilement à Saint-Sulpice, et mieux encore à Montfleury¹ que dans ma bibliothèque de professeur. Je consens qu'on l'admire, à condition que vous n'oublierez pas les savants et pieux hagiographes qui se formaient à la même époque autour de l'évêque d'Orléans, le plus souvent sous son patronage.

— « J'oublierais donc le bien qu'ils m'ont fait, le plaisir qu'ils m'ont procuré à moi et à une foule de lecteurs transportés à leur suite dans les temps les plus reculés ou, de nos jours, dans toutes les contrées de l'Europe et de l'Amérique du Nord, initiés par eux aux plus profonds mystères du cœur humain et de la grâce ! Y pensez-vous ? Me croyez-vous capable d'une pareille omission ? Assurément de toutes les lectures pieuses, celle-ci est la plus attrayante et n'est pas la moins utile. Elle a pour elle, de plus que les récits fictifs, la vérité ; — de plus que la leçon directe, la force de l'exemple ; — de plus que les livres où l'on enseigne didactiquement, où l'on expose sèchement, la variété des tableaux, la peinture des mœurs et des caractères, le charme des récits et quelquefois celui du langage. La

¹ Couvent du Sacré-Cœur, voisin de Grenoble.

pensée d'ailleurs n'en est pas absente, et pour s'y montrer moins à découvert, elle ne s'interdit pas d'y paraître à l'heure qui lui convient. Ce qui domine, c'est, avec la leçon discrète, une émotion douce et salutaire à l'âme, en tout l'opposé de celle qui accompagne la lecture de certains romans dont les trop vives peintures vont jusqu'à ébranler les sens, ou du journal qui s'adresse surtout à la passion. »

— Et qui pourtant est une force, une puissance, comme il l'a bien fait voir durant ces pénibles luttes qui ont troublé la fin de notre Cycle religieux. Aujourd'hui encore on s'anime,.....

— « J'en sais quelque chose pour vous avoir ouï, sans parler de plusieurs autres. »

— Au point qu'on se croirait à la veille ou au plus fort de la bataille.....

— « Elle est pourtant, grâce à Dieu, bien finie.

— Et qu'on serait tenté de rendre agression pour agression, ironie pour ironie, injure pour injure.

— « Injure est de trop, mais le reste, vous en conviendrez, appartient à l'éloquence. »

— A l'éloquence, soit; mais à l'éloquence populaire, à celle qui agit sur les masses et s'adresse bien moins à la raison qu'à la passion, à l'éloquence des tribuns, à l'éloquence du journal, sorte de tribune.....

— « Que ni vous, ni moi, mon cher ami, ne réussirons à renverser pas plus que nous ne l'avons élevée. Acceptons-la comme un fait, — qui oserait, de nos jours, s'inscrire en faux contre un fait? — comme une réalité dont on peut penser ce qu'on veut, mais avec laquelle il faudra toujours compter à l'avenir, et hâtons-nous de laisser là, d'oublier si nous le pouvons, tribunes et tribuns. Le grand tribun¹, qui fut aussi un grand écrivain, Louis Veuillot, n'est plus, et nul ne le remplacera. A l'appel du Pontife suprême les esprits se sont calmés, les coeurs se sont réconciliés, la paix s'affermi tous les jours.

« Appelons votre frère à contempler d'autres spectacles, plus en rapport avec ses études et sa vocation. Que dire d'un temps où ses prédécesseurs à Saint-Sulpice, où les vôtres à l'École de Droit, plus maîtres de leurs loisirs et d'en user à leur gré, pouvaient, dans l'espace de deux ou trois jours, entendre au Luxembourg ce qu'on appelait alors un grand discours du Comte de Montalembert, à Notre-Dame une conférence du Père de Ravignan ou du Père Lacordaire, s'entretenir avec l'abbé Dupanloup sur les meilleures méthodes d'enseignement et d'éducation, obtenir

¹ Louis Veuillot (1813-1883). Voir l'Étude récente (1894) et si intéressante de M. Jules Lemaitre.

de l'abbé Gratry, au collège Stanislas ou à l'École Normale, une de ces conversations intimes où il donnait toute son âme avec toute sa philosophie, recueillir à la Sorbonne, des lèvres d'Ozanam, une de ces Leçons où l'érudition la plus sûre s'alliait à l'éloquence, où il dépensait, sans compter, les restes d'une vie qui allait trop tôt s'éteindre ?

« A la suite de ces maîtres c'était encore jouissance et profit d'écouter la parole familière, abondante de l'abbé Bautain, de visiter dans leur cabinet ou dans leur cellule, — la différence n'était pas grande de l'un à l'autre, — d'Eckstein, d'une érudition vaste et sûre, fût-elle parfois un peu confuse; l'abbé Le Hir, d'une science si solide, d'une piété et d'une autorité qui rappelaient celles de l'abbé Émery, son prédécesseur et son maître, Bonnetty, dévoué tout entier à l'œuvre de ses *Annales*, l'abbé Gerbet¹, archéologue, orateur, métaphysicien profond, écrivain plein de charme; enfin dans ses trop rares séjours à Paris, le docte, l'infatigable Dom Guéranger.

« Les érudits, en effet, n'ont pas manqué plus que les orateurs, à cette période brillante; mais ce qui a manqué le moins, c'est pour tous, érudits, savants, orateurs, ce qui achève les grandes

¹ Mort évêque de Perpignan.

âmes : l'épreuve de la contradiction et de la souffrance. Elle s'est présentée sous la forme de la pauvreté, on pourrait dire du plus absolu dénûment, à ce Bordas-Demoulin, esprit puissant, disent les uns, mais encore plus bizarre et systématique ajoutent les autres, qui, dans sa triste mansarde, se consolait de manquer du nécessaire en pénétrant plus avant qu'on n'avait fait encore dans la pensée de Platon et dans celle de Descartes, en rêvant de réconcilier l'Église, non seulement avec ceux qui la combattent sans la connaître, — la chose est toujours facile, — mais avec des ennemis irréconciliables. Pour tous les autres vous savez comment ils ont été éprouvés dans leur vie intime et dans leur vie publique, dans leurs affections, dans leurs espérances trompées, dans leurs rêves évanouis.

« Vous lirez, mes amis, vous lirez plus tard en son entier et dans ses détails (peut-être même l'écrira-t-on plus d'une fois) l'histoire de cette période mémorable : c'est à grands traits que nous en ébauchons aujourd'hui l'esquisse incomplète. Et toutefois, quel que soit l'art de l'historien, si parfait que soit son talent de peindre, il manquera, je le prévois, à ses tableaux un dernier degré de vie et de vérité. En effet, un caractère commun à ces orateurs, à ces philosophes, à ces polémistes, à ces savants, c'est que leurs écrits

et leurs discours ne nous livrent qu'une partie de leur âme. Ils ont exercé sur leurs contemporains une action dont la postérité ne saura pas tout ce qu'elle fut et jusqu'où elle s'étendit. Bien peu d'orateurs ont possédé au même degré que le Père Lacordaire ces dons extérieurs dont le livre ne nous dit rien, mais qui complètent le triomphe de l'éloquence : voix tour à tour vibrante et mélodieuse, simplicité, noblesse, vérité parfaite de l'action, flamme du regard. Bien peu ont persuadé comme le Père de Ravignan, par la force de leur parole, mais aussi par l'accent d'une piété et d'une foi profondes, par je ne sais quel rayonnement de sagesse et de sainteté qui, à certaines heures, illuminait son visage. Autour du premier et au pied de sa chaire, on entendit plus d'une fois courir ce frémissement de l'admiration qui s'échappe des cœurs charmés par l'éloquence. Autour du second, aussitôt qu'il apparaissait dans la chaire, c'était le solennel silence des âmes dominées par le respect, subjugées par la vertu, avant de l'être par la puissance du raisonnement.

« Et toutefois ce n'est là, je l'affirme sans la moindre hésitation, qu'une partie de leur œuvre et de leur éloquence. Il en est une autre qui ne s'adresse pas à la foule, qui, loin de les rechercher, évite avec soin les assemblées nombreuses, qui préfère les cénacles, les réunions intimes, qui

parfois même est comme la conversation d'une âme avec une âme, dans une absolue solitude. Cette éloquence que je nommerai (sans doute on trouvera mieux quelque jour) — *l'éloquence intime*, — s'allie merveilleusement avec l'éloquence de la pensée, et elle n'a guère moins de pouvoir que l'éloquence populaire. Ses origines se confondent avec celles de la philosophie : elle n'a cessé d'être un de ses auxiliaires les plus utiles. C'est l'éloquence de l'enseignement ésotérique dont l'influence fut si considérable dans les collèges des prêtres égyptiens, dans les écoles des philosophes grecs. C'est celle du Pythagore gouvernant son Institut avec une suprême autorité par la force persuasive de sa parole; c'est celle de Socrate cultivant dans ses disciples les semences divines, formant l'âme de Platon; c'est celle de saint Ambroise préparant la conversion de saint Augustin; c'est au Moyen Age, l'éloquence des grands Mystiques dans leurs monastères et dans leurs écoles, parmi lesquelles nous n'oublierons pas celle de Saint-Victor. »

— Dont les ruines même ont disparu, il y a quelques années : *etiam periere ruinæ*. Un de nos professeurs à l'école des Chartes les explorant un jour lut, au-dessus d'une porte encore debout, cette inscription en grandes lettres taillées dans la pierre : *Scriptorium*. C'est le seul témoi-

gnage qui restait alors du travail des moines et de leur long séjour en ces lieux : aujourd'hui il ne reste plus rien.

— « Rien que leurs œuvres et l'esprit de l'Église. Elle a, de tout temps, aimé, encouragé, cultivé l'éloquence intime. C'est par elle surtout qu'elle a conquis ces âmes d'élite qui, à leur tour, ont su conquérir des cités et des nations : c'est par elle qu'à cette heure encore, sur toutes les frontières de la barbarie, elle fait chaque jour avancer d'un pas la civilisation chrétienne. Au cœur même de l'Europe elle n'a jamais cessé d'allier à l'éloquence qui s'adresse aux multitudes, aux assemblées nombreuses, l'éloquence intime qui fait entendre à chaque âme le langage qui lui convient. N'est-ce pas à deux pas de Saint-Victor détruit que, dans le séminaire de Saint-Nicolas récemment édifié, l'abbé Dupanloup adressait tous les samedis à ses élèves ses exhortations d'une éloquence tour à tour entraînante ou insinuante, dont nous devons à M. Ernest Renan, non moins qu'à M. l'abbé Lagrange, la vive et fidèle peinture. »

— Pour sûr il n'a jamais rien écrit de plus vrai.

— « N'est-ce pas cette même éloquence qui groupait autour du Père de Ravignan et du Père Lacordaire cette élite de jeunes gens, vrais disciples que leurs conseils dirigeaient, que leur

parole encourageait, les uns à embrasser la vie religieuse, les autres à fonder dans le monde des œuvres nouvelles ou à ranimer des œuvres languissantes, tous à se dévouer pour le salut de leurs frères? J'aurais mauvaise grâce à vous entretenir du Père Gratry, après que tout récemment encore un de nos amis l'a si bien fait voir à l'œuvre dans cette direction des consciences où il excellait. Le nombre n'est pas si considérable des philosophes qui, au même degré de sincérité et d'abandon, ont mis à nu leur âme dans leurs écrits : il semble, quand on a lu les siens, qu'on sait de lui tout ce qu'on en peut savoir. Et toutefois pour pénétrer jusqu'au fond de son cœur, pour comprendre jusqu'où allaient sa foi et son zèle d'apôtre, c'est au collège Stanislas, c'est plus tard à l'École Normale, qu'il aurait fallu l'entendre. Ceux qui ont eu ce bonheur connaissent de l'éloquence intime tout ce qu'on en peut savoir, et comme ils en ont éprouvé les salutaires effets, ils ne doutent pas de sa réalité et de sa puissance.

« Je pourrais encore vous la montrer ailleurs, à deux pas de la chaire même qui va m'en fournir un dernier exemple, mais il faut savoir se borner : ne sortons pas aujourd'hui de l'Église et de notre Cycle religieux. Un jour donc, qu'à la Sorbonne nous écutions, au nombre de vingt ou trente, une des dernières leçons d'Ozanam, l'en-

seignement du professeur se faisant peu à peu plus intime, il en vint à nous parler du travail, du travail qui avait été la passion de sa vie et qui allait devenir, nous le pressentions déjà, la cause de sa mort. A nous en découvrir les secrètes vertus, les rapports avec l'ordre providentiel, sa parole s'anima en même temps que croisait notre attention, et sa pensée s'élevant avec son langage, on eût dit, durant quelques instants, que sous l'influence de cette éloquence intime, plus commune qu'on ne croit dans nos chaires, auditeurs et maîtres n'avaient plus qu'un cœur et qu'une pensée. »

— Vous commencez à triompher de mes doutes : c'est Paul F... qui prit alors la parole. Je suis, je l'avoue, bien près d'admettre que l'éloquence n'est pas tout entière dans le discours public, et qu'en réalité ce n'est pas le nombre des auditeurs, mais l'émotion communicative de l'âme qui en est, avec la vérité, le caractère essentiel. Je songeais, tandis que vous parliez, à ces tragédies de Corneille et de Racine succédant aux chefs-d'œuvre de l'antiquité et les égalant, les surpassant quelquefois, moins par la grandeur de l'action que par l'éloquence du dialogue. Sous

ce rapport nous sommes sans rivaux et nous l^e devons surtout à cette éloquence intime, — j'accepte le mot et ne sais si l'on trouvera mieux, — dont nos deux grands poètes ont donné les plus parfaits modèles. Mais si elle est comme l'âme du drame, de la tragédie, où la vie humaine se montre à son plus haut point d'idéal et de vérité, à plus forte raison est-elle partout au premier rang dans le monde réel, avec l'éloquence de la pensée, sa fidèle compagne.

C'est à peine si elles se distinguent l'une de l'autre dans ces dialogues immortels (qu'on les entende au théâtre, comme il m'est arrivé plus d'une fois, ou qu'on les lise dans la solitude), — dans le dialogue permanent de nous-mêmes avec nous-mêmes, de nous-mêmes avec nos semblables : dialogue où l'on a toujours à se convaincre ou à convaincre, où il faut éclairer l'esprit et entraîner la volonté. Nous voilà, je crois, parvenus à votre suite à la racine même de l'éloquence, car il est impossible de sonder plus avant et d'aller au-delà de ce dialogue intérieur où elle prend naissance, et où elle se développe quelquefois avec toutes ses qualités. A partir de lui, elle va prenant, sinon plus de force, du moins plus d'ampleur et de sonorité, et s'élevant de l'éloquence intime à celle qui passionne les foules et les entraîne. Est-il même sûr qu'elle ne finisse pas

auparavant, juste au point où s'arrête la pensée ? Tôt ou tard, si vous le voulez bien, nous nous poserons cette question et nous la résoudrons de notre mieux ; mais n'êtes-vous pas, en attendant, satisfait de mon résumé et de mes conclusions ?

Voyez, en effet, comme je suis entré dans votre pensée et comme j'admire avec vous, dans un seul Cycle religieux (ce mot, je l'espère, n'effraiera plus notre théologien), ces défenseurs de l'Église et de la foi marqués presque tous, prêtres et laïques, au signe divin de l'éloquence : éloquence de la pensée, éloquence intime, éloquence populaire, chacun suivant sa nature et sa vocation. C'est vraiment un beau spectacle, et je vous rends grâce d'avoir fixé sur lui notre attention : je compte y revenir dans la suite, car on y ranime son espérance et son courage.....

— « Oui, le spectacle est beau, de grands esprits unis dans une même foi, poursuivant un même but, avec toutes les ressources de l'éloquence, de la science et de la pensée. Et pourtant la beauté de ce Cycle, celle de tous les Cycles religieux, au sein du Christianisme, a quelque chose encore qui lui est absolument propre et n'appartient qu'à elle seule. »

— La variété dans l'unité ?

— « Ce caractère lui est commun avec toutes

les œuvres belles, — qu'elles soient de l'art ou de la nature, — avec les écoles philosophiques, les pléiades poétiques, avec tous les groupes et tous les Cycles qui les ont précédés dans l'histoire ou qui les accompagnent. Il est vrai qu'on a rarement vu différences plus accusées dans la trempe des âmes, avec une plus parfaite unité dans la foi. La distance est grande du caractère et du style de Lamennais au caractère et au style de l'abbé Perreyve, fleur délicate, trop tôt flétrie sur sa tige. Où le Père Gratry se livre avec candeur, se répète sans nous lasser, de Maistre se resserre et se renforce pour frapper plus sûrement : il est tout nerf, tout feu ; il ne connaît ni repos, ni somnolence. De Bonald n'a guère que l'éloquence de la pensée, mais avec une noblesse et une concision singulières. Mgr Landriot et Mgr Pie savent, du talent le plus souple et sans qu'il leur en coûte le moindre effort, passer de l'éloquence sévère de la pensée à l'éloquence plus facile, plus abondante du discours public. Rohrbacher est vigoureux, mais rude et âpre comme son nom : Gerbet unit la grâce et la force. L'évêque d'Orléans, né surtout pour la polémique, y multiplie les chefs-d'œuvre ; Montalembert n'est si grand qu'à la tribune politique où il domine et séduit tour à tour ceux mêmes qu'il ne convainc pas. L'éloquence du Père Lacordaire est celle qui captive

les assemblées nombreuses, les soulève et les entraîne ; celle du Père de Ravignan s'accommode mieux d'un auditoire plus choisi et plus intime.

« On ne finirait point de dire toutes ces variétés dont je note seulement les plus connues et les plus apparentes : il y faudrait joindre celles des luttes, des questions, des controverses dont l'une succédaît à l'autre et qui ne laissaient aucun repos à ces éternels combattants. Quant à l'unité elle est visible, indéniable, et des dissensiments passagers en ont accru le mérite, sans en affaiblir l'éclat. Cependant ce n'est point, si accompli qu'il soit en eux, le signe auquel je faisais allusion. »

— Il servirait peu de vous nommer ceux qui s'y ajoutent : grandeur, noblesse, force, pensée, création, car ces caractères de la beauté n'appartiennent pas moins à d'autres périodes, à d'autres groupes d'orateurs, de poètes, de philosophes, d'écrivains.

— « Prenons donc une autre voie et plus directe ; rien ne vaut un nom propre pour éclairer l'esprit et le conduire au but. N'êtes-vous pas frappé du rôle que joue le Père de Ravignan dans ces deux volumes destinés à raconter la vie et les œuvres de Mgr Dupanloup ? Je ne sais comment il se fait, mais il apparaît toujours à point nommé, dans les circonstances les plus difficiles, pour dire

le dernier mot, pour conseiller et pour juger en dernier ressort. Il a des égaux en éloquence, des supérieurs en dignité, et pourtant nul n'est plus écouté, plus influent, on pourrait dire mieux obéi.»

— Tout cela est vrai.

— « En savez-vous la raison ? »

— Je craindrais de dire trop, si je disais tout ce que je pense.

— « Je le dirai pour vous. Le Père de Ravignan était plus qu'un sage, c'était un saint : ou, si vous l'aimez mieux, pour demeurer fidèle à cette mesure, à cette sagesse qu'il aimait par-dessus tout, pour ne point pécher par abus de langage, c'était une âme sainte. Vous savez, mon jeune ami, ce que ce mot signifie ? »

— Je crois le savoir.

— « Et qu'entre toutes les œuvres de Dieu trois fois saint, celle-là est d'une beauté incomparable, le don divin n'étant nulle part aussi magnifique et la liberté de l'homme aussi entière. Nous perdrons d'ailleurs notre peine à le décrire, car si la perfection d'une belle âme défie déjà les plumes les plus habiles, que sera-ce d'une âme sainte ? Nous en admirons la fleur, nous en respirons le parfum ; mais qu'est-ce que cette fleur et ce parfum au prix de l'ineffable conversation du Verbe avec ses saints ? C'est dans l'âme qu'elle a lieu : elle n'a que Dieu et l'âme pour témoins. Souvent

même bien des choses que le monde ignorait, il les apprend enfin par des révélations qui l'étonnent. Nous connaissons la vie publique du Père Lacordaire : qui d'entre nous, avant le fidèle récit de son biographe, soupçonnait les merveilles de sa vie cachée en Dieu ?

« Il faut s'attendre, tôt ou tard, à d'autres révélations du même genre, car ce Cycle religieux n'a pas été moins fécond en âmes saintes qu'en œuvres petites et humbles à leur point de départ, grandes et puissantes dans leur rapide progrès¹. A tant de Cycles brillants qui s'ouvrent et se ferment les uns après les autres durant les trois moments de la pensée², il peut opposer sans crainte les caractères qui lui sont propres, l'éloquence en premier lieu, sous ses trois formes principales ; il peut montrer les signes distinctifs qui témoignent en lui d'un rapport étroit non seulement avec la vérité et la beauté, mais encore avec la sainteté infinie. »

Curieux de sonder le passé, et surtout un passé

¹ L'Œuvre de la propagation de la foi, les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, les Petites-Sœurs des pauvres....

² Voir au livre de la Pensée la Leçon intitulée : *Les Trois Moments de la Pensée*.

si voisin de nous, mes jeunes amis ne l'étaient pas moins, c'est le privilège de leur âge, de pénétrer l'avenir et de l'interroger. Quand s'ouvrira le Cycle religieux qui doit succéder à celui-ci, à supposer qu'il se soit fermé un peu après la mort de l'évêque d'Orléans ? Quels seront ses caractères ? A quels objets appliquera-t-il son activité ? Rien ne se prête mieux que le temps qui n'est pas encore à recevoir dans son sein toutes les hypothèses, à contenir toutes les vraisemblances. Nous décidâmes donc, étant donné l'universel effort de critique et d'analyse auquel nous assistions présentement, qu'une période de synthèse pourrait bien s'ouvrir avec le xx^e siècle, que l'Église de France, à en juger par des signes dont l'énumération nous sembla des plus rassurantes, y tiendrait noblement sa place, que, selon toute apparence, l'éloquence de la pensée y serait plus en honneur et plus cultivée que celle du discours public ; enfin que si Dieu voulait bien, une fois encore, renouveler en faveur de notre patrie le don des grands esprits, tout était prêt pour manifester par eux l'indissoluble union de la science et de la foi.

Ni le chant des cigales qui se ranimait sans cesse après de courtes trêves, ni le bruit monotone de la cascade d'Allières, rendue à la vie par des pluies abondantes, ne nous empêchèrent

d'ajouter sans fin, dans une conversation qui, d'ailleurs, changea plus d'une fois d'objet, les hypothèses aux prévisions, les probabilités aux rêves et aux espérances.

Il fallait bien aussi satisfaire la curiosité de notre jeune théologien auquel, en les lui montrant, je désignais par leur nom, quand ils en avaient un, les sites variés et les montagnes qui nous environnaient de toute part. De l'humble Risset étendu, pour ainsi dire, à nos pieds avec ses paisibles demeures et sa chapelle bâtie par les chevaliers de Saint-Jean, nous prenions à gauche à travers Claix, ses riches vignobles, les hauteurs de Comboire, et nous nous efforçions, mais en vain, de découvrir, sur les premières pentes du massif de la Grande-Chartreuse, Chalais où le Père Lacordaire avait cru trouver le lieu de son repos et son dernier asile. Puis, franchissant du regard Grenoble, son enceinte, ses forts détachés, la gorge du Sappey, les crêtes du Saint-Eynard, pour redescendre dans la fertile vallée de l'Isère, nous arrêtons un instant notre vue sur les neiges du Mont-Blanc, pour revenir par La Combe où s'éteignit le grand évêque, et aboutir enfin sur notre droite, à une courte distance, au château de Varces où six semaines auparavant il s'était reposé l'espace de quelques jours.

« Voyez, dis-je aux deux frères, cette longue allée de hauts et larges platanes qui semble, de loin, se terminer à l'éminence sur laquelle l'église de Varces est bâtie. De près c'est autre chose, et il reste entre les deux la place d'un assez vaste domaine. Peut-être même, avec vos yeux dont la force est encore entière, pourriez-vous apercevoir une aile du château bâti à la fin du siècle dernier. Il est situé juste au-dessous de l'Église, et ces beaux arbres qui l'entourent sont ceux d'un parc qui se développe dans la direction de Saint-Paul-de-Varces. C'est là que Monseigneur Dupanloup, deux mois à peine avant sa mort, mais en pleine possession de lui-même et de ses facultés, séjournait du 10 au 16 août 1878.

« D'ordinaire il se rendait à La Combe par la voie la plus directe, et c'est à peine s'il s'arrêtait quelques instants à Grenoble, pour y saluer ses amis. Cette fois il fit un léger détour, et pour ne pas affronter sans transition l'air vif de la montagne, il voulut bien se reposer dans la demeure hospitalière de Monsieur de B..., proche parent de son hôte habituel, Monsieur Albert du Boys. Deux prêtres l'accompagnaient : un jeune vicaire de la cathédrale d'Orléans dont la santé délicate réclamait le séjour de la campagne, et l'un de ses grands-vicaires, compagnon ordinaire de ses travaux et de ses courses, Monsieur l'abbé

Guthlin¹, auteur d'un livre excellent sur le *Positivisme*, versé d'ailleurs, comme le sont peu de Français, dans la connaissance de la philosophie allemande. J'eus l'occasion de m'en apercevoir durant une promenade que nous fimes ensemble sous les ombrages du parc : nous pourrons y revenir un jour.

« Une première fois déjà, en 1873, M. de B... avait bien voulu me présenter à l'évêque d'Orléans : c'était à La Combe où il prenait ses vacances à partir du mois d'août, un peu avant l'époque où commencent les nôtres. Rien, à première vue, ne me parut changé dans son extérieur, sinon que sa démarche était moins vive sans cesser d'être ferme, et que ses cheveux étaient devenus d'une blancheur de neige. Toujours même simplicité, même accueil aimable et prévenant, avec je ne sais quel art d'interroger sur les choses qu'on savait le mieux et dont il pouvait tirer lui-même quelque profit. On entrait aussitôt sans y songer, plusieurs même sans le vouloir, dans son atmosphère et dans son milieu ; on prenait, à son insu, part à ses travaux ; on

¹ M. l'abbé Guthlin mourut quinze jours plus tard au Château de La Combe, précédant de deux mois seulement dans la tombe Mgr Dupanloup.

devenait pour un instant, un livre de sa bibliothèque, son secrétaire, quelquefois même son lecteur, comme il m'était arrivé à La Combe, sous les grands arbres de sa promenade favorite. On peut affirmer que l'activité de son esprit ne s'éteignit qu'avec son dernier souffle.

« Vous me demandiez tout à l'heure, vous l'élève d'une École renommée par l'esprit conciliant et la sincère humilité de ses maîtres autant que par leur science théologique, pourquoi ces luttes, ces conflits, ces polémiques amères dont le bruit qui s'éloigne est pourtant venu jusqu'à vous. Au lieu de vous répondre aussitôt, j'appelai votre attention sur je ne sais quelle montagne qui nous dérobe la vue du Grand-Som. J'aurais pu vous dire que ces passions sont nécessaires à l'éloquence, qui, sans leur secours, mourrait d'inanition, à supposer qu'elle pût naître. J'aurais ajouté que la vertu grandit dans la lutte, s'affermi dans l'épreuve, se consomme, grâce aux oppositions et aux contradictions les plus violentes. C'est une loi de la vie humaine que la beauté morale, c'est-à-dire la plus parfaite de toutes, n'est-il pas vrai ?... »

— Mon frère vous l'accordait tout à l'heure, Dieu me garde d'y contredire.

— « S'achève par la douleur et qu'il lui manque quelque chose, si ce dernier trait ne se découvre

pas en elle. Les combattants souffrent de contre-dire ceux qu'ils honorent et qu'ils estiment au fond de l'âme ; les chrétiens, spectateurs désolés de ces rudes combats, souffrent des luttes qu'ils voudraient empêcher et dont ils ne comprennent pas toujours le providentiel dessein. Mais vient une heure où l'esprit de Dieu ayant, par des moyens qu'on n'attendait pas, uni de nouveau ces esprits divisés, irrités, animés les uns contre les autres, la paix rentre peu à peu dans les âmes avec la vérité mieux comprise. On dirait d'un beau soir après une journée d'orage, soir si rare et si court chez les sages eux-mêmes, mais qui se confond chez les chrétiens avec les premiers feux d'une aurore immortelle. C'est un de ces soirs qu'il me fut donné de contempler dans sa calme beauté : je ne l'oublierai de ma vie.

« L'infatigable lutteur avait livré quelques semaines auparavant, avec le secours de l'abbé Guthlin, un de ses plus rudes combats¹ : pour l'un et pour l'autre ce devait être le dernier. Fidèle à la promesse qu'il s'était faite d'oublier pour quelque temps adversaires et politique, il demandait à de paisibles études, à d'amicales conversations un repos plus que jamais néces-

¹ A l'occasion du centenaire de Voltaire.

saire à sa santé. C'était plaisir de le voir, après la matinée qu'il donnait tout entière à la méditation et à sa correspondance, interroger tantôt l'une, tantôt l'autre des quatre jeunes filles de son hôte¹, sur leurs études, leurs récréations, leurs lectures, proportionner soigneusement à l'âge de chacune d'elles ses conseils, ses avis de sage et pieuse direction. Avec M. Albert Du Boys² qui n'avait pas tardé à nous rejoindre, il s'intéressait à Catherine d'Aragon et aux origines du schisme anglican dont son ami avait entrepris d'écrire l'*Histoire*. »

— L'Académie française vient, paraît-il, de la couronner.

— « Tous ceux qui ont l'amour des Lettres l'apprendront avec plaisir. Avec mon ami M. Fialon, possesseur du domaine où je vous ai conduits et du bois de chênes qui nous abrite, il s'entretenait de littérature et d'éducation, lui demandant s'il n'ajouterait pas un jour à son *Étude sur saint Basile* la traduction complète des œuvres du grand

¹ Mesdemoiselles Aimée, Marie, Mathilde, Caroline de B.

² M. Albert du Boys est mort (septembre 1889) dans son château de La Combe, dans la chambre même où, onze ans auparavant, son ami M^{gr} Dupanloup avait rendu le dernier soupir.

orateur chrétien. Il entendit avec intérêt le savant professeur, ou plutôt nous l'entendîmes tous (car nous nous étions formés en cercle sous les grands marronniers, le jour de l'Assomption, vers les deux heures de l'après-midi, et la conversation, après avoir erré sur bien des sujets, s'était attardée sur celui-là) nous démontrer avec sa lucidité ordinaire, que si l'*Iliade* a pour auteur le seul Homère, tout porte à croire que l'*Odyssée* où la verve poétique languit bien de temps à autre, où l'unité est loin d'être parfaite, est l'œuvre d'imitateurs assez heureusement inspirés. L'évêque écoutait avec un plaisir visible, et après avoir demandé des explications qu'il jugeait nécessaires, il se rangeait à l'avis du professeur.

« Si M. l'abbé Lagrange eût été cette fois des nôtres, il l'aurait entendu revenir à plusieurs reprises sur ses souvenirs d'enfance, de préférence sur les plus lointains. Mais ce qui me toucha le plus dans ces entretiens si variés, et dont les souvenirs de la tribune politique n'étaient pas absents, c'est la bienveillance extrême, c'est l'esprit de justice avec lesquels Mgr Dupanloup parlait de ses adversaires d'autrefois et de ceux d'aujourd'hui. Tout en condamnant leurs théories ou leurs principes il rendait justice à leur talent et, quand il les croyait droites et pures, à leurs intentions.

« Je ne sais quel sentiment profond, quel vif désir de paix se faisaient voir dans tous ses discours, et à part quelques traits de soudaine vivacité qui d'ailleurs n'atteignaient aucun absent, rien en lui ne rappelait l'ardent polémiste qu'aucune attaque n'avait surpris ou lassé. Il lui arrivait de demander, en toute sincérité et sans la moindre trace d'affectation, qu'on voulût bien prier pour lui, qu'il en avait grand besoin, ayant été mêlé à beaucoup de luttes et en opposition avec un grand nombre de personnes. Il pardonnait de grand cœur à ceux qui l'avaient offensé, mais il conjurait qu'on voulût bien faire de même à son égard. Puis ses mains se joignaient, ses paupières s'abaissaient, et il semblait, pour quelques instants, absorbé dans la méditation et dans la prière. Quels souvenirs se présentaient alors à son esprit, quelles ombres même passaient devant sa pensée, je l'ignore ; mais j'affirme que rien n'était beau comme cet aveu simple et sans réserve, comme cette profonde humilité du vieil athlète qui, après avoir livré tant de combats heureux ou malheureux, redoutait d'avoir trop donné aux ardeurs de la lutte et au désir humain de la victoire.

— « D'autres existences, — en est-il en vérité beaucoup ? — ont pu finir dans l'éclat d'une gloire qu'aucun revers n'avait diminuée ; qu'on me per-

mette de leur préférer cette douleur chrétienne d'avoir combattu des hommes, des chrétiens, des frères. C'est la charité dans ce qu'elle a de plus grand, la charité où se confondent l'amour et le dévouement, le repentir et le pardon. — N'est-elle point, pensez-vous, cette charité divine, un élément de la beauté morale ? »

— Elle en est, puisque vous faites appel à mon témoignage, depuis le Christianisme, peut-être même avant lui, mais sous une forme inférieure, un élément essentiel. On pourrait le prouver par de nombreux exemples empruntés aux arts, à l'histoire, à la vie commune elle-même. Charité d'ailleurs et grâce, c'est presque tout un de par l'étymologie et de par un grand nombre de secrètes affinités ; mais je n'aurais, sous ce rapport, rien à apprendre à un philosophe.

— « Ce Cycle religieux aurait donc vu, dans toute sa durée, l'éloquence au service de la vérité, et la beauté du langage, la profondeur de la pensée au service de l'éloquence. La sainteté l'aurait marqué de son ineffaçable empreinte, et au-dessous d'elle, mais unie à elle par les liens les plus étroits, la charité aurait été, avec le pardon, le repentir et la paix, le dernier mot de ces glorieux combattants et la leçon des combats à venir. Le pensez-vous comme moi ? »

— Les deux frères furent d'avis qu'on pouvait

l'affirmer sans la moindre hésitation, et que tel était bien le dernier mot de cette période qui avait rempli trois quarts de siècle.

Puis nous descendîmes lentement la colline, non sans jeter de temps à autre un regard sur les hauts platanes qui, de loin, semblaient se confondre avec les vieux marronniers.

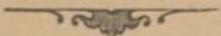


TABLE DES MATIÈRES

Introduction	9
I. Au Tombeau d'Œdipe.....	27
II. L'Avant-garde de la Cité chrétienne.....	35
III. Un Missionnaire à l'École normale.....	43
IV. Les Trois Visions de Saint Bruno	57
V. L'auteur de l' <i>IMITATION</i>	65
VI. Le Monde et la Solitude	75
VII. Le Chant des arbres.....	79
VIII. Le Médecin de Granville.....	83
IX. Une Journée à Domrémy.....	99
X. Notre-Dame du Hêtre.....	127
XI. La Baie d'Akaroa.....	139
XII. Le Convoi d'un enfant.....	173
XIII. Méditation dans une église inachevée.....	175
XIV. Pionniers et Cités naissantes.....	183
XV. La Tentation, la Chute.....	215
XVI. Rêves et Réalités.....	223
XVII. L'Exilé lorrain.....	229
XVIII. Le Sommet de la Cité chrétienne.....	261
XIX. Un Cycle religieux (1802-1878).....	275

DU MÊME AUTEUR

CHEZ PEDONE-LAURIEL, ÉDITEUR,

13, Paris, rue Soufflot, 13

De l'Esprit et de l'Esprit philosophique, 1 vol. in-12,
avec une Introduction générale.

De la Pensée, 1 vol. in-12.

Notes et réflexions (Pensées et portraits), 1 vol. in-12.

L'Histoire et la Pensée, 1 vol. in-12.

Les Principes de la philosophie morale, 1 vol. in-18.

L'Ombre de Socrate, 1 vol. in-12.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Pensées et Portraits, un fort volume in-12 (Cinquième
et définitive édition du livre *Notes et Réflexions*.)



BIBLIOTEKA KÓRNICKA

121007